This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

ALVMNVS BOOK FVND

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Séminaires

ET

Séminaristes

PAR

A. DE SYLVIA

La vérité est la langue de Dieu et la langue de Dieu n'a jamais été muette.

QUEVEDO.

PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1892

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉMINAIRES

ET

SEMINARISTES

Digitized by Google

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

Digitized by Google

SÉMINAIRES

ET

SÉMINARISTES

PAR

A. DE SYLVIA

La vérité est la langue de Dieu et la langue de Dieu n'a jamais été muette.

QUEVEDO.

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS

1892

Tous droits réservés

Digitized by Google

BX910
F758

History - Filioque

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

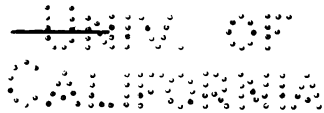
LES MAITRES

868885

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER



DIRECTEURS DES SÉMINAIRES

Dans toute association, qu'elle ait pour but d'atteindre tel ou tel résultat, une exploitation, une industrie, un commerce, on donne le nom de « *directeur* » à celui qui exerce les fonctions principales. S'il s'agit d'éducation, directeur et supérieur ont à peu près la même signification; c'est toujours celui qui règle les études ou dirige la maison; c'est le chef, le moteur de la vie intellectuelle, de la formation morale par lesquelles doivent passer ceux qui seront un jour hommes. Personne ne se méprend sur le sens obvie du mot « directeur »; il ne s'applique qu'à un homme, à celui-là seul qui commande aux autres. Dans les Grands Séminaires, le mot « *directeur* » a une signification plus large; il ne s'applique pas à un, seulement, mais à tous ceux qui font partie du personnel enseignant. Tous les professeurs même ceux qui ne professent rien, sont « directeurs » Belle conception, république idéale, dira-t-on. Oui, mais purement idéale, et, en réalité, purement représentative, ce qui loin d'éviter,

Digitized by Google

procure le plus souvent de curieuses représailles, et même des représentations non moins curieuses. Ce titre plaît beaucoup à un certain nombre, à ceux là du moins qui n'en attendent ou ne peuvent en attendre d'autres. Il laisse planer une équivoque de supériorité sur la position de l'individu dont les fonctions sont peut-être bien inférieures au Séminaire : équivoque chatouillante, mesquine à vrai dire, suffisante néanmoins pour les caractères bien suffisants. On nous a raconté, et la personne était compétente, qu'au Grand Séminaire d'A***, il y a une huitaine d'années, on nomma économe, un jeune prêtre, tout frais éclos de Saint-Lazare. Il avait au plus 25 ans, c'était un jeune, mais un physionomiste débutant, à voir ce visage imberbe et cette loquacité exubérante lui en eût donné un peu moins. « Savez-vous quelle fut sa première affaire avec les fournisseurs de la maison ? nous disait son ancien supérieur, » ce fut d'aller commander des cartes de visite ainsi libellées :

X*** G.

DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE.

Alby.

Digitized by Google

Nous aurons occasion de revenir sur l'appréciation que nous donnait ce bon supérieur en nous racontant ce fait et gémissant sur la fatuité et la prétention de ces jeunes gens, lancés peut-être à leur insu, malgré leurs protestations, dans la direction des Séminaires. On sent, hélas ! l'inutilité des épreuves du noviciat, lorsque, au sortir de cette vie cachée, humble, de cette atmosphère pure, tout azurée d'où les jeunes regards peuvent aisément apercevoir le Ciel, oublier la terre et se grandir toujours en s'abaissant sans cesse, on voit ces clercs, hier humiliés parce qu'ils apercevaient partout des supérieurs, aujourd'hui s'exaltant parce qu'on leur donne quelques inférieurs. Oh ! nous ne voudrions pas critiquer et surtout mal juger, encore moins diffamer ces écoles où les volontés généreuses vont travailler à se dépouiller du naturel, de l'humain, pour revêtir le surnaturel, le surhumain. Ces écoles ont donné des saints, formé de grands caractères et des hommes admirables parce qu'ils ne s'admiraient pas. Mais d'où vient la déviation de ces écoles ? d'où vient qu'elles ne donnent plus les mêmes résultats ? On en rejette la faute sur les malheurs du temps, la mauvaise éducation de la jeunesse, son insubordination, son manque d'ouverture, son inconstance, etc. Raisons dérisoires, sans fondement, sans valeur. L'éducation est mauvaise, à qui la faute? Aux éducateurs. Que de fois, nous aurons à le constater bien souvent dans le cours de cette étude, les éducateurs sont inférieurs à leur tâche !

Digitized by Google

Que de fois ne valent-ils pas la majorité de leurs élèves! Inutile de se récuser, de se cacher derrière une vitre, il faut avoir le courage d'endosser une faute, lorsque son auteur est montré du doigt et connu de tous. Comment insubordonnés! ceux qui sont libres de tout joug et qui, de plein gré, viennent demander celui de la vie religieuse! Inconstants ! ces enfants que les douceurs de la famille n'ont pu séduire, que les attraits mondains n'ont pu captiver, eux dont les jeunes âmes ont surmonté des obstacles élevés avec le double renfort de la tendresse et des rêves! Non, là n'est point la cause des défaillances et des déceptions quotidiennes, il faut la chercher plus haut, avouons-la simplement : ceux qui ont la charge redoutable de former les formateurs du clergé, ne sont pas ce qu'ils devraient être. Sur ce cénacle, il faudrait faire planer le Saint-Esprit Lui, source de sainteté, de science..... En est-il ainsi ?

Il y a quelques années une des plus grandes congrégations avait mis parmi les directeurs de son noviciat, un homme le P. B..... réputé comme un saint. (Remarquons, en passant, que ces canonisations qui devancent les jugements de l'Eglise sont rarement confirmées par l'autorité infaillible.) Combien ne fut-on pas étonné, un matin, d'apprendre ses relations amicales, affectueuses, tendres, et peu après, son départ, son envolée avec une colombe de la rue du Bac? En ce moment, l'ancien directeur du noviciat, non seulement ne porte pas l'habit religieux, plus l'habit

Digitized by Google

ecclésiastique, il est en redingote et en famille.

Peu de temps après, la même congrégation, dans ses grandes assises, décréta le changement du maître des novices, homme, dit-on, fort intelligent, très habile, fort aimé, et on lui donna comme successeur, un vrai saint, çette fois. Sa vie passée sur la terre chaude d'Afrique, en a subi l'influence. Il a vu le désert, s'est abrité sous les palmiers de l'oasis, souvent, surpris par la nuit ou le simoun, il a dormi dans le caravansérail, à côté des chameaux et des gazelles ; éveillé en sursaut par les rugissements du lion ou les aboiements du chacal, il s'est plongé dans les méditations nocturnes. Homme dur à lui-même, et aux autres aussi, il ne goûte plus de la vie les douceurs. Pourtant le paquebot lui apporte un souvenir des négrillons évangélisés à Laghouat, souvenir à peu près annuel, et alors, c'est fête au noviciat. Les couvercles sautent, mandarines après, les régimes de dates ensuite. Si ces douceurs pouvaient adoucir le régime directorial ! Loin de là ; le directeur à la figure émaciée, ridée, grand, très grand, s'avance à grands pas précieux, précis, la tête allongée, enfoncée entre les épaules haussées, les mains pieusement jointes, les yeux baissés près des personnes, largement ouverts, inquisiteurs, surplombant les lunettes en s'approchant d'elles. Dans cette tenue, cette attitude guindée, préparée, on devine tout l'homme. S'il a fallu bien des efforts pour torturer ainsi un corps et lui ôter sa beauté, sa prestance, ce ne sont pas des efforts d'intelli-

Digitized by Google

gence. Au reste pourrait-il en faire? Le croire serait difficile, car si le P. A. brille ce n'est pas par l'intelligence, encore moins par le tact dans la direction et la formation des futurs directeurs et formateurs des Séminaristes. Le jeune rhétoricien, le tonsuré, le sous-diacre, le prêtre, le curé, qui arrivent au noviciat, car les arrivants sont un peu de tous les ordres, tous, sans exception, doivent entrer dans le même moule, suivre le même chemin, subir les mêmes épreuves, essuyer les mêmes tracasseries, ou comme me le disait l'ancien supérieur du Séminaire de Guérande avec cette brusquerie franche du Breton, « *causer les mêmes embêtements.* » Est-ce là agir avec discernement? Faut-il obliger ces caractères si différents à tout approuver, à tout vouloir même le ridicule? Demandez au P. R*** maître de novices d'une autre congrégation, laquelle n'a pas un seul Séminaire en France, s'il traite ainsi tous ses hommes. Oh ! il s'en faut. « Peu m'importe, disait-il, qu'ils prennent l'attitude de *Z* ou d'*Y*, je ne leur demande qu'une chose c'est de faire des efforts sur un point, quelque soit ce point. » Nous admettons ce principe, il est seul efficace et seul sérieux. Qu'on examine la formation des RR. PP. de la compagnie de Jésus. Là on ne supprime pas l'homme, pas même ses originalités, on le perfectionne. « *on utilise tout même ses travers* » disait un jour M. Thiers, en admirant les aptitudes sans nombre des professeurs de la rue de Madrid. Et c'est bien là qu'on doit diriger l'attention et les visées de

Digitized by Google

ceux qui veulent entrer dans la voie du parfait. Alors on aura des dissemblances, des originalités, des personnalités, des hommes qui sauront diriger les autres, parce qu'on leur aura appris à se diriger eux-mêmes. Ceux-là, soyez sans crainte, ne se laisseront pas éblouir, si jeunes soient-ils, par le titre de « directeur » et la première chose qu'ils feront, en arrivant dans un Grand Séminaire, ce ne sera pas d'accoler leur nom à cette épithète, *directeur* qu'on jette si souvent, comme de la poudre, aux yeux de ceux dont l'esprit obvie n'a pas élaboré les subtilités des mystiques humains.

Puisque le mot « *Directeur* » s'applique à tous les professeurs du Séminaire alors même qu'ils ne dirigent rien, nous avons, en France, un nombre rond de 500 directeurs. Ce sont les capitaines instructeurs de l'armée cléricale. A eux de préparer, aux luttes de demain, ces soldats héroïques dont les armes vivifiantes, ne seront pas celles des marabouts, les yatagans et les cimeterres, mais la Croix, « épée, comme le dit le P. Didon, dans son *Apôtre*, qu'on prend, à l'encontre du guerrier par la pointe et non par la garde, et qui ne tue jamais ». A ces soldats on confiera après quatre, cinq, six ans de caserne sacerdotale, une redoute, une forteresse, un bataillon ou une armée, une frégate ou une escadre, pour défendre la cité de Dieu et la patrie des chrétiens. Au sortir du Séminaire, souvent sans lui ménager une transition pour l'aguerrir et le familiariser avec les clameurs des batailles, on le jette, sentinelle perdue dans les

Digitized by Google

avant-postes de l'ennemi, dans ces villages oubliés dans les bois, où ses jeunes forces, encore tout emflammées du feu sacré, iront peu à peu s'éteindre sur les montagnes, sans avoir éclairé les regards, fixés à la glèbe, des serfs volontaires de la vie brute et matérielle. Ces âmes, inutile de le dire, doivent être fortement trempées, blindées, cuirassées, sous peine de sombrer à la première attaque.

Nombreux sont ces naufrages, depuis une vingtaine d'années, Dieu nous garde de jeter la pierre à ces malheureux, on doit plaindre, et non aggraver leur malheur; ils ne sont pas les grands coupables: ceux sur qui retombe toute la responsabilité ce sont les « directeurs » des Séminaires. Si, dans l'épiscopat même, on trouve des déclassés, à qui la faute? aux « directeurs » des Séminaires.

Ces « directeurs » sont en général de deux catégories, selon qu'ils sont pris dans le clergé régulier ou dans le clergé séculier.

Le clergé régulier, ainsi appelé parce qu'il ne devrait jamais être irrégulier et que la règle, sa sauvegarde, lui met au front une auréole de sainteté, d'édification, de bon exemple, capable d'entraîner la foule, tout en restant la forme idéale du prêtre, — *Forma cléri*,— le clergé régulier, disons-nous, fournit la moitié du personnel des séminaires. Deux congrégations françaises : Saint-Sulpice et Saint-Lazare, se partagent à peu près également cette charge et cet honneur. Leurs fondateurs ont un nom vénéré. M. Olier et saint Vincent de Paul, sont connus du monde catho-

Digitized by Google

lique. Esprits bien différents, si différents même que l'entente, entre les deux, ne dura pas longtemps. Unis par les relations les plus étroites, puisque saint Vincent de Paul était le directeur spirituel de M. Olier, ces deux hommes échangèrent leurs vues saintes, grandioses, sur le clergé de France. Fils obéissants de l'Eglise, tous les deux voulurent exécuter ses décrets. Le Concile de Trente venait de décréter la fondation des Séminaires. En Italie saint Charles de Borromée s'était mis à l'œuvre; il fonde le premier Séminaire à Milan. Saint Philippe de Néri l'imite à Rome. Les jésuites se mettent à leur disposition, mais bientôt ils échouent. Un échec ne doit pas étonner : en France il n'étonna et n'arrêta personne. De toutes parts, on se remue ; dans les assemblées provinciales la question est traitée, des projets sont formés.

Les Sulpiciens et les Lazaristes se disputent l'honneur de cette fondation. Laissons-les se disputer, ils seront toujours, malgré des escarmouches partielles et de peu de durée, réconciliés par le dernier embrassement de leurs fondateurs. Les uns et les autres sont dans l'erreur.

Fonder une œuvre, une institution, est-ce bâtir une maison? est-ce y réunir, pour un temps plus ou moins long, un nombre plus ou moins considérable d'habitants ou de sociétaires? Assurément non. Un maçon bâtit, un héraut rassemble, ni l'un ni l'autre n'est fondateur. Il nous semble que ce fut là le rôle du fondateur de Saint-Sulpice et de

Digitized by Google

Saint-Lazare. Chacun a fondé une congrégation mais aucun n'a fondé les Séminaires.

Cet honneur appartient au fils de saint Philippe de Néri, au cardinal de Bérulle, premier supérieur de l'Oratoire en France, le vénérable Eudes, le P. Bourdoise, M. Olier, saint Vincent de Paul ont été formés par l'illustre oratorien. C'est lui qui a infusé dans leurs cœurs, dans leurs intelligences travailleuses, la vraie notion, l'idée seule réalisable, l'âme des Séminaires. Dépositaires fidèles, élus énergiques ils ont bâti un corps, une demeure à cette âme et les séminaires ont été fondés.

Fondateur généreux, admirable, le cardinal de Bérulle ne revendique rien, pas même l'honneur de son œuvre et ses fils les Oratoriens, si l'on excepte le séminaire de Rennes, ne garderont pas un seul de leurs oratoires, pour y former la jeunesse cléricale. Qu'il nous soit permis d'en exprimer le regret. Héritiers de la science, de la sainteté de leur Père, ne sont-ils pas naturellement désignés et les plus aptes à ces fonctions délicates? On leur reproche leurs recherches, leurs opinions avancées, aventureuses même : mais ce reproche ne paraît pas intelligent pour qu'il soit sérieux. Les chercheurs peuvent-ils ne pas s'avancer, doivent-ils ne pas s'aventurer? Fera-t-on un crime à Colomb de s'être hasardé, le traitera-t-on d'aventurier? Ce serait peu élogieux pour ces panégyristes sabreurs ou de bonne aventure. Toute intelligence ne devient vraiment supérieure et n'atteint les hautes sphères, qu'en volant tôt ou tard de ses

Digitized by Google

propres ailes. Le plus tôt c'est le mieux. Les oratoriens, et c'est là leur honneur, ont été des chercheurs, et d'incomparables trouveurs.

Ils se sont égarés!... Ceux qui piétinent le sol, sur place, comme l'a fait Saint-Sulpice, pendant un siècle, ou comme le fait encore Saint-Lazare en colportant de Séminaire en Séminaire, ces vieilles rengaines, cent fois démolies par les découvertes scientifiques, « *de l'universalité absolue du déluge* », « *de la rotation du soleil autour de la terre* », « *de l'absurdité de tout transformisme* », « *de la cause surnaturelle de tous les phénomènes hypnotiques* », « *de la matière et de la forme comme éléments constitutifs du corps* », « *de l'animation du fœtus féminin quarante jours plus tard que celui de l'homme*, » etc., etc., ces arriérés ne s'aventurent point, ce qui ne les empêche pas d'errer et d'errer d'une façon dérisoire. Admirons les prêtres de l'Oratoire, ne leur jetons jamais les pierres de l'ignorance ou de la sottise. Attaquons leurs erreurs, s'ils errent; ils ne nous en voudront pas, car nous les aurons suivis et aidés dans la recherche de la vérité.

Les héritiers légitimes directs du cardinal de Bérulle ont cédé le meilleur de leur héritage à leurs frères adoptifs, les fils de M. Olier et de saint Vincent de Paul. Grande preuve d'humilité et de désintéressement! « Ces messieurs, disait le P. Ingold en réponse à un regret, font mieux que nous ne ferions. » Son humilité le trompait.

Ces deux congrégations ont donc reçu les

Digitized by Google

Séminaires en héritage, elles ne les ont point fondés.

Elles se les partagent en bons frères, dont les relations sont excellentes, peut-être parce qu'elles sont rares.

Parmi eux, il existe un usage louable : les Lazaristes ne succèdent jamais directement aux Sulpiciens dans la direction des Séminaires. Telle est la règle. Qu'il y ait des exceptions, c'est logique, mais les exceptions confirment la règle.

D'une part on peut alléguer le fait de Troyes. Le croirait-on ! Un Sulpicien fit une fondation pour que le Séminaire de cette ville fût confié aux Pères Lazaristes et la volonté du fondateur fut exécutée. En 1876 Saint-Sulpice se retirait devant Saint-Lazare ; nous verrons plus tard si ce changement a été heureux pour le diocèse de Troyes. Encore une fois c'est là une exception, la règle reste toujours, règle connue, redoutée, regrettable aux yeux de plusieurs.

— Monseigneur, puisque votre Séminaire est dans un état si licencieux, pardonnez-moi l'expression — pourquoi ne pas le confier aux prêtres de Saint-Sulpice ?

— Ah ! les prêtres de Saint-Sulpice, c'est mon rêve ! j'ai été leur élève à Paris, je leur conserve ma plus filiale vénération.

— Mais pourquoi ne pas les appeler ?

— Ils n'accepteraient pas.

— Redoutent-ils le caractère méridional ? Jugent-ils le clergé de M... comme celui de N.., où ils ont de grandes difficultés.

Digitized by Google

— Personne, mieux que moi, ne connaît le clergé de N... on l'apprécie mal. Si les directeurs du Séminaire ont dû renvoyer plusieurs diacres, c'est qu'il fallait donner un exemple ; ce n'est pas tout à fait leur faute. Depuis notre vénéré père Monseigneur Pl. la situation est changée; les directeurs ne sont plus aussi libres dans la direction de la maison. L'esprit de N... n'est pas différent de l'esprit de M...

— Mais au Grand Séminaire de M... il se passe des choses pitoyables, on ne parle qu'amitiés particulières entre le professeur de morale M. D. et plusieurs séminaristes. L'abbé B... qui vient de partir avec Mme E... emportant 100.000 francs au pauvre M. E. qui en ce moment est en traitement dans une maison de santé, met le diocèse en émoi. C'était un dirigé de M. D, un des favoris des Directeurs.

Il y a trois ans, lorsque l'abbé L. est parti avec Mlle Z. quelques jours après son sous-diaconat, en répandant le bruit de son entrée chez les RR. PP. Dominicains, M. D., son directeur, avait eu recours à tous les saints, préparé ses confrères afin d'obtenir l'appel de son protégé.

— Oui, tout cela est regrettable. M.D. est pourtant un homme très intelligent, un professeur apprécié... Et dire que depuis quinze ans ces désagréments se sont renouvelés bien des fois.

— Monseigneur, c'est à vous d'y mettre fin. Appelez les Sulpiciens.

— Ils n'accepteraient pas.

Digitized by Google

— En êtes-vous sûr.

— Très sûr. Je m'en suis déjà ouvert à M. Icard : « Nous avons l'usage de ne pas remplacer les Lazaristes » me répondit-il avec regret.

Telle est la conversation fidèle que Mgr l'évêque de M... tenait à l'un des prêtres les plus éminents de son diocèse.

Les deux Congrégations vivent donc l'une et l'autre contentes de leur sort, sans empiéter sur un terrain parfois commun, se cédant mutuellement le pas — sans envie comme sans rancune.

Sans envie ? Non; c'est exagéré.

Il y a quelques années, en 1889-90, après l'incendie du Grand Séminaire de Périgueux, on songea à bâtir une nouvelle demeure à la jeunesse lévitique. Grâce à l'ardeur et aux nombreuses sympathies dont jouit Mgr Dabert, les ressources arrivèrent abondantes. Les Lazaristes, sans rancune de l'expulsion de leurs missionnaires diocésains, vinrent largement au secours des sinistrés. Leur aumône fut une des plus généreuses. « Par là, se disaient-ils, nous préparons notre retour dans le Périgord. L'évêque repentant, contrit, voudra réparer sa faute : il nous confiera la direction du Grand Séminaire pour compenser la suppression, la perte de notre mission. » Entre temps, le P. Pémartin provincial de Dax préparait les voies, par des invitations aux fêtes de saint Vincent de Paul, à Château-l'Evêque par des visites fréquentes obséquieuses au palais épiscopal, aux chantiers du nouveau séminaire. — Félicitations, encouragements,

Digitized by Google

subsides, tout arrivait à Périgueux, les Lazaristes seuls n'arrivèrent pas, les Sulpiciens plantèrent la crémaillère dans le splendide local.

Un fait à peu près analogue s'était produit quelques années auparavant.

Mgr de Luçon et Mgr de Nevers, attristés de certains faits scandaleux qui s'étaient passés dans leurs Séminaires, après avoir échangé leurs vues, séduits par la figure incomparable du modèle des prêtres, de saint Vincent de Paul, avaient résolu d'appeler les Pères de la Mission. Tout étant réglé Mgr C*** fit le voyage de Paris afin de négocier l'affaire. Dès son arrivée il se fit conduire à la maison Mère, rue de Sèvres, 95. On le reçoit avec empressement, le P. Général averti, vient se prosterner à deux genoux pour demander la bénédiction à Monseigneur et mettre Saint-Lazare aux ordres de Sa Grandeur. Qu'on nous permette ici une digression sur cette nouvelle figure que nous rencontrerons plusieurs fois dans le courant de cet ouvrage.

Le P. Fiat est le supérieur général actuel de la Congrégation des Lazaristes. Tout le monde, lui-même plus que personne fut étonné de son élévation au généralat ou l'avaient précédé des hommes d'une valeur peu commune, le P. Boré et le P. Etienne. De celui-ci, M. Guizot disait qu'il avait l'étoffe d'un grand ministre, de celui-là on avait fait un diplomate, un ambassadeur de la France en Orient où la vocation religieuse devait venir le surprendre. Le P. Fiat succéda à ces deux hommes à grande envergure,

Digitized by Google

aux vues larges, grandioses. Lui, le pauvret, il ne faut pas lui en vouloir, il n'a rien fait pour être ce qu'il est. Sorti de l'Auvergne, ses yeux s'étaient un peu perdus sur les montagnes du Cantal. Simple, naïf, de mœurs primitives, sa figure s'était empreinte d'un air candide, béat qu'elle a conservé encore. Nommé, après un court séjour à Paris, professeur au Grand Séminaire de Montpellier, il y arriva avec ses souliers ferrés et son accent Cantalou, mais aussi, avouons-le, avec les germes de sainteté que la chaleur exubérante du Midi ne tarda pas à développer.

Doux mais espiègles, d'une intelligence maligne autant que précoce, captieuse, apte à saisir les travers d'un homme, les Montpelliérains accueillirent le P. Fiat, le sourire et l'ironie sur les lèvres. La première phrase du professeur d'histoire est présente à tous : « *Larcidussèche d'Autrisse,* dit-il. On n'entendit pas la fin de la phrase, les rires éclatèrent, les cruels la firent répéter et l'on se tordit sur les bancs. Après un si joyeux début il est aisé de deviner l'impression première, celle qui reste toujours, surtout lorsque dans la suite tout concourt à la graver davantage.

Fiatou fut le nom courant. *Tony* ne survint que pour varier. Et alors ces imaginations excentriques représentaient le petit *Tony*, abbréviatif d'Antoine, accompagnant son père pour rétamer chaudrons et casseroles. Ses fonctions à lui, disait-on, étaient de faire manœuvrer le grand soufflet et de toutes parts on criait *Tony bouffa*

Digitized by Google

(Antoine souffle). Qu'on juge un peu de la stupéfaction générale lorsque dix ans plus tard on annonçait sa nomination au Généralat! Le frère du P. Fiat n'en fut pas moins surpris. Homme simple, la simplicité est une vertu de famille, bon paysan, inhabile dans les subtilités de l'équivoque, il resta stupéfait, incrédule lorsqu'on lui dit : « Antoine est Général ».

« Pas possible, répond-il, jamais il n'a été soldat! »

Admirables gens, suaves de candeur et de virginité, pourquoi ne pas les laisser heureux et tranquilles, au milieu de leur gai troupeau, cueillant dans la belle saison, les bottes de thym les branches de genets, ou les épis parfumés de lavande! Les montagnes, les ruisseaux, quelques rayons de miel et une tasse de lait suffisent à leur bonheur. Pourquoi ne pas les satisfaire? Supérieurs, ils souffrent en faisant souffrir et les infirmités sont hâtives chez eux.

Interrogez le P. Fiat, heureux serez-vous d'une réponse approchante. Il entend peu, il entend mal, il n'entend rien, même avec son cornet acoustique Témoin Mgr de Luçon lors de son fameux voyage à Paris, pour obtenir des « directeurs » pour son Grand Séminaire, affaire préparée de longue main par un Lazariste, habile diplomate et riverain de la Garonne.

Quelques heures après la première entrevue d'étiquette, Monseigneur demande à avoir un entretien particulier avec le Père Supérieur (le P. Fiat).

Digitized by Google

L'entretien eut lieu. Mgr de Luçon, avec délicatesse, expose son projet, ses désirs, ses moyens, l'état de son diocèse, le nombre de ses prêtres. Le tout dura une demi-heure. Le P. Fiat écoutait, sans avoir l'air de comprendre. Ses impressions paraît-il se voient sur son visage. Mgr C*** les vit, les comprit, il insista, peine perdue. A bout de peine, se frottant le visage, comme un homme en peine, il se lève en parlant encore, et le bon Supérieur, cette fois croyant comprendre...

— « Monseigneur vous voulez vous raser. »

— Non! non!

— Mais tout de suite, je vais avertir le frère, il vous donnera ce qu'il faut.

Un sourire compatissant fut l'unique réponse du prélat qui sortit en se demandant si jamais sourd avait été plus sourd que le P. Fiat. Le soir même il quittait Saint-Lazare, se rendait à Saint-Sulpice et terminait l'affaire de son Séminaire, en ayant soin d'écrire à Mgr de Nevers. « Impossible de se faire entendre et de s'entendre avec le Supérieur des Lazaristes, essayez, cher seigneur, peut-être serez-vous plus heureux,

Après les explications verbales, celui-ci ne tenta rien; mais quelqu'un qui tenta autre chose, ce fut le Lazariste déçu, déconcerté, irrité en apprenant la mésaventure. L'Assemblée Générale eut lieu bientôt après et la démission motivée du P, Fiat fut demandée, mais en vain. Le bon Supérieur à pris goût au métier; il est plus sourd que jamais, lui seul prétend entendre.

Digitized by Google

Sous son généralat le nombre des Séminaires est loin d'augmenter. Dix-huit sont encore confiés aux Lazaristes. Ce sont les Séminaires de Cambrai, Châlons, Troyes, Evreux, Meaux, Tours, La Rochelle, Angoulême, Cahors, Saint-Flour, Alby, Carcassonne, Montpellier, Marseille, Nice, Alger, Oran, Constantine. A ce nombre on peut ajouter les quatre ou cinq petits Séminaires qu'ils ne conserveront pas longtemps, puisque tous les ans leur nombre diminue. Le P .Etienne ouvrait tous les ans de nouvelles maisons, le P. Fiat en ferme tous les ans. Il a été élu pour prendre le contre pied de son prédécesseur. Depuis douze années que l'humble Général a le haut commandement, il replie ses troupes et resserre ses quartiers. Quatorze maisons ont été fermées en douze ans et combien qui crient fermeture!

Saint-Sulpice, au contraire, pousse toujours de nouveaux rameaux. Le tronc qui les porte est bien vieux, vermoulu, il n'est pas de la famille des chênes, lesquels pourtant se minent avec les siècles. Le P. Icard n'est point séculaire et voilà pourquoi il n'est pas chêne. D'aucuns le disent roseau ;

> Le moindre vent qui d'aventure
> Fait rider la face de l'eau
> L'oblige à baisser la tête.
>
> (La Fontaine l. I. F. 19.)

La baisser c'est naturel au Supérieur de Saint-Sulpice. Il la releva pourtant fièrement il y a une

Digitized by Google

huitaine d'années, lorsque Mgr Fèvre, le continuateur de l'Histoire par l'abbé Darras, jeta à la face de Saint-Sulpice sa fameuse algarade, non dénuée de fondement, sur le Gallicanisme et le Libéralisme des fils de M. Olier. La thèse par trop violente, un peu rancunière, du camérier secret du Pape avait de bonnes preuves à son appui. A la violence elle ajouta un second tort : ce fut de généraliser son attaque et de la lancer contre, « *les évêques nourrissons de Saint-Sulpice* ». Protester, s'insurger, réclamer justice, réparation, anathème, occupa tous les loisirs du vieillard, de ses confrères, lesquels appuyés par l'influence des têtes mitrées, auxquelles ils avaient autrefois imposé les mains et donné des bénédictions en leur ménageant la faculté d'en donner plus tard, firent appel au Souverain Pontife. Ils eurent gain de cause, malgré la défense énergique et révérencieuse cette fois du prélat débridé. « Jamais, disait le P. Icard, dans son *factum*, nous n'avons été Gallicans. Notre devoir était de suivre la direction, de donner l'enseignement de Nosseigneurs les évêques. » L'argumentation était faible et la justification un aveu.

Un incident très curieux, dans cette affaire, raconté par l'agresseur lui-même dont on ne saurait mettre en doute la bonne foi, lorsqu'il apporte un fait personnel devenu public, c'est celui des négociations qui précédèrent l'apparition du terrible volume. Avant de le publier, le prélat avait écrit loyalement au P. Icard, lui communi-

Digitized by Google

quant ses griefs et demandant des renseignements afin de s'éclairer et rayer les accusations que sa conscience d'historien lui imposait le devoir de faire connaître. Ici nous laissons, pour être plus exact, la parole à Mgr Fèvre. « A la vue de cette page accusatrice (la lettre en question) M. Icard crut devoir demander à l'éditeur un carton. La chose est sans importance et se fait communément tous les jours, sans bruit, au mieux de l'équité et de la prudence. Sur communication de cette demande, j'acceptai en principe le projet du carton. ... Notre lettre à M. Icard resta sans réponse. Le 15 mai; un deuil nous appelait à Paris, le sentiment de notre dignité ne nous permettait pas de visiter Saint-Sulpice, mais un sentiment de bonté pacifique ne nous défendait pas d'écrire et de donner notre adresse.

Nous pensions que M. Icard, averti de notre présence, nous donnerait un rendez-vous, et que, dans un entretien d'un quart d'heure, l'affaire de l'immortel carton serait coulée bas. Nous ne connaissions pas alors *toute la profondeur* du supérieur de Saint-Sulpice. Notre seconde lettre eut le même sort que la première : point de réponse, et le 17 août, trois mois jour pour jour après notre seconde lettre, nous recevons les *Observations* sur quelques pages de l'*Histoire de l'Église*.

« Nous sommes un peu étonné de cette procédure. Pourquoi ce fracas en vue d'obtenir ce que nous avions gracieusement concédé à première ouverture.... J'ai besoin pour innocenter l'auteur

Digitized by Google

des *Observations* de me persuader que M. Icard, terminant son excellent livre sur les *Traditions de Saint-Sulpice* s'aperçut qu'il manquait à son ouvrage un chapitre, ce chapitre important qui manqua pendant cent cinquante ans et plus, à tous les ouvrages de sa compagnie, le chapitre de son attachement au Saint-Siège. J'ai besoin de me le persuader; autrement je qualifierais cet opuscule d'œuvre de déraison, de déloyauté, de perfidie.

. . . . . .

« Souffrant, malade, le cœur épuisé, la tête anéantie, la main impuissante à écrire, il a fallu deux jours, réveiller notre âme pour répondre à une attaque félonne, oublieuse des lois de la guerre et des principes du droit (1). »

Réveillé, le justicier l'est, dirait-on, et il frappe dru, d'estoc et de taille, et encore nous ferons remarquer au lecteur que c'est là une rétractation, l'amende honorable exigée par l'inflexible supérieur de Saint-Sulpice. Ne l'eut-il pas voulue tout autre?.... Sans conteste, mais le modeste curé de Louze (Haute-Marne) n'a pas la flexibilité des roseaux marécageux de Champagne. Lui, M. Icard sait dire :

Je plie et ne romps pas,

et *faute de grives*, dit le proverbe, *on se contente de merles*, même de merles blancs. Pour l'heure. force fut de se contenter, il eut l'air content.

1. *Hist.* t, XL p. 619-39.

Digitized by Google

L'influence du Supérieur de Saint-Sulpice n'eut pas à souffrir la moindre atteinte de cette lutte où la victoire semble appartenir au vaincu. Le clergé Parisien le vénère, au moins en partie, un autre le redoute et d'aucuns l'abhorrent. Silence, néanmoins; il a la boîte à Pandore, et quel est le prêtre de la capitale qui n'espère point un cadeau? Son crédit baisse un peu auprès de son Éminence le cardinal Richard, à mesure que celui de Mgr d'Hulst monte. Tous les deux ont leurs favoris, ils font des promesses et un vieillard peut-il ne pas en faire, surtout lorsqu'on a appris : l'*Art d'être Grand-Père*.

« M. l'abbé Marchand? mais, Éminence, c'était un des sujets les plus brillants de Saint-Sulpice, il fera honneur à la capitale, à l'archevêché. Puis c'est une âme timorée, avec des tendances aux scrupules, il a besoin de consulter souvent ses directeurs, il ne faudrait point l'éloigner. »

Saint-Germain-des-Prés, Saint-Thomas, Sainte-Clotilde reçoivent le nouveau vicaire.

Au bout de deux ans le vicaire est épuisé M. Icard en est informé.

« Éminence, vous connaissez les succès de M. l'abbé Marchand, son confessionnal est assiégé, ses conférences aux Enfants de Marie et aux Dames de la Charité sont très suivies malheureusement il ne peut plus aller de l'avant, sa santé est délabrée. Le laisser à son poste c'est perdre ce cher enfant.

— Et bien, oui, mon révévend Père, mais que faire!

Digitized by Google

— Si l'on pouvait lui donner une aumônerie, les bonnes sœurs le soigneraient, sa santé pourrait se refaire, le cher enfant !

— Oui, mais je n'ai point d'aumônerie libre, je suis débordé de demandes.

— Je crois, Éminence, qu'aux *Oiseaux* un aumônier, l'abbé X... ne réussit plus. les enfants le caricaturent, sa position est compromise, ces dames le verraient partir avec empressement. Il a une forte santé, on pourrait le nommer vicaire de Bicêtre ou à Gentilly.

— Oui, mais avez-vous vu Mgr d'Hulst?

— Éminence, Mgr d'Hulst verra cette nomination avec plaisir.

— Et bien ! mon révérend Père, il n'y a pas d'inconvénients, mais voyez ces dames.

Les dames acceptent tout dès lors qu'un personnage les consulte, alors même qu'elles refusent tout en elles-mêmes ; et le prétendu abbé Marchand devient le *Vert-Vert* des *Oiseaux*.

C'est le moyen, nous le dirons plus tard en parlant des élèves, de compromettre une œuvre et Dieu sait! si le *favoritisme* est en honneur dans le clergé. Il n'y a pas d'*ordinaire* des pots-de-vin comme dans les administrations civiles et gouvernementales, le nombre des petites ficelles n'en est pas moins grand.

M. Icard réussit néanmoins à avoir un noyau de fidèles qui l'exaltent et composent la compagnie des thuriféraires dont s'entoure, à son insu ou de plein gré, celui qui jouit, dans un certain milieu, d'une influence réelle ou même apparente.

Digitized by Google

En province, le Supérieur de Saint-Sulpice jouit d'une notoriété bien plus grande que dans la capitale. Les évêques, en particulier, l'ont en haute considération ; aussi, heureux sont-ils de le recevoir dans leurs palais, plus heureux s'ils peuvent avoir, à l'heure propice, une poignée de ses fils pour former des prêtres qui leur ressemblent. Etrange utopie ! Des Sulpiciens curés de paroisses ! Quoi qu'il en soit, le fait est avéré, ils ont pris, durant ces dernières années, une extension non petite. Qu'elle leur ait été avantageuse, ce n'est pas le moment de nous le demander ; une chose acquise c'est la considération dont ils jouissent ou plutôt dont jouit Saint-Sulpice en province. Cette restriction est nécessaire car si le Séminaire de Paris est regardé, et cela avec justice, comme le prémier Séminaire non seulement de France mais de l'Europe et du monde, ses Benjamins en souffrent, et point gâtés ne sont les Benjamins du P. Icard

Toute congrégation, si difficile soit-elle dans le choix et l'admission de ses sujets, en reçoit qui sont bien moins doués que d'autres. Je ne sais si à Saint-Sulpice on ne jetterait pas les hauts cris, devant cette assertion d'un Père Capucin : « Pourvu que nos jeunes gens soient des saints peu nous importe le reste. Avec des savants on fait des Giordano Bruno ou des Loyson. » Le pauvre Père était large ou bien étroit. Inutile d'entamer cette question, elle nous entraînerait bien loin. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

Digitized by Google

A en juger d'après les rares habitants de la Solitude ou le P. Icard est très difficile, ou les appelés sont rares. Et pourtant, malgré le petit nombre d'élus on voit, avouons-le, de bonnes personnes, mais de brillantes nullités. Pour Paris c'est toujours la fleur du panier, les perce-neiges les plus épanouis, les plus décoratifs; et le fond du panier, le menu fretin en province ou en Amérique. Etant donnés les élèves de choix du Grand Séminaire de Paris, ils serait malséant d'agir autrement. Par ailleurs les demandes des aspirants sont si peu nombreuses, celles des évêques si pressantes, qu'on tâche de contenter le plus de monde possible. Mauvais calcul, le mécontentement est différé, tôt ou tard il finira par éclater. Aller au plus pressé n'est pas toujours ni le plus sûr ni le plus sage. Un jour, sous une allée ombreuse, tout près d'un vieux mur tapissé de lierre, le bon P. Icard disait devant trois ecclésiastiques et deux laïques: « Cette année j'ai été à mon regret dans la nécessité de refuser quatre Séminaires en France. » L'attachement à Saint-Sulpice n'est pas moins vivace que celui du lierre à ce vieux mur.

Il en est des constructions morales comme des constructions physiques. Le temps fait ses ravages, laisse l'empreinte de ses mains et les murs se lézardent, les platras tombent, l'humidité ramollit le ciment. Dégâts imperceptibles, récents parfois, le lierre les recouvre, ses bras, liens de fer, relient les pierres disjointes et consolident ces ruines tombantes. Ainsi en est-il, croyons-nous, de

Digitized by Google

plusieurs associations religieuses. L'attachement, la vénération, le regret, voués à leurs fondateurs s'est transmis aux enfants et a reconnu, peut-être même réparé, les brèches du temps et les chutes des descendants. Rares sont les enfants qui, comme les RR. PP de la compagnie de Jésus, et de la société de Marie, ajoutent un fleuron à la couronne paternelle. C'est une remarque faite par M. Veuillot à l'occasion d'une escapade gamine du jeune Hugo et de l'étourdi Berthelot. « Les pères glorieux laissent des enfants qui par leur incapacité et leur infériorité font ressortir le génie paternel. » Ne pourrait-on pas appliquer cette pensée véridique aux RR. PP. Capucins et aux R. P. Lazaristes, Pour ceux-ci saint Vincent de Paul, pour ceux là saint François d'Assise ne sont-ils pas toute la gloire? Les prêtres de Saint-Sulpice méritent moins ce reproche et le P. Icard n'est pas un de ceux qui aient le moins contribué à relever sa congrégation mais pendant longtemps n'ont-ils pas vécu de l'héritage de M. Olier. Semblables aux frelons, ils ont laissé butiner les abeilles, disons mieux, semblables aux fourmis, l'hiver durant, ils ont vécu des récoltes et des économies de l'été, ce bel été qui nous donnait les de la Salle et les Grignon de Montfor. Saluons avec bonheur le printemps de retour avec les Vigouroux, les Vallet, les Farges, les Dupeyrat, Puissent-ils nous donner des Hurtevent des de Lantages, et surtout des Eymeri. Les sujeta alors ne manqueront pas et le nombre des Grands Séminaires, à eux confiés doublera.

Digitized by Google

Vingt-quatre maisons sont dirigées, par eux, en France, ce sont : les Séminaires d'Aix, d'Angers, d'Autun, d'Avignon, de Bayonne, de Bordeaux, de Bourges, de Clermont, de Coutances, de Dijon, de Limoges, de Luçon, de Lyon, de Nantes, de Nîmes, d'Orléans, de Paris, de Périgueux, du Puy, de Rodez, de Rouen, de Toulouse, de Tulle, de Viviers.

Nous voudrions pouvoir dire que ce sont là des maisons modèles ; à notre regret, il n'en est point ainsi. Volontiers nous nous inclinons devant le Grand Séminaire de Paris, c'est bien le Séminaire où l'on rencontre, en plus grand nombre, les *désiderata* que nous nous sommes permis et que nous nous permettons de formuler.

Saint Sulpice de Paris est la gloire des Sulpiciens et je comprends que l'*abbé Fesch*, dans son dernier ouvrage : *Au Séminaire*, ou *Saint-Sulpice et les Sulpiciens*, étende au tout ce qui ne convient qu'à la partie. Loin de nous cette partialité, ce favoritisme, sortant d'un bon naturel mais contraire à la vérité.

Au reste, M. l'abbé Fesch nous dit dans la préface de son livre panégyrique (1) « *qu'il l'a écrit, plus avec son cœur qu'avec son intelligence.* » Nous le regrettons. Tout en admirant et louant le don précieux de la reconnaissance qui est le plus bel ornement du cœur, nous aurions préféré que le jeune historien se servît de sa belle intelligence, dans la composition de son ouvrage.

1. *Au Séminaire*, page 3.

Digitized by Google

« *Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas* » nous l'avouons à notre tour. Mais dans une pareille étude, c'était à la raison de parler, au cœur de se taire. Aussi nous craignons que le but visé ne soit pas atteint (1).

« J'ai ouvert toutes grandes les portes et les fenêtres de nos classes et de nos cellules et j'ai dit à tous : « Regardez, examinez, scrutez cette vie dont vous parlez parfois avec tant d'acrimonie. Et comme vous êtes loyaux et honnêtes, vos critiques uniquement basées sur des racontars et des on-dit, tomberont devant l'exposition de la vérité. »

De la loyauté, mon Dieu ! nous croyons en avoir, nous l'aimons tant ! A travers ces fenêtres, ces portes ouvertes, nous avons jeté le regard demandé par l'abbé Fesch, et nos opinions, loin de changer, sont devenues plus persistantes. Suffit-il d'ouvrir une porte ou une fenêtre, pour avoir une idée exacte de l'ensemble d'une maison, surtout si cette maison est immense ? Suffirait-il même d'ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres, un jour de toilette générale ? Assurément, non. Il est à craindre que M. l'abbé Fesch ne nous ait ouvert qu'une fenêtre et qu'une porte, celle de sa chambrette. Toujours elle a eu, paraît-il, une ordonnance particulière, d'un effet gracieux, charmant. Cette chambrette était si curieuse ! son habitant si original ! on ne peut que l'aimer, lorsqu'on aime l'originalité et j'avoue l'aimer de toute

1. *Au Séminaire*, page 5.

Digitized by Google

mon âme. Combien pourtant qui dans ces descriptions ne reconnaissent ni leur cellule, ni leur classe, même à Saint-Sulpice. Dans mon voyage dans le Midi, je m'arrêtai à Nîmes. Ma première visite fut pour le Grand Séminaire, il y a une collection de minéralogie d'une grande valeur. Le professeur de morale voulut bien m'accompagner et me donner des indications dont je lui sais gré. *Au Séminaire* venait de paraître, nous en causâmes.

Voulez-vous que je vous répète, monsieur l'abbé, son appréciation et c'est une appréciation à peu près générale.

« Le livre de l'abbé Fesch n'est pas serieux, me dit-il. »

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher abbé, de vous redire cette vilaine parole : mais on s'expose à en entendre de pires encore lorsqu'on écrit un livre de ce genre, « plus avec son cœur qu'avec son intelligence. »

A mon avis le défaut principal serait celui-ci, c'est que : M. l'abbé Fesch, applique à tous les Sulpiciens ce qui n'est vrai qué de quelques-uns, et applique à tous les Grands Séminaires dirigés par eux, ce que malheureusement on ne rencontre qu'au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

Digitized by Google

CHAPITRE II

FORMATION DES DIRECTEURS

Arrivé au milieu de la rue de Sèvres en face de l'Hôpital Laënnec, vous verrez sur votre gauche une façade païenne, un temple grec. C'est la première pensée ; le buste de saint Vincent de Paul, placé dans le fronton, vient la chasser et l'on respire.

Une grande porte cochère, celle qui fait suite à la chapelle, entre des vendeurs de bric-à-brac, les étalages ambulants de chapelets, d'images, de scapulaires et les marchands des quatre-saisons, s'offre à vos regards, imposante, sévère, gardée par deux croisées munies de barres de fer. L'huis s'entr'ouvre et, devant vous, au fond d'une cour d'honneur, un clocher svelte, gracieux, découpé de vastes croisées romanes trilobées, s'élance dans les airs. Au dessus du perron de la porte principale aux armes de Saint-Lazare : fond argent, au globe d'azur, piédestal du Christ étendant ses bras, la statue de saint Vincent de Paul, accueillante, vous reçoit, le sourire sur les lèvres. A droite une vaste galerie romane. A gauche la chapelle, le tout formant un parallélogramme flanqué de quatre

Digitized by Google

tourelles couronnées de coupoles. L'impression est toute de grâces, de sourires. A peine avez-vous franchi la porte d'honneur, vous rencontrerez deux anges de grandeur naturelle ayant à leurs côtés des garconnets tout petits, ce sont deux anges gardiens ; et alors, à une centaine de mètres, entre des plates-bandes, ornées de glaïeuls, de fuchsias, et de balisiers encadrés dans une bordure de lierre, terminées par des ifs en pyramide, à travers l'arc-en-ciel d'un jet d'eau dont les gerbes argentées retombent dans une belle vasque octogone, on entrevoit un monument, un édicule. Quatre colonnes doriques, supportent une coupole quadrangulaire au sommet arrondi, surmontée d'une lanterne à jour que couronne une croix. Au dessous l'Immaculée contemple les belles fleurs, géraniums, héliotropes, arums, des deux côtés des massifs de fusains, le tout sous une voûte immense de feuillage. A droite un rond-point, puis des monticules ornés de lilas, un pont et une grotte, pied à terre délicieux, les moineaux piaulent, les rossignols fredonnent.

Ce jardin coquet, avec sa terrasse, son pavillon, ses saules qui pleurent au milieu du gazouillis de l'eau, ses vastes arcades dessinées sur le long mur blanc qui donne accès sur la rue du Cherche-Midi produisent sur l'esprit du visiteur, une sorte d'enchantement, bon à se rappeler. Il fait plaisir, on ressent la fraîcheur, ce vague frisson, mêlé de timidité et de surprise, que j'éprouve encore en écrivant ces lignes. Je me

Digitized by Google

rappelle même les paroles échangées avec un de mes amis, alors aspirant Lazariste, maintenant en culotte rouge, sous le dolman à l'épaulette d'or. « Mais c'est le Ciel, lui dis-je. Si je n'avais une famille, des marmots, vous me prendriez au piège. »

« Oh ! me répondit-il, avec un accent convaincu, Dieu vous en préserve !

— Vous plaisantez ?... car pourquoi ne ferais-je pas ce que vous avez fait ?

— Oui, vous le feriez, mais vous ne feriez pas bien.

— Vous avez donc mal fait en allant à Saint-Lazare ?

Ah ! si je pouvais vous dire toute ma pensée !...

Tout à coup, il s'arrête et me montre de l'œil arrivant précipitamment, la tête en avant, baissée, méditative, langoureuse, un ecclésiastique, les cheveux poivre-sel rabattus sur le front... — Le Directeur, me dit-il...

Je compris; nous changeâmes de sujet, la Bretagne, les bruyères, le blé noir... tout en guettant notre interrupteur.

Bientôt, il s'arrête avec un frère qui faisait griller du café, sous une véranda, se baisse, prend des grains, dans la pannière, les flaire et, à l'air, on comprend, ou plutôt on surprend un connaisseur...

Quelques coups d'œil à droite et à gauche...

— Il nous a vus, dit mon ami...

— Point m'en chaud, nous le verrons, répondis-je.

Et de fait, demi-tour à gauche : quelques pas réciproques, nous sommes en présence.

Digitized by Google

— Monsieur le Directeur... et nous nous inclinons.

— Eh bien! vous faites la causette?... J'ai l'honneur de parler à M.... dit-il en se tournant vers moi.

— M. de Sylvia, de l'Ecole des Chartes, dis-je à demi-voix.

— Très bien, Très bien. Et vous connaissez le F. Regnier (c'était mon ami).

— Parfaitement, nous sommes compatriotes, du même hameau, anciens condiciples et vieux amis.

— Très bien, Très bien. Vous êtes à Paris?

— Eh oui! depuis six ans et m'y voilà pour toujours.

— Vous êtes alors fixé ici, fit-il avec un geste redoublé de l'index la tête relevée, la bouche riante, l'étui de lunettes à la main.

— Oui, en famille, à deux ans près. J'ai terminé mes études à l'Ecole des Chartes et, grâce à M. de Bornier, j'ai une place modeste, mais d'avenir, à la bibliothèque de l'Arsenal.

Ses yeux pétillaient, ébahis, inquisiteurs...

— Et, dites-moi, est-ce bien difficile, l'étude des papyrus et des briques de Babylone.

— Très difficile, puisque nous ne nous en occupons pas. — Nous étudions les parchemins, les vieux manuscrits...

— Permettez, me dit-il, vous étudiez les manuscrits?

— Oui, M. le Directeur.

— Et vous êtes fort?

Digitized by Google

— Mon Dieu ! il y en a de plus forts que moi, — dis-je tout interdit par cette question froissante.

— Enfin, vous savez lire... par exemple, les manuscrits de Bossuet? J'en ai vu à la bibliothèque de Saint-Sulpice raturés, c'est admirable... mais je n'ai rien pu déchiffrer.

— Bossuet se lit couramment, même sans études spéciales; il n'en est pas ainsi, de Joinville, Froissart, du latin de la décadence...

Pendant cinq minutes je parlai érudition, paléographie, palimpseste, boustrophédon, etc... à la grande admiration du brave homme dont l'air ébaubi semblait dire... « Comme il est fort! » C'était la réparation, et la réponse à sa demande : « Êtes-vous fort ? ».

— Nous autres aussi, me dit-il, nous avons des manuscrits, des lettres de saint Vincent de Paul et, en particulier, le règlement du Séminaire...Oh! mais il faut être au courant pour les lire.

Notre ancien secrétaire général s'occupait de paléographie; il a découvert des pièces très précieuses pour la congrégation...

Après un court arrêt...

Si vous avez une minute je vous montrerai ce vieux cahier, le règlement du Séminaire, sur lequel tous les règlements ont été faits.

— Mais très heureux, monsieur le Directeur.

— Tenez, je suis à vous dans un instant, je vais voir un malade, ce ne sera pas long... et il s'éloigna

Pendant tout cet entretien mon ami n'avait soufflé mot.

Digitized by Google

— Enfin il est parti !... me dit-il avec un soupir de soulagement.

— Mais il est charmant, votre Directeur, un peu neuf...

— Neuf! un peu vieux, dites donc — pour être exact. Si vous le connaissiez!... Je vous demande pardon, mais, que voulez-vous? je ne puis le supporter.

— Pourquoi donc?

— C'est un rapsode, un vétilleur? Ah! si nous étions seuls!... Il va vous *chiner* avec son manuscrit.

Ces réflexions provoquèrent chez moi un sourire approbatif. C'était bien l'impression laissée par le Père maître des novices.

Cinq minutes s'écoulèrent à peine et nous le vîmes reparaître, affairé, haletant. On voyait qu'il avait à cœur de nous montrer ce règlement. Sur son invitation, je le suivis, en disant au revoir à mon ami, mon cicerone, et nous traversâmes en silence un long corridor obscur, à l'extrémité duquel se déroulaient les gracieuses volutes d'un large escalier de chêne aux balustres de fer.

L'ascension fut pénible, essoufflante, enfin!... nous sommes au sommet... ouf! c'est la mansarde! Ici la cage de l'escalier se termine en voûte vitrée, le palier se découpe en baies formant balcon et donne accès, à gauche, dans les combles. Encore un détour à droite, et un boyau noir, d'un noir aveuglant s'étend vingt pieds en avant. La porte s'ouvre sous la poussée du Père Maitre et une alcôve aux flancs surbaissés par l'inclinaison de la toiture.

Digitized by Google

ornée de vieilles images couleur vieux jaune se détachent sur un fond vert, une bibliothèque garnie de livres minuscules, et de quelques chaises, donne accès dans une chambre, cabinet de travail. Un simple battant à sourdine sépare les deux pièces. En face un prie-Dieu, à gauche un lit de fer, un lit militaire, sans courtines, voilé d'une couverture grisâtre, une couverture de camp, à droite un bahut, vieux bureau à cylindre où se trouvent entassées pêle-mêle des liasses de lettres, enveloppes... tout l'accessoire de la correspondance.

— Ah! voilà! me dit-il, après m'avoir offert un siège, et aussitôt d'une armoire, à porte rase, le P. Maître tira une boite-écrin. Là entre deux plis de papier soie, on aperçoit les pages jaunies barbelées, c'est le cahier en question, petit in-8° d'une quarantaine de feuillets environ.

Je pris le manuscrit et l'examinai. Rien d'extraordinaire, il n'a pas un siècle d'existence et remonte au plus à 1789, s'il y remonte encore ; le doute ne serait ni dédain, ni prétention, mais simple prudence. Le contenu, à cette époque, me parut d'une importance bien pauvre. Aujourd'hui résolu à traiter la question des Séminaires, je crois devoir y recourir, c'est pour ainsi dire le moule où doit être coulé le Directeur du Grand Séminaire.

Autant que je puis m'en rappeler, et j'ai des raisons pour compter sur la fidélité de ma mémoire, c'était la paraphrase, le développement de ces paroles des règles des Lazaristes, une bonne fortune m'en a mis sous les mains un vieil exemplaire, taché

Digitized by Google

par le temps et tout imprégné d'antique sueur, voici ces paroles:

« *Ecclesiasticos adjuvare ad scientias, virtutesque acquirendas, ipsorum statui requisitas.* »

« Le troisième but de la Congrégation est d'aider les prêtres à acquérir les sciences et les vertus exigées par leur état. »

Telle est l'idée mère qui devra engendrer, dans les âmes lévitiques la vie sacerdotale. Belle proposition !

Pour atteindre ce but, disait le cahier, le manuscrit, les étudiants de la Mission, par conséquent les futurs directeurs des Séminaires, ne négligeront aucune des branches de l'enseignement donné à Saint-Lazare.

Quel est cet enseignement? Le voici : En premier lieu, l'étude de l'Écriture Sainte. C'est la parole de Dieu ! et alors une série de réflexions mystiques.

Ensuite la philosophie. Il faut d'autant plus l'étudier qu'elle prépare à la théologie. Un mauvais philosophe n'est jamais devenu un bon théologien... Une chose à remarquer dans la manière d'étudier la philosophie. On devra la faire en latin et apprendre à discuter sous forme syllogistique.

La théologie aura tous les soins de l'étudiant de Saint-Lazare, c'est pour ainsi dire la *théorie* du prêtre, le *vade-mecum* de tout ecclésiastique, son manuel, son code...

On consacrera aussi quelque temps à l'étude de l'histoire et des exemples des Saints.

Enfin les étudiants s'exerceront au chant, *cantus planus*, et aux cérémonies de l'Église.

Digitized by Google

Un chapitre particulier traite de la manière de prêcher — connue sous le nom modeste de « *Petite Méthode* ». C'est un des meilleurs traités d'éloquence, des plus pratiques, mais sujet à de fausses interprétations si son exposition, son enseignement est confié à des intelligences médiocres ou à des esprits dont l'ouverture ne dépasse guère celle d'un angle aigu. Nous nous proposons de revenir sur ce sujet.

Suivent ensuite des conseils spirituels sur l'acquisition des vertus. L'humilité pour éviter l'infatuation de la science, une docilité incessante aux enseignements des maîtres. La mortification, la mort de son jugement, de ses manières de voir. Pour terminer, l'exhortation au travail, lequel pour être fructueux doit reposer sur la piété. Un bureau sans crucifix est une terre stérile...

Voici en quelques mots, le résumé de ce fameux manuscrit que le P. Alauzet me montrait.

Après l'avoir félicité, remercié, et reçu, à mon tour, félicitations et remerciements plus grands encore, je me retirai.

Mon ami m'attendait à la porte, il me reconduisit jusqu'à la loge du concierge.

— Eh bien? me dit-il.

— Charmant, votre directeur, charmant! répondis-je.

Et le « si je pouvais parler... » reparut.

Je lui proposai de m'écrire; en écrivant on dit plus, on dit mieux, il accepta; et, après une chaleureuse étreinte, nous nous dîmes au revoir.

Digitized by Google

Le temps était lourd, la rue de Sèvres avec son macadam blanchi par le roulement des voitures dont les reflets éclipsent la vue, ses grands murs peints à l'huile et ses devantures surchargées d'étalages bizarres, contrastait avec la nature gaie, riante, verdie que je laissais derrière ces pâtés de maisons qui vont de la rue Sainte-Placide à la rue Saint-Romain, longées de flanc par la rue de Vaugirard et la rue de Sèvres. Je m'arrêtai une seconde dans les magasins du Bon Marché, l'horloge marquait 11 heures, heure réglementaire de mon déjeuner de famille. Le pas hâté, j'arrivai, à la demie, à mon petit domicile, près de l'Ecole militaire, sur la droite du Champ de Mars.

Le repas fut silencieux. J'étais morne, rêveur. Aux espiègleries de mes bons hommes, j'avais un simple sourire; mon esprit était ailleurs. Où donc? A Saint-Lazare.

« Si je pouvais vous parler... » me revenait par-dessus le scintillement du dôme des Invalides, m'arrivait à travers le brouhaha de la Capitale, m'obsédait.

Longue fut la soirée. Je refusai de sortir, prétextant ma visite matinale. Après une courte méridienne, j'étais debout. Au loin le bourdon d'une église tintait lentement, entre-coupé du chant plaintif d'un carillon; c'était le dernier adieu d'un saint Prêtre, le R. P. Félix, l'illustre prédicateur de Notre Dame venait de partir pour le ciel.

Dans mon esprit, je faisais des parallèles, des rapprochements, tirant des conclusions, lorsque

Digitized by Google

la bonne vint m'apporter mon *courrier* du soir. Sept heures sonnaient à la pendule du salon.

Parmi les journaux et les prospectus, que vois-je? Une lettre de mon ami de Saint-Lazare. Je la transcris en partie.

CONGRÉGATION DE LA MISSION
Dite **des Lazaristes**
Fondée par St Vincent-de-Paul

MAISON MÈRE
95, *Rue de Sèvres*, 95

—o—

Paris, le 18

CHER AMI,

« Promesse différée, promesse ratée » me dit mon expérience de paresse et d'ennui. Je vous ai promis de vous écrire, sitôt dit, sitôt fait, félicitez-moi. Enfin! je puis vous parler à cœur ouvert!... Ah! que je souffre! Tout me gêne, me dégoûte, mes pauvres épaules en sont accablées. L'ennui, quel terrible camarade! C'est le mien. « Mais c'est un paradis votre maison, me disiez-vous » Amicale ironie, je pense, n'est-ce pas? Si je dois au Paradis avoir de telles jouissances : Nenni.

Plus va, plus je comprends cette parole d'un ancien ministre de l'Instruction publique. — « *Ce ne sont pas trois aulnes de drap qui font un curé.* » Les trois aulnes de drap, je les porte à deux années près, et pourtant je ne suis point curé ni près de l'être.

Digitized by Google

Hier malechance, deux ennuis : Dans ma chambre je lisais la *Philosophie* de *M. Rabier*. Je ne sais trop ni pourquoi, ni comment le préfet des Etudes vint chez moi. Bref, il me prit le livre entre les mains — Il m'en cuit, mon ami. — « Est-ce dans un pareil auteur que vous devez apprendre votre philosophie? C'est fait dans un mauvais esprit, ce n'est point un ouvrage utile, sérieux. *Sanseverino* (c'est l'auteur obligatoire) vous suffit! » Et il partit me vouant, sans doute, à tous les diables universitaires.

Le soir, autre mésaventure, je causai à la porte de mon voisin de chambre, nous causions études philosophiques. Tout à coup, le directeur du Séminaire, ton *charmant P. Alauzet*, vient à passer. « Baisez la terre » « Mon frère, vous n'avez pas l'esprit de votre vocation — baisez la terre. »

— Quel mal ai-je fait? me disais-je, mais l'écho répétait encore « Baisez la terre. » Mon Dieu! l'humiliation n'était pas coûteuse, on le fait tant de fois et pour des motifs si futiles que je le fis sans contrainte, j'obéis. Pourtant j'étais crispé. « Vous n'avez pas l'esprit de votre vocation. » Je vous avoue, franchement que je ne vois pas la corrélation entre le délit, le châtiment et la conclusion... Aussi je souffre, je souffre à mourir.

Voulez-vous un autre fait? Jeudi, non mercredi dernier, jour de congé, nous étions à la maison de campagne, sur les bords de la Bièvre. Rien de plus triste que ce séjour; des odeurs, des exhalaisons méphitiques s'élèvent du ruisseau qui balaie, dans

Digitized by Google

son cours langoureux, tous les détritus des tanneries et des peausseries de Gentilly, les peupliers y poussent mais les hommes y meurent. Pas d'horizon ; d'un côté les remparts, de l'autre Bicêtre. Tout au plus si, au travers des planches de la palissade, ou sur le talus, on aperçoit âme qui vive. Pour tuer le temps, j'avais, sous les yeux, déroulée, sur un tapis de gazon, une carte de la Russie et avec un de mes confrères nous remontions le cours de la Neva de Ribats-Koïe à Saint-Pétersbourg où nous admirions la fameuse baie de Kronsdtadt. Pas le temps de passer de l'admiration à l'extase, soudain, à travers les poiriers, la silhouette du Directeur. Sans nous troubler nous continuons, il s'approche :

— Que faites-vous donc, dans cette posture, ce n'est pas ecclésiastique, et puis cette carte ?

— Monsieur le Directeur, c'est la carte de la Russie.

— Permettez, nos saintes règles sont formelles ; on ne doit pas s'occuper de politique...

A vrai dire, je n'y comprenais plus rien : faire de la géographie c'est de la politique ! et c'est l'interprétation de nos règles ? Dites-moi, mon ami, n'y a-t-il pas de quoi mourir d'ennui. Quelle idée se fait-on du prêtre ? Et dire que tous nous sommes peut-être destinés à former d'autres prêtres !...

. . . . . .

. . . . . .

Tout votre,

X...

Digitized by Google

De prime abord, cette lettre me parut empreinte d'exagération, je la lus et relus... mes idées changèrent et je me pris à plaindre cet ami. Exagéré, il ne l'était point. Ces faits isolés ne peuvent établir une thèse — et pourtant, maintenant que poursuivi, obsédé, épris par la belle figure du Prêtre entrevue dans de longues journées de réflexion, à travers les lectures disparates des pamphlets et des panégyriques, la fréquentation amicale et la correspondance volumineuse qu'à nécessitées la composition de cet ouvrage, je ne puis m'empêcher de soupirer, la peine au cœur, en pensant à ce pauvre jeune homme, parti pour revêtir la *forme* du prêtre, de Jésus-Christ et que ces mains inhabiles déformaient pour en faire un formateur de prêtres.

Cet aperçu sur Saint-Lazare n'était point déplacé dans ce chapitre traitant de la formation des Directeurs de Séminaires. Tâchons de nous faire une idée exacte du Prêtre, de sa position actuelle dans une paroisse de ville ou de campagne, nous verrons alors ce que doit être l'homme appelé à le former en le dirigeant vers le Sacerdoce.

Il n'est pas seulement appelé, le Prêtre, à parler au pauvre paysan, sans instruction, sans arguties, capable de pousser la charrue et content de regarder le Ciel pour croire. La bonne femme, d'une piété superstitieuse, égrénera son chapelet pour dire son Credo. L'enfant, heureux de savoir son petit catéchisme, retranché derrière le voile de sa timide ignorance, n'aura pas un commencement de doute. Un prêtre d'un modeste savoir lui suffirait.

Digitized by Google

Mais aujourd'hui avec la diffusion de l'enseignement, la prodigieuse multiplication des brevets il y a dans chaque bourg, à l'ombre du clocher de l'Eglise, une école où l'on apprend, serait-ce aux négrillons de la Kabylie, non pas à ceindre le pagne de feuillage mais les vers imcompréhensibles pour eux de François Coppée ou de Leconte de l'Isle. Il faut avoir dans la chaire qu'abrite ce clocher, un homme, disert, compétent, capable d'apprécier les beautés, de réfuter les erreurs et les sophismes des charmeurs littéraires. Sans conteste le curé doit être à la tête de la paroisse et pouvoir, d'une manière générale, donner un conseil à tous ses paroisiens si instruits, si haut placés soient-ils. Il faut prendre une autorité qui sache, puisse s'imposer. Sa mission, ses prérogatives sont si imposantes! En est-il ainsi de nos jours? non. Le clergé est inférieur à sa mission. A qui la faute encore une fois? aux formateurs du Clergé.

Où se recrutent en général ces formateurs du Clergé? Dans les Congrégations de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare, nous l'avons dit. Et ces Congrégations où se recrutent-elles?

A Saint-Sulpice, les recrues viennent, en général, des Séminaires dirigés par eux. Tous les aspirants sont revêtus du sacerdoce, qu'ils viennent à la fin de leurs études ecclésiastiques ou qu'ils sortent d'une cure paroissiale. Sujets d'élite, hautement appréciés par ceux qui les ont formés et sur la décision desquels se base l'acceptation du Supérieur Général. Ils viennent d'eux-mêmes.

Digitized by Google

Fidèles aux traditions de Saint-Sulpice, les fils de M. Olier n'usent, en aucune manière, de leur influence pour faire naître ou attirer à la Solitude des compagnons du travail et du silence. « On se contente, dit un des successeurs de M. Olier, on se contente de prier sur les sujets, de suivre leur grâce et d'entrer, sans empressement, dans les ouvertures qu'ils donnent pour procurer l'accomplissement des desseins de Dieu sur son œuvre.

« Les Sulpiciens ont tous foi en cette grande promesse faite à leur père : que Dieu ferait plutôt de nouvelles créatures que de laisser périr cette œuvre par défaut de sujets (1).

« De fait Dieu s'est plu constamment à bénir cette conduite et l'on a remarqué que la compagnie n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'elle en doit fournir à ses établissements et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt ni retenus par aucun lien de conscience. »

Cette constatation est faite par l'historien de Saint-Sulpice. Est-elle exagérée? Le P. Icard répondrait affirmativement, sous peine de se contredire, puisqu'il a déjà constaté que Saint-Sulpice n'avait pu accéder au désir de plusieurs évêques et avait été obligé, faute de sujets, de refuser quatre nouveaux Séminaires.

Une vérité facile à constater, nous l'avons dit, est la rareté des sujets. Cette congrégation, vieille de près de trois siècles, est celle qui a pris le moins

1. *Vie de M. Olier*, t. II, p. 307.

Digitized by Google

d'extension, Elle compte à peine 300 membres. Saint-Lazare qui date de la même époque en a 2.000. La société de Marie, jeune encore, car elle vient de célébrer à peine ses noces d'or, sa cinquantième année d'existence, en a plus de 600. Les oblats de Marie atteignent le même chiffre. Quelle est la cause de l'infériorité numéraire de Saint-Sulpice? A la rareté des vocations, par suite de la vie austère de ses membres, des difficultés d'admission, il faut ajouter la cause principale, l'unité d'œuvre. La direction exclusive des Séminaires, telle est la vocation, la vie du prêtre de Saint-Sulpice. On a prétendu que la situation stationnaire venait de l'absences des vœux. « Il n'y a pas de liens, d'obligations de stabilité, on entre et on sort. » La raison est absolument dénuée de fondement. La société des Missions Etrangères de la rue du Bac, à Paris, n'a pas de vœux et pourtant, c'est la Congrégation la plus prospère. Par là même, tombe aussi la raison que Saint-Sulpice n'est pas une Congrégation.

Nous ne pouvons que sourire de cette argutie. M. Olier avait pris la chose au sérieux : « La maison de Saint-Sulpice, dit-il, est née seulement pour former des sujets à messeigneurs les évêques et, quelque nombreuse qu'elle puisse être, elle fait profession de ne se point ériger en congrégation. » L'historien déjà cité appuyant cette thése, ajoute :

« Au reste elle n'a jamais été approuvée sous le titre d'une congrégation, mais sous celui

Digitized by Google

d'un séminaire voué au service du clergé » (1).

Et saint Vincent de Paul tombe dans la même subtilité au sujet de sa compagnie. Dans une lettre du 22 octobre 1654, adressée à M. Jolly; alors envoyé à Rome afin de hâter l'approbation des Règles, lettre que le délégué devait présenter aux cardinaux et pour cela écrite en latin, le saint fondateur dit : « *Atque dicta Congregatio non censeatur propterea in numero ordinum religiosorum, sed sit de corpore cleri sæcularis.* » Ce qui veut dire. « Évitez qu'on ne mette cette Congrégation au nombre des ordres religieux, elle doit faire partie du clergé séculier. »

La subtilité est plus forte chez les Lazaristes que chez les Sulpiciens ; car, après tout, ceux-ci n'ont pas de vœux, ceux là au contraire en font quatre. Qu'ils soient simples ou solennels, peu nous importe. En soi, de fait, quelle différence y a-t il entre un Rédemptoriste, un Jésuite, un Lazariste, un Mariste? Le droit canonique en met une; le peuple, la loi, le commun des hommes n'en met pas, et avec raison.

Le théologien Bonal, à vrai dire, ne comprend pas qu'on ait pu approuver, à Rome, une congrégation ainsi constituée. « Les vœux qu'ils émettent, disait-il un jour, dans une cour du grand Séminaire de Nîmes, ne sont pas des vœux. »

Les Lazaristes, eux, peuvent avoir des vœux et la plupart, je crois, se regardent comme de vrais religieux.

(1) *Vie de M. Olier* t. II p. 335.

Digitized by Google

Dernièrement, on me citait la fameuse querelle portée à Rome, au sujet des confessions. La voici en peu de mots et nous garantissons l'authenticité du fait, qu'on a voulu tenir secret, dont on a fait gorge chaude dans tous les cercles religieux. C'est un Dominicain, le P. G..., lequel revenant de Rome où il avait été consulté, sur la question, qui nous a tout raconté.

« *Les religieux ne peuvent se confesser à d'autres prêtres, lorsqu'ils ont un confrère sous la main.* » Cette règle devait-elle être appliquée aux Lazaristes ? De la discussion, naquit une controverse qu'une assemblée ne put même dirimer. Le litige fut porté à Rome. Deux religieux : un Jésuite et un Dominicain, chargés d'examiner la question, donnèrent chacun une réponse différente. Le Jésuite, toujours subtil et fin diplomate, soutint, pour les Lazaristes, la faculté de se confesser à n'importe quel prêtre approuvé. En sens contraire le Dominicain soutint non seulement l'illicéité mais même l'invalidité de la confession faite à tout autre prêtre qu'à un Lazariste. Celui-ci soutenait pour motiver sa réponse, que les Lazaristes étaient religieux, celui-là qu'ils ne l'étaient pas. Seul le Supérieur était entre les deux : la réponse du Jésuite ne lui plaisait pas, tout en acceptant le motif; celle du Dominicain plaisait mais le motif était en horreur. Dans cette alternative que faire ? laisser chacun agir et discourir à sa guise, sans oser porter une décision quelconque ; ce fut le plus sage.

Rechercher le motif de ces subtilités, la cause

Digitized by Google

vraie de cette horreur pour le nom de *religieux*, de ces faux-fuyants un peu louches dans la conduite des saints, a donné lieu à des opinions diverses.

M. le chanoine Meynard dont nous regrettons, en pareille circonstance, de ne pas partager l'opinion, alors que, sur bien des questions brûlantes, nos sentiments sont les mêmes, donne une raison. De prime considération, elle avait eu notre adhésion, la réflexion seule nous en fait éloigner.

« Depuis le protestantisme, dit le chanoine Meynard, il y avait dans la chrétienté une antipathie secrète et une guerre plus ou moins déclarée contre les vœux de religion (1) ».

On comprend que des défections, aussi retentissantes que celles des principaux chefs de la Réforme, ne furent pas sans démonétiser les ordres religieux auxquels ils appartenaient. Mais on nous permettra de croire que M. Olier, et plus spécialement saint Vincent de Paul, avaient le cœur assez large et l'esprit assez droit, pour ne pas rendre un ordre responsable des errements individuels. Cherchons ailleurs une raison déterminante.

Le Concile de Trente, nous l'avons dit, avait résolu la fondation des Séminaires, mais il avait défendu, par contre, de fonder de nouveaux ordres religieux dont les règles ne seraient point celles des quatre grands ordres à vœux solennels déjà existants.

1. *Saint Vincent de Paul par le Chanoine Meynard*, 1er vol. p. 383.

Digitized by Google

Saint Vincent de Paul était loin d'ignorer cette décision et pourtant il fallait fonder un nouvel ordre: — les anciens refusaient de s'occuper de l'évangélisation des campagnes. A cette heure, c'était le grand remède social. Comment sortir de cette impasse, éluder ce dilemme? La Sorbonne en délibéra et le docteur Duval conseilla une simple association de prêtres séculiers. Plein de sagesse, d'opportunité, le conseil fut suivi. Ce n'est que plus tard, afin d'obvier à l'inconstance et aux tergiversations humaines, que saint Vincent de Paul crut nécessaire d'avoir des vœux. Et, avec sa prudence ordinaire, pour éviter de compromettre les concessions déjà obtenues, il ne demanda point les vœux solennels; les vœux simples lui suffirent. Trouvaille ingénieuse qui lie tout aussi fort, en laissant croire qu'on n'est pas lié!

Tel est, à notre avis, ce qui guida Vincent de Paul et ce qui lui permit de dire : « Nous ne sommes pas religieux, nous n'appartenons qu'à la religion de saint Pierre. » Bien naïf serait celui qui exclurait tout esprit de finesse du saint fondateur de Saint-Lazare. Les Landes confinent à la Gascogne et saint Vincent de Paul prêchait beaucoup *l'eau rougie*, mais c'était de l'eau de la Garonne. Écrivant à M. Get, premier supérieur du Grand Séminaire de Montpellier, le saint lui ordonnait de se rendre à Marseille, pour y reprendre la direction de son ancienne maison. Avant de partir le pieux missionnaire était chargé d'aller *faire* la révérence à l'évêque; mais saint Vincent

Digitized by Google

qui avait un peu maltraité l'esprit montpelliérain, ajoutait : « Partez sans dire à Monseigneur le motif de votre départ ; et surtout ne lui dites point que je vous ai défendu de le dire. »

Que le mot de Congrégation religieuse fût une sorte d'épouvantail, un mot malsonnant aux oreilles pies, nous ne le nierons pas. Qu'à cette époque il eût pu détourner de Saint-Sulpice ou de Saint-Lazare, des vocations, nous le croirons volontiers. Aujourd'hui ces craintes sont tombées et les fondateurs, s'ils vivaient, ne crieraient plus comme leurs timides successeurs : « Nous ne sommes pas religieux. »

Tous ceux qui demandent à entrer dans ces Congrégations n'ont aucun doute, et ils pensent bien se faire religieux. Leur ôter cette persuasion serait-ce augmenter leur nombre? Nous ne le pensons pas.

On peut fixer à dix environ ceux qui sont admis annuellement à Saint-Sulpice. Déjà nous avons dit leur origine.

A Saint-Lazare ils sont plus nombreux. Pour la France seulement ils approchent de la cinquantaine. Mais d'où viennent ces jeunes gens? car le plus grand nombre appartient à la jeunesse, peu de prêtres vont à la rue de Sèvres et peu y restent. La majorité de ces recrues vient des écoles apostoliques — alumnats où les Congrégations préparent directement des sujets. Jusqu'à quel point, la défense de saint Vincent de Paul, de ne pas attirer à la Mission, est-elle encore observée? Nous ne saurions le dire. « Ah Messieurs, s'écriait le saint,

Digitized by Google

prenez bien garde de ne jamais rien dire qui tende à attirer quelqu'un en la Compagnie. » Puis parlant de la conduite contraire : « O pauvre Compagnie de Missionnaires que tu tomberais en un pitoyable état si tu en venais là ! » Paroles admirables, conduite pleine de sagesse, pourquoi être vieilles de plus de deux siècles ! Depuis lors, on a progressé, on a inventé les fours à bachots, les fours crématoires et les FOURS RELIGIEUX, ce sont ces alumnats.

Agés à peine de dix ans ces pauvres enfants sont obligés déjà de dire : « Je veux être prêtre » pour entrer dans le sanctuaire. Sérieuses résolutions ! Peu importe ; le mot est dit, ils sont admis — et admis avec quelles garanties ?

La recommandation toujours chaude, élogieuse d'une sœur suffit — mais elle est nécessaire. Une cornette blanche qui vient, se dandinant, vous demander une grâce, en vous ouvrant sa bourse, son cœur, roulant ses yeux doux, encore séducteurs, avec tous les raffinements de la délicatesse et du savoir-vivre, attendrit même la peau durcie d'un vieux cœur. On n'a que des grâces pour des demandes si gracieuses. Point ne sont gracieux d'ordinaire ces gamins prônés et qui sont, d'ores et déjà, dans les cadres des futures promotions à la direction des séminaires. Ce sont des orphelins, des fils adoptifs de la Charité, recueillis assez fréquemment dans le ruisseau, sur le trottoir où les a jetés la fausse honte coupable d'une mère.

Digitized by Google

Savez-vous ce que disait Virgile de celui qui n'a point connu le baiser paternel?

Nec deus hunc mensa, nec dignata cubili est.

Les dieux le repoussaient de leur table et de leur sanctuaire. Il est étrange qu'on fût plus difficile pour donner des prêtres aux faux dieux qu'on ne l'est de nos jours pour en faire des chefs, des princes de la maison du Seigneur. Peut-on oser présenter à l'autel, un fruit du crime? Ose-t-on confier à ce petit déplacé, dont la naissance a surpris et l'élévation épouvante, le soin de tonner contre le vice, de s'insurger contre celle qui, malgré elle, est devenue sa mère?

Je ne dis pas la pudeur, mais la simple décence, le sentiment le plus rudimentaire de la sainteté du lieu saint et de la beauté des âmes devrait rejeter ces fruits malheureusement trop précoces, impropres à célébrer les saints mystères. Penser que les orphelins ou les fils naturels constituent, en partie, les écoles apostoliques ; savoir que dans une dizaine d'années, nos fils à nous, honnêtes, de bonnes familles, donneront le nom de Pères à ceux qui n'ont jamais connu le leur, n'est-ce pas une honte? J'ai deux enfants, est-ce orgueil? Non, c'est simple dignité ; Eh bien, de ces deux anges, j'en voudrais un, prêtre. C'est le rêve de ma femme et le mien plus encore. Dieu sait la vigilance anxieuse avec laquelle nous veillons sur eux ! Sur le berceau de celui qui ne fait que sourire sans pouvoir nous dire pourquoi ! nous sommes en extase. La robe

Digitized by Google

blanche lui sied si bien, je voudrais la voir grandir avec lui. Nous l'ornerions de fleurs et de dentelles pour en faire une aube sacerdotale!...

Pour l'autre, le bruit des tambours, le brillant des sabres, le scintillement des épaulettes le ravissent, je me ferai un scrupule de ne lui point ravir ses projets. Deux soldats, l'un pour la Patrie, l'autre pour Dieu, c'est sublime! Y aurait-il famille plus bénie! Et pourtant, malgré tout mon enthousiasme, je préférerais voir mon Benjamin suivre une autre carrière s'il devait avoir un jour pour Père spirituel, pour formateur au Grand Séminaire, un fils du déshonneur ou de l'adultère. Au sacerdoce, avec combien plus de raison à l'élite du sacerdoce, on ne devrait élever que des hommes appartenant à une famille je ne dis pas riche, mais au moins honorable.

On me citait dernièrement un fait. Le conseil municipal de la ville de C...est très mauvais, à tous égards, on ne s'étonnera donc pas qu'on y demande la laïcisation de l'hospice. Ce qui étonnera peut-être, ce sera de connaître celui qui attachera le grelot, ce sera le citoyen C. Et ce citoyen C. qu'est-il? Un obligé des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il a un frère prêtre, intelligent mais intrigant, l'intrigue est de famille. Son éducation est due à la charité. La mère du ci-devant citoyen C..., une bonne femme, est la commensale des sœurs, car ses enfants ne peuvent lui donner le nécessaire. La sœur, pauvre veuve bien éprouvée, reçoit des secours des religieuses, et lui citoyen C. va demander en plein

Digitized by Google

conseil municipal, l'expulsion des sœurs? Je ne demande pas si c'est honnête, mais voyons est-ce humain?

Et le frère, l'abbé C.. que fait-il? Il est directeur dans un Grand Séminaire. Oh! nous ne le rendrons pas responsable de l'ingratitude barbare de son citoyen frère. En charité, nous pensons qu'il n'a ménagé ni ses conseils, ni ses prières. Mais voyons, s'il avait au cœur un peu de cette sainte indignation, permise contre l'infamie, irait-il tous les ans demander l'hospitalité à l'infâme conseiller municipal? On est heureux de revoir les flots bleus de la Méditerranée, d'aller sous un ciel d'azur, le soir à la levée de la brise, conduire avec ses amis, la barque voilée d'autrefois, mais ne serait-il pas meilleur d'aller au delà des mers, serait-ce sur une pirogue, porter des larmes qui fertiliseraient un sol moins ingrat que celui de sa famille? Son zèle d'apôtre contre-balancerait le zèle maçonnique de son frère et, soyez-en sûrs, les faits à l'appui sont nombreux, un jour grâce au dévouement, à l'abnégation, à l'héroïsme, on verrait les deux frères reconçiliés dans le baiser de Dieu. Rester tranquille, intrigant à la tête d'un Séminaire et vouloir quand même, former des prêtres afin que les instincts sanguinaires de son citoyen frère puissent demain, car l'orage gronde bien fort, faire tomber sous le couperet de la guillotine, les têtes que lui directeur aura bénies, ce n'est pas digne! Voilà des êtres que les *préposés généraux* à la direction des Séminaires devraient éliminer du cadre des Directeurs.

Digitized by Google

Et qu'on ne dise pas : ce sont des exceptions ! Ces exceptions, si exception il y a, sont si nombreuses qu'elles deviendront non plus la confirmation de la règle, mais la règle elle-même. Seraient-elles rares, elles seraient toujours regrettables.

« Oh ! si on les connaissait, dira-t-on, on ne les appellerait pas, on les laisserait chez eux. » — Acceptons, pour le moment, l'excuse, nous la relèverons tout à l'heure. D'accord, répondrons-nous, mais il faudrait les connaître et les connaitre, coûte que coûte. Avant d'admettre un sujet dans ces maisons, qui sont, après tout, des collèges apostoliques, on devrait aller puiser les renseignements à la source même, laisser de côté tous ces affluents, ces canaux dérivés, souvent gagnés, intéressés même à ne pas dévoiler la triste réalité. Dans la plupart des Congrégations religieuses, les renseiments exigés par le droit canonique, les *lettres testimoniales* sont de pures formalités. Souvent les évêques ou les vicaires généraux qui les remplissent n'ont jamais entendu parler du sujet en question. Est-ce là de la prudence ? Tant s'en faut.

Et dire que bien des Maîtres de noviciat, des Supérieurs, des Directeurs regretteraient qu'il en fût autrement. « La moisson est abondante les blés sont déjà mûrs, les ouvriers sont peu nombreux. » Que faire ? Il faut appeler des ouvriers, aller les chercher pour les conduire au champ du père de famille. C'est ici que nous n'admettons pas l'excuse. « Ah ! si on connaissait ces sujets, on ne les appellerait pas, »

Digitized by Google

Eh bien ! je dis que la plupart du temps on les connait et on les appelle ; oui on les appelle, on va les chercher quand même, quelquefois malgré eux.

Voici un fait entre autres.

En 1882 un petit jeune homme gentil, souriant au teint velouté, la taille élancée, fine, les cheveux blonds, frisottants, les yeux bleu clair, une charmante demoiselle qui eût fait bien des conquêtes, se présente, à Paris, dans une congrégation, Il arrivait du fond de la Hongrie, racontant en français primitif son histoire épatante. Tous ceux qui le virent, l'entendirent, furent charmés ; il était si charmant ! La-bas, au sud de l'Esclavonie, au milieu des Maggyars son père gouvernait une petite province. Rien n'avait été négligé pour lui donner une brillante éducation. Musicien distingué, habile aquarelliste, linguiste surprenant pour son âge... il pourrait en effet porter encore la prétexte. Non ; il fera mieux. Son amour de la vérité lui a fait tout sacrifier, il veut à tout prix abandonner l'erreur, embrasser le chritianisme,.. Qu'était-il donc ? Ah ! il était Juif !

Est-ce sur la recommandation de M. de Rothschild qu'on le reçut avec empressement, car, disons-le, la congrégation continue à faire des *amourettes,* elle a un compte ouvert chez le juif richissime, le fait est absolument certain et alors que peut-on lui refuser ? Rothschild, malgré les attaques de M. Edouard Drumont, est si aimable ! si obligeant ! Ne faut-il pas correspondre ?

Bref, le petit juif W... fut reçu à bras ouverts.

Digitized by Google

Longtemps on en remercia le Seigneur qui appelait la petite compagnie à la conversion de ceux que le Christ n'avait pu convertir.

Un homme pourtant ne fit aucun signe d'approbation. Sans craindre de mécontenter ses hôtes, il témoigna même son étonnement et prédit ce qui arriva une année plus tard. Voyez-vous ce religieux trapu, expulsé par les crocheteurs de son domicile; sous ses sourcils fortement arqués perce un regard pétillant, et sa barbe hirsute cache mal un sourire ironique. Sa robe de bure et sa forte ceinture de corde qui le sangle, lui donnent un extérieur pataud, épais; l'aiguillette rouge de la Légion d'honneur vous laisse cependant à penser. C'est le P. Marie de Brest, connu aujourd'hui sous le nom de Mgr Pottron, il est en effet évêque d'une province chinoise. « Eh bien! dit-il, je n'ai pas confiance dans ces yeux-là, M. W... vous fera des vilenies. » — « Des vilenies! cet enfant en est incapable, il sourit toujours! » Et chacun à son tour se mit à sourire du pauvre capucin par trop pessimiste.

Le jeune et joli W... reçut une éducation religieuse sommaire. Deux mois après, c'était fête à la rue de S.; le carillon chantait plus joyeux que jamais, les invités affluaient, le cardinal archevêque arrivait, qu'y avait-il? On baptisait le catéchumène.

Une fine robe de lin, préparée par les mains pressées, tremblantes d'aise, des jeunes novices d'une communauté de femmes, partout des fleurs, des lumières, attendaient le jeune converti. Les

Digitized by Google

clercs en surplis de mousseline, les vieillards à couronne blanche l'escortèrent : l'orgue frissonnait, imitant dans ses ondulations heureuses le souffle du Saint-Esprit, des éclaircis, la descente de la colombe, et puis dans le lointain, le murmure des eaux du Jourdain, pendant que le Supérieur Général prononçait, en recevant avec larmes l'enfant de l'adoption, les paroles du Père Eternel : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. »

Bien aimé, le juif le fut, et il n'aima personne, n'est-ce pas de race ? Trop aimé sans nul doute. Les vieillards ont, chose curieuse, à l'heure où le soleil tombe sur la crête dénudée des montagnes, des faiblesses d'âme, des envolées de cœur qui émeuvent tout le monde, excepté ceux qui en sont l'objet.

Le bonheur du nouveau Père était visible. Dès lors plus qu'une pensée, assurer l'avenir de son nouvel enfant. Où l'envoyer? Le néophyte parlait déjà sacerdoce. La robe blanche lui avait plu, il voulait la remplacer par la robe noire, en attendant que les bonnes sœurs lui en préparassent une pour sa première messe plus belle encore que celle de son baptême. A qui voulait l'entendre il parlait bonheur ; regrets d'*avoir aimé trop tard* Jésus-Christ. Alors son joli minois se colorait de rose tendre, ses lèvres devenaient carmin, ses joues légèrement teintées d'aurore, sous le feu d'un regard caressant, prenaient un moelleux virginal. S'il priait, sa petite tête s'inclinait, ses mains finettes pieusement jointes lui donnaient une attitude

Digitized by Google

d'ange; de pieuses sœurs crurent même en ces moments lui voir des ailes. Si les yeux féminins le suivaient? on le devine, ils le suivirent longtemps!... Enfin un jour il disparut : il avait pris son vol? Non, oh! non. On l'avait dirigé vers le Midi afin qu'il pût bien apprendre le français; le climat était doux, sa frêle santé y gagnerait et près du berceau du fondateur sa vocation allait se fortifier en prenant racine dans ce sol qui donne aux chênes une vie trois fois séculaire. Son arrivée avait été annoncée, criée à pleins poumons sur l'immense lande. Si les sapins l'entendirent, ils durent tressaillir; et, dans leur tressaillement, désarçonner leurs godets de résine. Ce jour-là fut un jour de fête pour l'École. La nature elle-même s'embellit. Dans le lointain, les Pyrénées aux sommets neigeux, aux flancs boisés; les champs panachés de maïs; la lande sombre de bruyères joignait çà et là aux âcres odeurs de résine les senteurs des genêts et des chèvrefeuilles en fleurs. Au-dessus des têtes en liesse, les pins agitaient leurs aigrettes, laissant tomber aux moindres secousses leurs pommes entr'ouvertes. L'Adour, par intervalles, gazouillait en traversant la grève. Puis en approchant d'un sanctuaire, les belles voix pyrénéennes entamaient les chants du Béarn. Perchés sur leurs longues échasses, le béret bleu sur l'oreille, les gas en blouse de cretonne poussaient dans les marais les troupeaux d'oies, ou sur les mamelons des chèvres en monôme. Le soleil avait dissipé les nuages, il reluisait ruisselant sur la

Digitized by Google

montagne, sur le campanile doré de l'église voisine et sur les nappes d'eau laissées, par l'hiver, dans les terres. Au sortir de la capitale le paysage plut. Puis, entouré de soins, de prévenances, le néophyte se crut maître de tout. On lui donna pourtant, ou mieux il se choisit un maître, car il fallait étudier et il voulut étudier. Mon Dieu ! quel maître ! Autrefois on l'avait nommé professeur de troisième dans un collège ecclésiastique du Midi. A cette époque on faisait encore des vers latins et c'est en troisième seulement que ces malheureux vers, non seulement se tenaient debout, mais devenaient classiques. Un jour les élèves se doutant de sa nullité, car à cette demande : « Monsieur, qu'était Isabeau de Bavière? » Il avait répondu « Ah ! dame ! Isabeau de Bavière ? c'était une femme, » les élèves, dis-je, le lancèrent dans la prosodie et il cita une vingtaine de vers du premier livre de l'Enéide, pour donner un exemple de vers saphiques (*sic*). Au collège le susdit professeur cultivait deux fleurs, tout a fait symboliques, le *myosotis* et la *pensée*... Hélas ! il cultivait autre chose aussi ! Les voiles violets des sœurs de la Sainte-Agonie le captivèrent et son changement arriva à propos. C'est à ce maître qu'on confia le jeune néophyte. De ses leçons on ne sait qu'une chose, c'est qu'il faisait écrire son élève, toutes les semaines, au Père adoptif des lettres charmantes. En voici un spécimen.

Digitized by Google

D..., le 4 septembre 1882.

Mon bon et vénéré Père,

Comme je vous l'ai dit déjà, il me tarde, oh! mais beaucoup, d'être à la fin du mois. N'est-ce pas, mon bon Père, que vous me permettrez de prendre le saint habit? Ainsi je serai deux fois votre enfant, et je pourrai vous aimer deux fois aussi. Mon Père, bénissez votre enfant qui est

A vous. W.

Pas mal tournée, la phrase est bien dite. Mais ce que le petit juif dit plus tard aussi bien, c'est que la lettre était dictée.

— Mais je ne puis pas dire cela au Père, faisait-il observer.

— Si, dites-le, ça lui fera plaisir.

Et l'enfant pour faire plaisir disait tout, il aurait craint d'être renvoyé s'il ne l'avait pas dit. La fin septembre arriva, la permission de prendre le saint habit également. Entre temps on le conduisait au noviciat où le maître des novices, charmant malgré son œil de travers, le vit toujours de bon œil. Il jouait de l'harmonium, causait avec les novices, respirait le parfum des magnolias, cueillait au verger des poires et des fraises, puis retournait en voiture, le soir à l'école.

Le 27 septembre, il n'y retourna pas, on le garda au noviciat; le matin, il avait revêtu le saint habit désiré. La vie parut bien dure, la première joie

Digitized by Google

passée. Être réduit, par obéissance et par vertu, à balayer les salles, laver la vaisselle, nettoyer les cabinets, cirer les souliers des autres, baiser les pieds en sueur, triste besogne après les caresses et les douceurs de son baptême. Trois mois d'efforts, mêlés d'encouragements et d'épreuves, furent plus que suffisants pour le dégoûter du métier. Paris était son rêve, il y avait tant rêvé. Cette consolation lui fut accordée au désespoir du maître des novices qui craignit de voir, par ce départ, son œuvre compromise. A la capitale on le reçut avec effusion, mais là il fallut, malgré toutes les attentions, reprendre la blouse et le tablier des novices, ce fut trop fort. Cette fois il en avait plein le cœur, impossible de continuer, il n'avait pas la vocation religieuse... il avait trop embrassé. Mieux valait se restreindre et se contenter de la vocation ecclésiastique. Le bon Père reçut les ouvertures de son enfant... les comprit et lui promit de le mettre dans sa voie.

Quelques jours après, nouveaux adieux, nouvelles recommandations, et *l'express* l'emporta vers le pays du monde *select*. On lui dit au revoir... hélas! on ne le revit plus. Il était parti, bien parti, parti pour Nice, professeur d'allemand, répétiteur de musique au collège. Nice c'est le pays où les amis abondent; les connaissances, dans le Midi sont si rapides, les liens si vite noués! Le jeune W.., en eut vite et se lia bien fort. A Paris des yeux mystiques lui avaient aperçu des ailes, à Nice, elles poussèrent.-Les plumes étaient à peine

Digitized by Google

longues qu'on les lui arracha, pour se les arracher ensuite et le soir, sur la promenade des Anglais, sous les palmiers, on les vit flotter sur des têtes parfumées. Les regards se suivaient, se rencontraient, se fixaient pour se sourire et se parler tout bas, pendant que les accords, de la Sainte-Cécile, leur envoyaient l'ouverture de *Roméo et Juliette*. Ils étaient trop éloignés, ces accords, on put les rapprocher. La plage longe les murs de Saint-Stanislas, les fenêtres du collège donnent sur la plage et dans l'après-midi quand la chaleur rafraîchie par le vent de la mer envoie, avec une ombre délicieuse, la brise du soir, on entendait, sur le piano résonner les chants de la veille, c'était *Roméo* qui jouait et *Juliette* ne tardait pas à passer. Enfin un jour on n'entendit plus rien... la *marche de Beethoven* avait laissé le clavecin sans voix. Qu'était-il advenu ? Ah ! !

« Pendant ce temps, j'ai vu, là-bas, sous l'aubépine
Deux bouvreuils amoureux doucement s'esquiver. »

. . . . . .

Le juif converti s'était épris de la sœur d'un élève, et tous les deux avaient pris leur vol à travers les forêts de Bohême, pour aller s'égayer sur les rives du Danube.

Les vilenies prédites par le perspicace capucin étaient arrivées. Un an s'était à peine écoulé.

Nous nous somes attardés, à dessein, sur ce fait car nous y avons trouvé la réalisation littérale de cette prophétie d'un saint fondateur. « Ne

Digitized by Google

faisons jamais rien pour attirer chez nous. Agir autrement serait attirer la disgrâce de Dieu. O pauvre compagnie de missionnaires que tu tomberais en un pitoyable état si tu en venais là! »

N'avions-nous pas raison de n'accepter que sous le bénéfice de la réflexion cette excuse : « S'ils les connaissaient ils ne les appelleraient pas ! » Ici il s'agit d'un juif et bien connu pour tel. Caresses, gâteries, séductions même, tout est mis en œuvre, pour faire de ce louveteau un agneau de Dieu, bien plus un Directeur de Séminaire. Quel a été le résultat? A force de le gâter on en a fait un gâteux, de le séduire on en a fait un séducteur? Ceci démontre une chose ou qu'on fait flèche de tout bois, ce qui est néfaste; ou que les préposés aux choix des Directeurs de Séminaire ont perdu, avec l'esprit des fondateurs, la notion sublime du formateur des prêtres, ce qui est déplorable.

Quelle solution proposer sur cette question : *D'où viennent les Directeurs?* Faut-il supprimer ces fameuses Écoles apostoliques ? Nous n'oserions proposer une mesure aussi radicale ; nous espérons que signaler le danger suffira pour amener une épuration sur une grande échelle. En général l'élément orphelin doit être éliminé quand il s'agit de donner à un diocèse des formateurs de prêtres.

La raison est évidente, c'est que leurs familles sont d'ordinaire déshonnêtes et mal famées ; qu'eux mêmes, ils n'en sont pas responsables assurément, ne sont pas entrés dans le monde par la bonne

Digitized by Google

porte, je veux dire celle de l'honneur et de la vertu. Parmi eux, s'il s'en trouvait et il y en a sans doute, dont les petits yeux n'auraient entrevu, autour de leur berceau, que les crêpes du deuil et les larmes de la mort; dont les charmantes lèvres n'eussent pu presser le sein glacé d'une mère, et qui n'auraient eu pour les réchauffer que le lait du *nursery of Charité*, ceux-là qu'on les élève, et plus tard Dieu leur donnera une place au soleil de l'Église. Pour les autres, orphelins d'aventure, fils égarés d'un père et d'une mère que tout le monde ignore ou méprise, soustraits par une âme généreuse aux dangers de la rue et aux vices des sentines, nous les plaignons, mais notre plainte secourable n'irait pas jusqu'à les porter dans le sanctuaire afin que, nouveaux Samuels, ils puissent servir aux autels et plus tard devenir des grands prêtres. Non, à leurs ouvertures de grâce, à leurs vues, sinon à leurs visées sacerdotales, nous montrerions tout au plus, ces solitudes où dans l'ombre des bois, morts au monde, on pleure pour ceux qui se rient de la vertu et l'on expie pour ceux qui la violent. Après le choix des directeurs vient leur formation.

A Saint Sulpice il y a une formation spirituelle; la formation scientifique manque. Une fois admis à étudier sa vocation, le prêtre (car tous, encore une fois, doivent être revêtus du sacerdoce et même avoir exercé le ministère paroissial, avant d'entrer à Saint-Sulpice) est envoyé à Issy, à la Solitude, c'est le noviciat.

Digitized by Google

Issy est une belle propriété sise aux portes de Paris. On raconte qu'à l'époque des excès, des folies jansénistes, devenues scandaleuses par la conduite du fameux du Hamel, « une fille revêtue d'habits de pénitence demeurait entre le village d'Issy et la ferme des Moulineaux, sous une espèce de grotte, creusée dans une petite roche qui sortait de terre. Elle était en grande réputation de sainteté parmi les dévots du parti qui allaient la voir comme une autre Pélagie-la-Pénitente » (1).

C'est non loin de ce lieu de pénitence que se trouve la *Solitude*, propriété royale, nous dit l'historien de Saint-Sulpice.

Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, s'y retira pendant quelque temps et y attira les gens de lettres avec lesquels elle s'entretenait. A sa mort, Louis XIII son héritier la vendit à Michel Sarrus, conseiller, au Parlement qui y fit construire une chapelle et dire la messe. Sa femme la revendit à un aumônier du roi, M. de Sène, oncle de M. Tronson, l'un des supérieurs les plus remarquables de Saint-Sulpice, qui la donna à la congrégation naissante. Quelques années plus tard on construisit au milieu du parc une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, sur le modèle exact de la sainte maison de Lorette. C'est dans l'enclos d'Issy, sous un pavillon en rocaille, conservé encore, que se réunirent Bossuet, Fénélon et le cardinal de Noailles, pour tenir leurs fameuses conférences sur le

1. La réalité du Projet de Bourg-Fontaine t. Ier, p. 233.

Digitized by Google

quiétisme dont la conclusion fut : l'arrêté des *trente articles d'Issy*. Dans la crypte de la maison de Lorette, on voit le tombeau, aux armes de la famille Olier, du pieux fondateur de Saint Sulpice et celui de son illustre formateur, le cardinal de Bérulle. Après le massacre de 1871 on transféra dans cette même chapelle les restes de l'abbé Paul Segneret, martyr de la Commune.

Maison, on le voit, pleine de souvenirs — les Solitaires peuvent, tout en songeant à Port-Royal, revivre les trois siècles, de la vie de Saint-Sulpice. Nous ne dirons pas que la propriété est agréable ; les philosophes, car on y a bâti le séminaire de philosophie, ne cachent point leur ennui pendant les deux ans de stage ou d'exil (comme ils appellent ce séjour) obligatoires pour tous ceux qui n'ont pas encore commencé les études théologiques. Dans un coin du parc on a élevé au milieu d'un verger une chapelle gothique gracieuse et proprette, c'est là que les Solitaires vont faire leurs longues oraisons, pendant les mois de probation. Autour de la chapelle on voit de petits sièges surmontés de dossiers à clochetons, on les croirait destinés aux enfants de chœur à robes rouges. Non point. Ce sont les stalles des novices. Ils doivent y être bien mal à l'aise, les genoux repliés, le siège aminci, je n'envie point leur place ! et cela pendant des heures. Oraisons, récitation du Bréviaire, chapelet, examens, lectures spirituelles, c'est à dire leur journée tout entière. Rien de bien égayant dans ce séjour, des cyprès... puis un carré

Digitized by Google

entouré d'une galerie couverte d'épitaphes, et au milieu, clos d'une barrière en bois noir, des dos de terre surmontés d'une croix bordée d'une guirlande de buis mourant, une centaine comme ça, c'est le cimetière des prêtres de Saint-Sulpice. Les Solitaires y viennent se récréer, en récitant leur rosaire. Lugubre récréatif ! Aucune relation avec le dehors, tout entiers à la vie purgative, à la vie illuminative et enfin à la vie unitive, ils se dépouillent de tout ce qu'ils ont et doivent revêtir la forme Sulpicienne. Avouons franchement que si les gueulards anarchistes et les mangeurs de calotins étaient obligés de suivre ce régime, pendant une huitaine, ils deviendraient plus doux et plus sincères.

Vie admirable, sainte, c'est la vie cachée de Nazareth, la plus favorable au développement des vertus sacerdotales qu'on devra enseigner aux élèves des Séminaires. Cette formation spirituelle nous la trouvons parfaite, supérieure à toute autre. Pourquoi? Parce qu'ici l'homme agit, l'homme travaille, fait des efforts, il n'en fait qu'autant le veut et il en veut beaucoup d'ordinaire.

Pour le surveiller il n'est que l'œil de Dieu et celui de sa conscience, cela suffit ! Dieu seul est témoin de ses actes de vertu, de sa bonne volonté, de ses sacrifices, cela suffit ! Le but à atteindre, former des prêtres et pour cela se perfectionner tous les jours, seul aiguillon, seul stimulant, cela suffit encore ! Le Crucifix, le Saint Sacrement, la Sainte Vierge, ces sources vraies de conseil et de consola-

Digitized by Google

tion, cela suffit avantageusement et tient lieu de mandarines, de dattes et de fondants qu'on donne ailleurs.

Par exemple où nous sommes loin d'être en admiration c'est devant la formation scientifique. On arrive prêtre à la Solitude, les études écolières sont terminées, c'est vrai. Pendant ce temps de probation, on parcourt sa théologie et son Écriture Sainte, et encore très peu, très peu. L'esprit est tout à la piété, à la vie intérieure. Août et Septembre arrivent, une bonne retraite, les promesses et voilà le novice parti professeur et Directeur au Séminaire de X... Y... Z., pour y enseigner la philosophie, c'est par là qu'on débute, ou bien l'Histoire Ecclésiastique et le Droit Canon si le jeune homme n'est pas de premier calibre.

La formation spirituelle nous l'avons vue. Très bien. Mais la formation scientifique où est-elle ? Il n'y en a pas.

Inutile d'arguer, d'apporter les études excellentes faites par le sujet pendant ses cinq ou six années de Grand Séminaire. Ce sont là études d'écolier et non étude des professeurs. Or pour être nommé professeur il faut avoir fait des études professorales. Que le mot n'effarouche pas, je l'explique.

Etudier sur les bancs, qu'est-ce autre chose, sinon s'efforcer de comprendre, de saisir un auteur ou l'enseignement du Maître. *C'est travailler pour soi*, lorsqu'on a compris, on est content, cela suffit. Voilà les études de l'Écolier ou de l'Étudiant. Telles ne sont pas les études professorales. D'abord

Digitized by Google

ces études sont délimitées, spécialisées, condition essentielle pour qu'elles soient approfondies. Ensuite on étudie non seulement pour comprendre mais pour faire comprendre et se faire comprendre. La distinction n'est pas spécieuse. Qui d'entre nous n'a rencontré des hommes d'une intelligence supérieure incapables de faire comprendre aux autres ce qu'ils comprennent parfaitement ?

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire arrivent aisément,

me direz-vous avec Boileau. C'est vrai, mais ces mots qui arrivent aisément pour dire ce que vous concevez clairement, seront-ils à la portée des intelligences ? On a beau être tout yeux et tout oreilles aux pieds d'une chaire ; celui qui disserte peut y mettre tout son cœur et le résultat être nul. L'ouverture des esprits n'est point la même. Si l'angle visuel varie, l'angle intellectuel varie aussi. A chacun, le maître doit envoyer le rayon de lumière proportionnel. Pour cela, il devra rechercher les difficultés, les mots qui rendront le mieux sa pensée, les comparaisons qui rapprocheront le connu de l'inconnu et le feront connaître. De plus l'élève, je parle de la généralité, se contente de son livre, car dans tout enseignement il faut un livre, c'est le jalon de l'arpenteur, le point de repaire ; le professeur au contraire est obligé de consulter les auteurs, et non pas ceux qui disent : *Amen*, à toutes les questions, mais ceux qui sont personnels, ceux dont les opinions s'entre-choquent, afin que de

Digitized by Google

ce choc parte l'étincelle, de vérité qu'il captera au passage, pour la communiquer brillante aux intelligences. J'avais donc raison d'établir la différence entre les études écolières et les études professorales.

Au reste ces études existent : elles sont la raison d'être des Universités.

Dans les maisons scolaires, lycées, collèges, écoles normales de l'État on ne passe pas professeur au sortir de la rhétorique. Force est de suivre des cours spéciaux où l'on forme des professeurs de lettres ou de sciences. La préparation à la licence et au doctorat c'est une préparation au professorat, et ce n'est que muni de ces diplômes qu'on sera honoré d'une chaire.

Voyez, pour une simple école de village, le breveté devra passer deux, trois, quatre ans, dans une école normale afin de s'y former aux qualités pédagogiques et devenir un bon maître d'École.

L'Eglise est fournie et également armée sous ce point de vue, elle a les facultés catholiques de théologie, comme l'État a ses facultés de lettres. Avec cette différence toutefois qu'à l'encontre de l'État elle n'exige point de diplômes pour ses professeurs de Séminaires. C'est un tort, croyons-nous.

Loin de nous la pensée que le diplôme donne la science et que les diplômés seuls soient savants ! Le diplôme n'est qu'une garantie, rien de plus, le certificat de compétence, d'aptitude. Tout examen sérieux suppose, requiert une préparation sérieuse.

Digitized by Google

Ceux-là seuls qui en affrontent les périls ont le courage d'entreprendre ce travail long, pénible, de préparation. Pour être admis aux épreuves de la licence en philosophie, en théologie ou en droit canonique, il faut suivre, durant deux années consécutives, les cours d'une faculté catholique. En France nous avons cinq de ces Facultés : Paris, Lyon, Lille, Toulouse, Angers. Dans toutes ces Facultés les examens sont sérieux et difficiles, à Paris surtout et même à Angers trop difficiles. A notre avis les prêtres qui auraient subi ces examens seraient incontestablement capables au point de vue scientifique d'être directeurs dans les Grands Séminaires. De leur absence conclure à l'inaptitude des professeurs, serait tirer une conclusion plus large que nos prémisses, ce que nous ne ferons pas. La seule permise est une conclusion dubitative, laquelle n'est jamais avantageuse, car la science d'un professeur doit toujours être hors de doute. Si elle ne l'est pas, qu'on se retire.

Aussi nous comprenons, nous approuvons et ne saurions trop favoriser les exigences de certains évêques, qui ne veulent dans leurs Grands Séminaires que des Directeurs munis de leurs parchemins. Il y a six ans Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, un homme compétent en études, et qu'on ne saurait soupçonner de parti pris, de passion, d'arrière-pensée, exigea du Supérieur général d'une congrégation, qu'il lui donnât des professeurs ayant leurs grades.

— Monseigneur, cela nous est impossible, ré-

Digitized by Google

pondit humblement le Supérieur, les sujets nous manquent.

Réponse acceptable évidemment, mais impuissante à faire changer le Prélat; ses décisions, on le sait, étaient irrévocables. Que fit-il? Depuis plusieurs années il envoyait des prêtres à Rome pour y prendre les grades de licencié et de docteur, il eut aussitôt sous la main des professeurs tels qu'il les voulait, et sans tergiverser il les nomma Directeurs au *Grand Séminaire de Soissons*. Cependant et ici on ne peut qu'admirer la délicatesse et la conciliation du futur archevêque de Cambrai, ne voulant pas rompre en visière avec une Congrégation qui lui avait attiré bien des désagréments, il proposa au Supérieur général de garder la Direction spirituelle de la maison pourvu qu'on retirât le Supérieur actuel et se réservant le professorat. Conditions inacceptables, paraît-il, les religieux se retirèrent et les prêtres séculiers prirent la direction du Grand Séminaire. Pénible fut la première année, les élèves ont à changer de Directeur, des modifications plus sévères sont introduites, il y a un malaise. Mais en ce moment d'accalmie, les esprits sont plus sains. Qu'on interroge l'abbé G... ou bien M. J... ou bien Mgr M. ou bien encore le P. D... des hommes d'une valeur peu commune, ils vous répondront ce que l'on nous disait il y a huit jours.

— Monseigneur Thibaudier a rendu un vrai service au diocèse; il est incontestable que le Séminaire a des hommes éminents. Le supérieur l'abbé

Digitized by Google

Dequin est à cent coudées au-dessus de l'abbé Gueneret et l'abbé Dufour ne peut, à aucun prix et en rien, être comparé à M. Coquerel. Nos prêtres ont avantageusement remplacé les Pères. Vous entendrez exprimer des regrets peut-être, mais ces regrets tombent sur les Missionnaires et non sur les Directeurs du Grand Séminaire. Il est sûr au moins qu'on ne reverra pas les désordres qui se produisirent il y a quelques années : on alla jusqu'à clouer la porte de la chaire au professeur de morale Avec l'indiscipline on devine ce qu'était devenu l'esprit ecclésiastique de nos Séminaristes..... »

Nous ne voudrions pas qu'on nous soupçonnât, en alléguant ce fait, de préférer la direction des prêtres séculiers à celle des prêtres réguliers, nous gardons cette question pour plus tard, elle doit être précédée de certaines réserves que nous n'avons pas encore faites.

A cette époque on a crié (les religieux) contre l'évêque intransigeant. Pourquoi ! Parce que Mgr Thibaudier exigeait pour son Grand Séminaire des professeurs diplômés ! Clameurs intempestives, irrespectueuses, injustes et contre lesquelles nous ne saurions trop protester, L'Evêque de Soissons a usé de son droit, il a eu raison ; tous les évêques devraient en faire autant et les Séminaires seraient débarrassés d'un trop grand nombre de nullités qui ne font que déshonorer par leurs sottises et « *leurs âneries* » (Le mot est d'un vieux chanoine de M.) le prestige et la valeurde notre clergé français.

Digitized by Google

A Saint-Sulpice, nous sommes heureux de le constater, on est entré depuis une vingtaine d'années dans cette voie, et tous les ans on envoie à Rome de jeunes prêtres afin d'y prendre leurs grades théologiques. En forçant les envois on arrivera, dans un temps égal, à pouvoir suffire aux désirs des évêques.

A Saint-Lazare aussi, on était entré dans cette voie. — Non seulement ils envoyaient à Rome, mais encore à Lyon et à Paris ; c'était un bon mouvement provoqué par des craintes, il paraît que depuis il est interrompu — nous le regrettons pour eux.

Les Lazaristes semblent ainsi ne s'être mis en branle qu'à contre cœur et ne savent pas faire de nécessité vertu. Les grades sont nécessaires pour stimuler l'apathie, la paresse, dissiper la suffisance, les préjugés, s'imposer aux élèves par une autorité morale contre laquelle ils ne pourront s'insurger. Se ralentir c'est s'attarder et perdre un temps précieux. Notre siècle est un siècle d'efforts naturels et aussi d'efforts intellectuels. De tous les corps constitués, nous le constations avec regret, le clergé est celui qui en a le moins fait. Il est en retard sur son siècle, alors que précédemment, l'histoire nous l'atteste, il avait marché à la tête. Ce retard n'est que momentané, nous l'espérons. La persécution le fera marcher malgré lui, nous en serons heureux. Non pas que nous approuvions la persécution. Non. La persécution c'est l'injustice et un cœur droit est obligé de la mau-

Digitized by Google

dire; mais les résultats seront des plus utiles à l'Église et c'est dans ce sens que nous la voudrions, cette persécution acharnée. ouverte, incessante. Qu'avons-nous à craindre? Nous aurons la victoire. Elle sera pour nous un stimulant et le clergé stimulé est invincible.

Aux Congrégations chargées de former le clergé, de ne pas rester en arrière. Renoncer à marcher serait, nous le craignons, renoncer à la mission que Dieu leur a confiée, partant renoncer à l'existence viable, ce qu'elles ne peuvent faire.

A Saint-Lazare, nous le savons, à la formation spirituelle (Dieu sait laquelle par exemple, mais ici cela dépend d'une personne) les règles ajoutent une formation scientifique. Formation qui n'est point celle que nous avons exposée précédemment, ce sont de simples études de Grand Séminaire à la fin desquelles l'élève est nommé professeur de philosophie, branche qu'il n'a point revue depuis six ans et qu'il sera obligé d'étudier, au jour le jour, avec les Séminaristes. Pauvres classes! Progrès nuls, temps et peut-être aussi vocation perdu. Impossible à un jeune homme de vingt-trois ans, si intelligent soit-il, de faire un professeur de philosophie, je ne dis pas, qui puisse se faire comprendre, mais bien plus qui puisse se comprendre lui-même, en pareille matière, s'il n'a eu au moins deux années de préparation.

Si l'élève est nommé professeur d'Histoire dans un Grand Séminaire la situation est pire encore. La matière est sinon plus difficile, au moins plus

Digitized by Google

étendue et le sujet, d'ordinaire, n'est doué, que de moyens intellectuels médiocres.

Le Vicaire Général d'un diocèse de Normandie, M. l'abbé A., avec lequel j'ai eu l'honneur de déjeuner à Paris, un homme à l'esprit fin, brillant, doué d'une très belle intelligence, nous disait ceci : « Les Lazaristes nomment professeurs d'Histoire, dans les Séminaires, des hommes par trop inférieurs. Je ne dis rien de celui qui est au Séminaire d'E... je ne le connais pas assez, mais j'en connais dont nous ne voudrions pas même pour remplir le dernier vicariat. Tenez, voulez vous un fait ?

Quand j'étais au Séminaire, j'ai connu un élève de mon cours d'une ignorance crasse, tout le monde le goguenardait... il était d'un bête !... pardonnez-moi l'expression, à prendre fatuité. Ah ! il était incapable d'écrire une page sans faire des fautes d'orthographe. Eh bien ! quelques années après, de retour dans le diocèse que j'avais quitté pour aller faire mon Grand Séminaire à Saint Sulpice, j'appris, à ma stupéfaction que l'abbé H... était parti pour Saint Lazare et qu'on venait de le nommer professeur d'Histoire au Grand Séminaire de Carcassonne. Cette nomination ne rehaussa guère les Lazaristes dans l'opinion du Clergé; à moins que l'abbé H. n'ait reçu l'infusion du Saint Esprit, ce dont il est permis de douter. »

Et sur notre remarque que ce pouvait être là une exception, notre aimable convive continua.

« Ah ! pas du tout, c'est une règle malheureusement générale. Tous les cours appelés accessoires

Digitized by Google

n'ont que des professeurs accessoires. Tenez, à E... l'économe est en même temps professeur de Droit canonique. Le croiriez-vous? M. Ch., prié par les élèves de leur faire la traduction d'une phrase de l'auteur, n'a pas pu la leur faire! Mais il en faut, vous le comprenez, pour couler un homme. Qu'est-il arrivé? C'est que pour aller jusqu'à la fin de l'année il apportait le journal en classe et leur en faisait la lecture, On se plaindra ensuite que le clergé français ne connaît pas un mot de Droit canonique... »

En conscience, nous nous demandons comment des supérieurs peuvent faire de semblables nominations et des choix aussi malheureux. Très probablement les deux MM. en question ne doivent pas avoir leurs diplômes, et si leur nullité est telle, je les mets bien au défi de décrocher jamais la timbale.

Somme toute, la formation professorale manque à Saint-Lazare aussi bien qu'à Saint-Sulpice. Le seul moyen d'y remédier serait d'envoyer dans les Universités catholiques, les jeunes prêtres qu'on destine à la Direction des Grands Séminaires. Attention : nous disons les *jeunes prêtres*. Par là nous excluons absolument un système qui tend à se généraliser à notre grand regret, car alors le grade ne sera plus qu'un palliatif, les études professorales seront ruinées. Envoyer des jeunes gens qui ne sont pas prêtres, c'est-à-dire qui n'ont pas terminé leurs études de Grand Séminaire, c'est rendre la situation pire. Les études professorales

Digitized by Google

présupposent les études écolières, elles ne les suppléent jamais complètement. Sous prétexte de gagner du temps on voudrait faire d'un jet coup double, c'est une erreur. Les étudiants en théologie de nos Universités devraient tous être prêtres. Alors ils ne feraient que revoir ce qu'ils ont déjà vu, ils le comprendraient plus vite et plus à fond. Études, par le fait même plus sérieuses, plus dignes, plus profitables sous le double rapport de la formation spirituelle et scientifique. Que font, en effet, ces jeunes gens, gringalets de dix huit à vingt deux ans, envoyés aux frais d'un diocèse soit à Rome, soit dans les Universités françaises! La plupart perdent leur temps, ce sont de bons viveurs qui vont *rigoler et bouloter* aux dépens de la Charité.

« A Rome, me disait un chapelain de Saint-Louis-des-Français, on rencontre à tout coin de rue ces freluquets d'abbés, drapés, dans leurs manteaux promenant leur gracieuse excellence au Corso, ou dans les sites pittoresques de Frescatti. Souvent on les voit au Vatican, à Sainte-Marie, Saint-Laurent, parcourant les vastes nefs avec des allures, un débraillé coureur, scandaleux, qu'en France on ne tolérerait par dans un Musée. »

« A Lyon, me disait un professeur de la Faculté, nos meilleurs sujets sont ceux qui sont prêtres, ceux-là passent toujours de brillants examens. Trop jeunes pour être ordonnés sous-diacres, les autres ne songent qu'à s'amuser, ils ne voient dans leur situation qu'une diversion aux études du Grand Séminaire. »

Digitized by Google

Un Père de la Compagnie de Jésus, qui a été professeur à la faculté catholique d'Angers, nous exprimait, en termes semblables, son appréciation.

D'où il nous est permis de conclure et de dire : « Envoyez dans les Universités catholiques des étudiants prêtres. »

Une réserve pourtant, nous ne parlons qu'au point de vue des études théologiques et des grades qui en sont le couronnement. Pour les études de lettres, de sciences, qui préparent à la licence de l'État, on ne peut tirer la même conclusion, exprimer le même désir, ici le plus tôt sera le mieux, Une fois la réthorique et la philosophie terminées, le baccalauréat obtenu, différer la préparation à la licence serait temps perdu. Rien ne s'oublie plus vite que ces auteurs parcourus à la hâte, feuilletés sans prendre haleine. Il est bon d'utiliser ce terrain et on ne l'utilise qu'en préparant immédiatement la licence. Les études théologiques, on les fera après. Puisque la destination des sujets n'est pas la même, pas ne sera besoin de lui donner la même durée.

Telle est, à quelque chose près, la formation des Directeurs donnée aux membres des congrégations qui se partagent la moitié des Séminaires que leur laisse le Clergé séculier.

Les prêtres diocésains dirigent donc l'autre moitié, ce qui nous donne le chiffre de 40 environ, c'est à-dire que sur 87 diocèses 40 se suffisent en pourvoyant à leurs Séminaires respectifs.

Quelle formation donne-t-on à ces Directeurs

Digitized by Google

séculiers? Une formation plus grande que dans les Congrégations mais encore imparfaite.

Sur 250 directeurs séculiers, près de 200 ont passé par les Universités françaises; quelques-uns, une dizaine, par les Universités de Louvain; de Wissbourg et de Salamanque, ou par le séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Formation plus grande, disons-nous, que dans les Congrégations religieuses. Avouons d'abord, que la formation spirituelle laisse à désirer, en général, dans cette catégorie, mais ceci vient de ce que les sujets envoyés à Rome ou dans nos Universités n'étaient pas prêtres pour la plupart. Les Universités romaines et françaises sont aussi complètes qu'on peut le désirer. Il y a dans chacune d'elles les *Directeurs* et les *Professeurs* dont les fonctions sont distinctes: à ceux-ci la formation scientifique, à ceux-là, la formation spirituelle. Pas d'empiètement, de confusion.

Les élèves des facultés ont une demeure distincte des locaux des facultés pour la plupart; elle est attenante soit au Séminaire, soit séparée et du Séminaire et des facultés, les Séminaristes sont donc chez eux. A ces Séminaires Universitaires sont préposés des Directeurs appartenant aux deux Congrégations dont nous venons de parler. Paris, Lyon, Angers, Toulouse ont des Sulpiciens, Lille a des Lazaristes; ces directeurs sont exclusivement chargés de la Direction spirituelle; confessions, communications intérieures, lectures spirituelles, conférences, méditations, retraites. Le règlement

Digitized by Google

est absolument le même que celui du Grand Séminaire : la formation spirituelle est donc assurée, et pour ce qui est de la formation intellectuelle ou scientifique, qu'on nous dispense de toute comparaison. Les Lepidi, les Santi, les Dumas, les Bourquard, les Blanc, les Martin, les Duchesne, les Chevalier etc..., ont un enseignement autrement sérieux que les Coquerel, les Bernier, les Saine, Autiers, les Lefort, les Raunet, les Haley, et *tutti quanti... Index* volumineux, que les diocèses ne seraient pas en peine de composer.

Aux *Universités catholiques* seules le beau titre d'*Alma mater*. Elles seules peuvent donner non des avortons, des hâbleurs, mais des Albert le Grand, des Saint Thomas, des Alexandre de Halès, des Scot, des Vincent de Bauvais.

Sur le fronton du grand portail d'une ancienne faculté catholique, un artiste avait eu l'idée ingénieuse de placer une femme, belle, jeune, modeste, souriante et austère. Autour d'elle des ruisseaux, sur sa tête des étoiles, sous ses pieds un tapis de verdure parsemé de fleurs. Dans une main des rouleaux marqués d'une croix, de l'autre une plume palmée. C'était l'*Alma mater*, la Mère des savants et des saints.

Digitized by Google

CHAPITRE III

NOMINATIONS DES DIRECTEURS

Il n'est pas rare de rencontrer dans un village perdu, vivant, ignoré du dehors mais bien connu du hameau, au milieu de ces cabanes aux murs de terre et de paille, au toit de chaume, un de ces hommes qui vous rappellent les patriarches. Sa chevelure de neige retombe à flocons sur ses épaules voûtées, ornant les rides du front de l'auréole des vieillards. Propret, sans recherche, il va les soirs de printemps, sur le banc de pierre, prendre quelques instants de repos. Le feuillage nouveau des ormes lui fait rêver le vieux temps; ce temps! ce long temps est si plein de rêves! Les hommes mûrs, ils les a vus moutards, combien même qu'il a vus naître? Tous lui doivent une grâce, la plupart plusieurs. Quel est celui qu'il n'a pas baptisé, ou marié?

— Là, vous dira-t-il, j'ai enterré Jacques, c'est le premier enterrement que j'ai fait à Maranda. Depuis voyez, tous sont à la suite. Et vous voyez alors entre ces deux rangs de cyprès, les sillons creusés par la mort. Comptez les croix de pierre

Digitized by Google

ou de bois, elles surpassent en nombre les feux du hameau. Ah! la population s'est toute renouvelée. Il a soixante ans aujourd'hui, il en avait à peine trente lorsqu'il prit possession de son poste, depuis il ne l'a pas quitté. Aussi c'est le père de tous, il tutoie tout le monde sans rien perdre du respect de ses enfants. Que voulez-vous, il n'est plus aussi fringant qu'autrefois! Six lustres enlèvent bien à une vie un peu de son brillant, quand ils s'ajoutent aux six premiers. Nos Parisiennes ne lui trouveront point la distinction des curés de la capitale, ses mains ont bruni, durcies, par la bêche ou le râteau; car il travaille son jardinet, prête la main aux voisins, ses pieds traînent les godillots retenus non par la boucle d'or, d'argent ou les rubans de soie noire, une simple courroie lui suffit. C'est au village qu'on les a faits et il les aime ses godillots, le brave homme! Rien de recherché sur sa table, la vie, la nourriture du paysan, le morceau de lard légendaire, la sache de pommes de terre, un chapelet d'oignons, deux boisseaux de marrons, des raisins de ses treilles qui sèchent au grenier sur la paille, à côté d'un casier de pommes ou de poires, voilà ses provisions d'hiver. Pour l'été, il n'en est pas en peine, la Providence y pourvoira, ses paroissiens ne l'abandonneront pas. Au poulailler quelques poules, à la cave le tonnelet du cru, au bûcher les socs de chêne, les fagots de bruyère, l'hiver peut venir! Heureux homme!

Sa gaieté est connue, les mioches du bourg la connaissent; aussi, dès qu'ils le voient, ils l'entourent

Digitized by Google

pour se faire narrer quelques-unes de ces vieilles histoires qu'il narre si bien !

Dans un de mes voyages je m'arrêtai dans l'Aude, car moi aussi je ne voulais point mourir sans avoir vu Carcassonne, et puis je voulais revoir mon cher Camille ? Camille, c'est un de mes amis de collège, le voilà clerc de notaire, quelle vie ! Je restai plusieurs jours dans le pays si renommé par ses longues files de sentinelles, ses borne-rues étroites, assez semblables à celles du faubourg Galatha, sur le Bosphore. Dans ce pays la ruelle est le déversoir universel, le système des tinettes n'est pas encore devenu populaire et les *water-closets* sont inutiles.

La municipalité (elle n'a plus à sa tête le fameux maire de la civière) fait des économies. Heureuse municipalité ! Carcassonne n'est point le dada des rentiers et je ne les en blame point, on peut aller manger ses rentes sur un site plus riant et y être aussi heureux. Une chose que vous ne rencontrerez pas ailleurs : c'est l'histoire de ce vieux curé des environs de Quillan. Il est vrai que les histoires de Quillan ne se trouvent point partout. A Quillan seulement vous trouverez le pont et la plaque commémorative. « *Hic pontus factus est hic.* » — « Ce pont a été fait ici. » Heureux pont ! dure tant que tu pourras, les jeunes Quillanais auraient-ils l'esprit de te refaire ici ?

Aux alentours de Quillan, dis-je, se trouve un bon vieux curé, de ces vieux curés du vieux temps, absolument vénérable et vénéré sans exception. Il

Digitized by Google

est médecin, pharmacien, donne des remèdes avec les absolutions, car toutes ses ouailles, pas une omise, remplissent leurs devoirs. Lorsque les seins des jeunes mères sont stériles, il se rend à domicile s'il ne rencontre point l'éprouvée dans la rue. Et, sans le moindre scrupule, celle-ci pose son caraco, sa matelotte, dégage la ganse de sa chemise, tire ses seins et le curé devenu médecin fait des signes de croix avec le pouce sur les tetons revêches, bredouille quelques prières de son rituel à lui, et les seins, paraît-il, se gonflent et ne tarissent plus. Dans certains pays du centre, le Bourbonnais, la Charente, la Nièvre, on crierait au scandale, à la démoralisation. Dans l'Aude, cette partie du moins, on ne crie pas, ou si l'on crie c'est au miracle et l'on bénit le Thaumaturge. Ce curé, pas besoin de le dire, est adoré dans sa paroisse. Dès que « *Papé* » paraît, c'est ainsi que les enfants de quatre à cinq ans l'appellent, c'est une joie, ah! mais une joie indicible.

—Papé, crient-ils, fais nous voir croquemitaine. Papé, croquemitaine! Croquemitaine!

Et le bon curé, le bon Papé vaincu s'assied sur une pierre; puis, devant les mères rayonnantes, relève sur ses genoux sa vieille robe noire.

— A toi, Elisabeth! dit-il à une gamine de trois ans. Et la petite, habituée au jeu, se précipite entre les genoux de Papé, la tête à terre entre ses mains. Papé d'un tour de main retrousse les courtes jupes. « *Pan pan, pan pan, pan pan*, fait-il en tambourinant d'une main légère, sur le tambour

Digitized by Google

provisoire, « Croquemitaine va venir, hâtez-vous de dormir. » Et gosses et gamines de chanter en tapant des mains : « Croquemitaine va venir, hâtez-vous de dormir. »

Le tour de chacune et de chacun arrive, car tous les enfants gardent les robes jusqu'à quatre, cinq ans même, et c'est là tout le jeu de Croquemitaine. Jeu vrai, nous en garantissons l'authenticité, de ces âges primitifs, disparus à notre regret. N'est-ce pas patriarcal, de voir ce bon Papé s'amuser ainsi d'une manière intime, familière, aujourd'hui on dirait polissonne, avec ces enfants aimables de jeunesse et d'innocence, sans éveiller nulle part qu'un sentiment de reconnaissance amoureuse ? N'est-ce pas touchant, admirable? J'admire ce fait, d'autres l'admireront aussi. Eh bien, voilà ce que l'on est, lorsqu'on vieillit dans un poste.

Le cardinal Regnier, un homme d'une incontestable valeur, ne posait qu'une question aux curés qui venaient le voir :

« — Mon cher curé, disait-il, depuis combien d'années êtes-vous dans la paroisse de X... ?

« — Depuis trente ans, Monseigneur.

« — Ah ! mon cher curé, venez que je vous embrasse. »

Et plus tard, dans une retraite, découvrant sa façon de penser, il disait à ses prêtres :

« — Messieurs, quand un curé peut me dire, Monseigneur je suis depuis vingt, trente, quarante ans dans ma paroisse. je bénis Dieu, car c'est

Digitized by Google

un prêtre qui a fait du bien et qui en fait encore. »

Vérité incontestable et que j'applique aux Directeurs des Séminaires, dans toute son étendue.

Pour eux, comme pour les curés, le seul moyen de faire du bien, c'est de vieillir dans le même poste. A l'arbre jeune, donnez un terrain riche en humus, il se développera rapidement. Ses racines se multiplieront, ses fruits plus encore. Deux ans, trois ans suffiront à une bonne nature pour la rendre riche, féconde, rémunératrice. Sa sève primesautière lance les rameaux, déroule les feuilles, épanouit les fleurs, cloisonne les fruits, les gonfle, les dore, les mûrit. C'est ravissant! C'est inouï ! Encore quelques années et la fortune du pays est acquise. Mais déracinez cet arbre après ses secondes fleurs : il végète, se rabougrit, se stérilise. Plus de feuilles vertes, au printemps elles ont déjà la teinte jaunie d'automne ; l'été venu elles tombent et l'on n'en revoit plus, l'arbre est mort. Il y a bien des arbustes en pots, faciles à transporter d'un lieu dans un autre, d'un coin de parterre à l'autre coin, du salon au jardin, du jardin à la serre qui les fait vivre. Arbustes gracieux, délicats, besoigneux. Le grand air les tue, s'ils n'ont point l'air du pays. Ce sont des exotiques.

Le Directeur du Séminaire, lui, doit prendre racine en pleine terre et en plein air, mais il faut que cette terre et cet air lui soient propices — C'est aux Supérieurs majeurs de faire ces études ethnologiques. Ils doivent les faire ; s'ils les font, de deux choses l'une : ou il les font mal, ou ils ne

Digitized by Google

peuvent faire ce qu'ils veulent. Pour être justes, disons qu'ils les font mal. Au Grand Séminaire, un abbé B... dont le nom est synonyme de belles-lettres (c'est une de ces ironies de la nature qui sont malheureuses, car il y a toujours quelqu'un de déçu), ne brillait que sur un point... le point culminant. Sa tête lisse, dépouillée des frisettes de jeunesse (autrefois, paraît-il, c'est lui qui le disait, il était frisé et friand) a de ces reflets de soleil couchant sur les cailloux d'Auvergne. « *Caillou* » c'était son nom, son petit nom, celui des amis, et à la Saint-Pierre ou à la Saint Roch, on ne manquait jamais de lui offrir les souhaits de fête. Souhaits acceptés avec un rire vert, s'il n'y avait point un signe sensible de l'amitié doucereuse ; de très bon cœur, si dans la boîte traditionnelle de cailloux on parsemait quelques galets tendres, roses, blancs... des friandises : l'abbé B. est resté friand, c'est son péché de jeunesse. Il a donc perdu ses accroche-cœur — (en a-t-il accroché beaucoup ? mais *les ans en sont la cause*). Le bon Dieu..... non, un jésuite l'arracha, sur la vingtaine, à une banque de Picardie (ce fut un vrai service..... à la banque : le jeune homme ne se tirait point d'une addition décimale) pour le lancer dans les études latines.

Saint-Acheul le garda trois ans, j'ignore s'il en fut une des gloires, il en fut toujours un vieux pilier. On ne s'en plaignait pas, les pères en avaient fait leur représentant au milieu des gosses, c'était un petit roi, un roitelet qui dirait. Les premiers jours sa taille élancée, et surtout son *caillou* en

Digitized by Google

imposèrent si bien que la gent turbulente apeurée.....

> ...N'osait regarder au visage
> Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
> . . . . . .
> Mais la troupe à la fin se rendit familière.
> Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi (1).

Que faire, il n'y avait plus qu'un parti à prendre — on fit sauter le roi. Le Jésuite s'est mérité une bonne réputation de diplomatie; le vieil adage : « *Promoveatur ut amoveatur* » lui doit sa popularité. On éloigna l'abbé B... mais en l'élevant il était admis au Grand Séminaire de Paris, et de là, bonne fortune. Après des études impassibles, au grand étonnement de tous, l'abbé B... est nommé professeur de *Droit canonique* au Séminaire de Troyes. « Les Champenois, pensait-on, sont bons garçons; ils savent que quatre-vingt-dix neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, ils ne se plaindront pas. » Facile était d'envoyer à sa place les abbés L... L... ou L..., leur intelligence avait un autre jet et d'autres envolées — mais en Champagne, d'après le *haut conseil*, un esprit ordinaire, très ordinaire, pouvait seul devenir extraordinaire. Extraordinaire il le fut, le pauvre abbé B... jamais, au grand jamais on n'avait vu, non pas si piètre professeur mais si piètre élève. « Ses classes, nous disait l'abbé G... consistaient en une lecture de l'*Autorité*. Bravo, Cassagnac, voilà un chaud!... c'était en *droit Canon* notez bien — impossible

1. La Fontaine, livre Ier, fable 4e.

Digitized by Google

d'avoir un meilleur Cano...nier — « Les coups sont drus, serrés... pas mal visés, disait l'abbé B. je formerai de bons élèves ! des *tireurs autoritaires*.» Quelqu'un qui tira mieux, ce fut le saint évêque de Troyes inspiré par un vicaire général. Le maître artilleur reçut une nouvelle destination. A Paris on lui confia l'inspection des batteries... de cuisine — il est bien à son poste.

Est-ce que les Supérieurs majeurs avaient étudié, préparé cette nomination ? Nous le croyons. Ils l'avaient mal étudiée, mal préparée : la nomination fut déplorable.

Voulez-vous un autre exemple. Saint-Lazare en train d'accéder aux désirs motivés des évêques avait envoyé à Rome un homme très intelligent, si bien que du premier coup il emporta deux doctorats. Le Père F*** n'écoutant que l'inspiration du moment lui écrit cette lettre.

CONGRÉGATION DE LA MISSION
Dite des Lazaristes
Fondée par St Vincent-de-Paul

MAISON MÈRE
95, *Rue de Sèvres*, 95

Paris, le 18

—o—

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Digitized by Google

Le télégraphe m'apporte la bonne nouvelle de votre double succès, vous ne sauriez croire combien elle est sensible à mon cœur. J'en remercie Notre-Seigneur et vous aussi.

Pour vous témoigner ma satisfaction, je vous permets d'aller vous reposer pendant quelque temps dans votre famille. Que ce repos ne nuise pas cependant à l'esprit de votre vocation, mais vous rende plus dispos à faire le bien dans la petite compagnie.

Je vous réserve une chaire de morale dans un Grand Séminaire du Midi.

Je vous bénis bien affectueusement et reste en Notre-Seigneur.

Monsieur et cher confrère,

Votre dévoué serviteur,

A. F***.

Supérieur Général.

Le lauréat, facile à contenter, oubliant quelques vieilles rancunes ne songe plus qu'au témoignage de satisfaction accordé par le Père. Jamais vacances ne furent plus gaies, plus reposantes. Elles se prolongèrent plus qu'il ne pensait. Enfin, le 15 août après la grand'messe où il avait chanté de tout cœur le « *Gaudeamus* », le facteur lui remit un cachet bleu.

Digitized by Google

CONGRÉGATION DE LA MISSION
Dite des Lazaristes
Fondée pr St Vincent-de-Paul

MAISON MÈRE
95, *Rue de Sèvres*, 95

—o—

Paris, le 18

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Contrairement à mes intentions, je ne puis vous donner la chaire de morale dont je vous avais parlé; et comme nous n'en avons pas d'autre disponible qui puisse vous aller, nous avons songé à vous nommer *missionnaire* (?)

Accepteriez-vous d'aller à la mission de Tour-sainte? Un mot de réponse, s'il vous plaît.

Croyez-moi en Notre-Seigneur.

Monsieur et cher confrère,

Votre dévoué serviteur,

A. F***,
Supérieur général.

Du jour au lendemain et dans des situations complètement différentes, voilà un homme préparé, prêt, désigné à l'enseignement des Séminaires et qu'on blackboule missionnaire dans une résidence sans missions. Est-ce de l'administration? Avait-on sérieusement étudié la situation, le can-

Digitized by Google

didat? Pouvait-on sérieusement offrir à un homme, muni de ses grades, auquel on a dit de préparer ses cours de morale, le titre de missionnaire? Dans son biblot il avait peut-être quelques sermons écrits pour les séminaristes, à coup sûr il n'en avait aucun pour les missions. L'alternative est nette : aller dans un Séminaire et alors il est prêt; aller à Toursainte et dans ce cas il n'est pas prêt. Voyons quel parti aurait pris le dernier des bureaucrates placeurs? A coup sûr, le premier; c'était le plus sage.

C'est celui que prit l'infortuné lauréat. Dans une lettre dictée par le froid de l'étonnement, il fit savoir au Supérieur géné et par trop gênant, qu'il lui était impossible d'accepter, en conscience, le poste offert.

Deux jours après, celui-ci recevait sa nomination dans un Grand Séminaire du Centre.

Cette fois il était bien dans son milieu. Sa nature vive, ardente poussa de profondes racines qui se ramifièrent dans les jardins de l'évêché. Son nom devenu populaire était porté aux nues, et partant surélevé, surfait. Il était de toutes les fêtes. C'est lui qui mettait la note gaie, la vie. L'évêque le recherchait, et lui, recherchait l'évêque, conditions favorables pour amener l'union indissoluble. Leurs âmes fusionnaient, se comprenaient, rien de caché pour eux, pas même les secrets du Séminaire. Quelqu'un qui ne fusionnait pas et dont le *cœur ne battait pas à l'unisson*, c'était le Supérieur. Cependant en habile politique et Normand finot, il fermait les

Digitized by Google

yeux et voyait tout de même. A la fin, car toute histoire en a une, il les rouvrit et cette fois pour tout de bon. L'évêque mis au pied du mur, dans la plus cruelle nécessité de sacrifier ouvertement ou l'ami, ou le Supérieur, hésita, enfin,.. bref, il sacrifia, à son cœur défendant son ami, et l'ami partit revoir le beau ciel d'Italie, les gondoles de Naples, et la fumée du Vésuve. L'évêque part à son tour, le Supérieur reste. Il aurait bien pu partir.

Un jour, dans une réunion des environs de Marennes, nous ignorons si l'abbé K*** y était. le Supérieur du grand Séminaire racontait le départ probable de son évêque pour l'archevêché de Tours. Tous de se gaudir.... tout en redoutant l'abbé B..., aumônier du Lycée, dont la succession sur le siège de Saint-Eutrope semblait lui être donnée. Avec ce laisser-aller d'abord hésitant, puis familier, perfide, qui caractérise le Normand, le Supérieur raconta ce qu'il savait, même ce qu'il ne savait pas, « *Notre évêque, après tout, ne sait ni parler ni se taire* » dit-il, en terminant son récit. Qui sait si l'évêque, mis au courant d'un propos un peu frondeur, n'eût pas su parler à qui de droit et s'il n'eût pas été plus avantageux pour le Supérieur grincheux de savoir se taire. Qui sait même si en n'envisageant que le bien du diocèse, il n'eût pas été préférable pour lui de partir et de laisser son confrère aimé et apprécié continuer l'œuvre à la tête de laquelle il ne pouvait plus rester sans la paralyser. Paris fut faible, il eut tort. Dans toute société les commandements forts sont seuls viables, ils

Digitized by Google

doivent savoir sacrifier certaines têtes lorsque le bien des œuvres le demande. Qu'on prenne des informations auprès des pouvoirs diocésains et non seulement auprès des Supérieurs en jeu. En général leurs enquêtes roulent sur un cercle vicieux. Le Supérieur général écrit aux supérieurs provinciaux lesquels écrivent aux supérieurs locaux. N'est-ce pas là un cercle vicieux quand il s'agit d'avoir la vérité entre deux rapports, celui de l'inférieur et celui du supérieur? Se rendre sur les lieux, interroger confrères, élèves même, l'autorité diocésaine en particulier, serait le mieux. Si le doute persiste qu'on maintienne le *statu quo* jusqu'à plus ample information, afin de ne prendre parti pour personne. Dans ce cas, celui qui proposerait le choix, *lui ou moi* — qu'on le sacrifie quel qu'il soit. L'enquête est difficile, dira-t-on? Assurément; mais ce qui la rend plus difficile, c'est l'indiscrétion et l'imprudence de l'*Inquisiteur*. Sauvegardez l'inférieur, si, suivant le conseil des règles religieuses, il écrit au Supérieur Majeur, pour déverser le trop plein de son cœur, lorsque l'autocratie, l'arbitraire de son supérieur direct, local, devient l'unique règle de leurs rapports réciproques. Sur une plainte inspirée par l'envie, les succès de l'inférieur, ne sacrifiez pas cet inférieur, c'est lui qui fait le bien dans la maison, car Dieu bénit toujours celui qui souffre violence.

D'où vient que les Directeurs ne vieillissent pas dans les Séminaires ? Parce que, nous l'avons déjà dit, on nomme des hommes qu'on ne devrait

Digitized by Google

point y nommer, ou bien parce que leurs succès portent ombrage à de plus hauts placés *L'utinam omnes prophetent* est d'un autre âge ; le don de prophétie éveille les basses passions de l'homme. Si, comme le dit un proverbe turc : « *Toute maison cache un crocodile dans sa citerne,* » tout homme porte aussi dans son cœur un morceau de la queue du serpent tentateur. Ses anneaux nourris de morve et de venin décuplent vite ; le serpent devient entier dans chacun. Qu'on ne se dise pas trop haut placé pour être atteint, ces bêtes grimpent plus aisément qu'elles ne rampent. Elles savent s'enrouler, comme les serpents à sonnettes aux branches des grands arbres, d'où elles pourront mieux guetter et sans coup faillir frapper à mort l'insouciant voyageur, qui se fie imprudent à l'ombre séductrice des hautes futaies.

Défendre donc l'inférieur contre les intrigues envieuses des Supérieurs, second moyen pour que les directeurs puissent vieillir à leur poste. D'un autre côté sauvegarder la réputation des Supérieurs, lorsque par imprudence ils se sont jetés sur un tremplin qui doit les faire rebondir ailleurs ou que la *Fantasia* intéressée d'un évêque leur donne un congé. On ne peut voir qu'avec peine un homme de valeur ballotté du lever au couchant, de l'ancien au nouveau monde, pour un prétexte futile.

On m'a cité le fait du P. D***, provincial au Brésil, devenir successivement simple supérieur, puis après avoir traversé l'Océan aller échouer chapelain à Sainte-Rosalie-des-Allemands et enfin

Digitized by Google

deux ans à peine écoulés, lorsque l'œuvre prospérait, recevoir le titre de professeur de morale au Grand Séminaire de La Rochelle. Nous ignorons les motifs de ces déplacements, le P. D***, les ignorait aussi, paraît-il ; en fin de compte savez-vous ce qu'il fit ? Il boucla ses nippes et partit pour la Chartreuse. N'est-ce pas, à dire vrai, abuser de la vertu d'un homme ? Est-ce après une vingtaine d'années de supériorat qu'on ose démettre un homme qui a rendu des services inappréciables ? C'est la dépression de toute force morale, la démoralisation même d'un caractère viril ; la raison arrive toujours à cette conclusion terrible pour un religieux : « Je ne puis obéir. » Alors il va ensevelir les déboires d'une vie généreuse, avec les talents devenus dès lors stériles, dans la tranchée creusée à l'extrémité des champs de bataille où meurent en pardonnant les victimes de la calomnie, de l'ingratitude et de la trahison.

En voulez-vous un autre fait?

L'éminent archevêque d'Alby après avoir laissé vide la caisse épiscopale d'Agen, comme l'a raconté notre ami Drumont, veut faire fortune dans son nouveau diocèse. Grâce à la générosité de nombreux bienfaiteurs, le Séminaire du Tarn est très riche. L'archevêque a besoin d'argent, il veut mettre la main sur celui du Séminaire. Homme énergique le Supérieur, résiste, Mgr F*** insiste, le P. A*** ne plie pas. Alors que faire? Recourir à Paris, et quelques jours après, le Supérieur brouette ses hardes, comme ses anciens élèves,

Digitized by Google

sur la route d'Alby à Castres et puis de Castres en Amérique, à l'Équateur.

Le P. A***, voilà un homme qui a fait son devoir. En conscience, il ne pouvait abandonner au gaspillage archiépiscopal l'argent des pauvres, les munitions destinées à l'entretien du sacerdoce. Eh bien! parce qu'il a rempli son devoir, on lui fait passer les mers, et puis : « *Vogue, vogue, nacelle, sous un ciel plus heureux.* »

Voilà une circonstance, ou les Supérieurs Majeurs devraient avoir des coulées de bronze dans les veines et oser dire à l'évêque accapareur : « Monseigneur, nous ne pouvons accéder à vos désirs, M. A*** a rempli son devoir. » Aurait-il frappé, l'évêque? Ce n'est pas probable. L'eût-il fait? ils partaient laissant au clergé un exemple d'honnêteté et de sainte indignation qui eût produit une large moisson.

En agissant autrement a-t-on sauvé la situation? Pas le moins du monde : le P. A*** est parti pour Guatémala emportant l'amertume au cœur, la mort dans l'âme, A cinquante ans est-ce l'heure d'envoyer sous un soleil torride, dans un pays lointain, de mœurs pénibles, de langue inconnue, un homme qui a su mériter de l'Église de France? La revision des procès des condamnés est à l'ordre du jour. C'est avec des serrements de cœur qui provoquent la rage, qu'on voit partir pour la *Nouvelle*, des innocents. Ils ne méritent ni les boulets, ni le bagne. De même pour ces hommes qui ont rempli leur devoir, les faire passer de l'un à l'autre

Digitized by Google

bout du monde, c'est les envoyer à *Nou*, c'est de la barbarie, c'est révoltant. Combien qui n'en reviennent pas de ces rivages inhospitaliers ! Ah! si les victimes demandaient d'elles-mêmes à faire le tour du globe afin d'aller étouffer dans le jus d'ananas, les chairs aromatiques de bakoum, et quelques rasades de Chio, les déboires de leurs charges, le leur accorder serait une grâce. Tels ne sont pas d'ordinaire leurs désirs; ils ne veulent qu'une chose mourir à la chaîne, s'il le faut, mais mourir à leur poste.

Accordez-leur cette consolation suprême, laissez-les lutter, les lutteurs se font si rares de nos jours! Comment ranimer cette fureur des luttes d'autrefois? Faudra-t-il ramener les jeux du cirque et les tournois? La jeunesse ne s'éprend plus des nobles causes? La poudre ne les enivre, ne les affole plus! A vingt ans vivre sans ardeurs, sans luttes, sans défaites ou sans victoires, mais ce n'est pas vivre? Aussi, Messieurs de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare, si vous voulez renouveler le clergé, transformer la jeunesse cléricale, pour qu'elle nous donne des héros et des martyrs, donnez à cette jeunesse des hommes mûrs et des vieillards ; ne leur donnez pas des bambins, j'allais dire des gamins. En est-il ainsi? Non, prenons quelques exemples.

Au Grand Séminaire de Solesmes, quatre directeurs:

Le Supérieur a 37 ans, l'abbé Villette est né en 1855.

Digitized by Google

L'abbé Chaisnard a 31 ans, né en 1861.
L'abbé Davy a 29 ans, né en 1863.
L'abbé Vandamme a 43 ans, c'est l'économe, né en 1849.

Au Grand Séminaire de Nice, six directeurs :

Le Supérieur l'abbé Périchon a 40 ans, né en 1852.
L'abbé Chamballon, 38 ans, né en 1854.
L'abbé Bouat, 30 ans, né en 1862.
L'abbé Vidal, 29 ans, né en 1863.
L'abbé Obein, 32 ans, né en 1860.
L'abbé Thorillon, 57 ans, né en 1835.

Au Grand Séminaire de Troyes, six directeurs :

M. Gueneret, 60 ans, né en 1832.
M. Nicolas, 30 ans, né en 1862.
M. Baltet, 31 ans, né en 1861.
M. Fontaine, 29 ans, en 1863.
M. Lafosse, 31 ans, né en 1861.
M. Geoffroy, 42 ans, né en 1830.

Au Grand Séminaire de Montpellier, six directeurs :

L'abbé Dupuy, supérieur, 64 ans, né en 1828.
M. Merlu, 34 ans, né en 1858.
M. Larroque. 33 ans, né en 1859.
M. Flament, 30 ans. né en 1862.
M. Misermont, 28 ans, né en 1864.

Au Grand Séminaire d'Albi six directeurs :

M. Wenès, supérieur, 60 ans, né en 1832.

Digitized by Google

M. Gobaud, 36 ans, né en 1856.
M. Fargues, 31 ans, né en 1861.
M. Marlats, 30 ans né en 1862.
M. Petit, 28 ans, né en 1864.

Au grand Séminaire de Marseille, six directeurs :

M. Amourel, supérieur, 52 ans, né en 1840.
M. Verdier, 36 ans, né en 1856.
M. Reynaud, 32 ans, né en 1860.
M. Allot, 29 ans, en 1863.
M. Sourigues, 35 ans, né en 1857.
M. Laplagne, 76 ans, né en 1816.

Enfin au Grand Séminaire de Tours, et c'est par là que nous terminons cette aride nomenclature, six directeurs :

M. Demiaute, supérieur, 57 ans, né en 1835.
M. Devin, 49 ans, né en 1843.
M. Gibiard, 51 ans, né en 1841.
M. d'Onafrio, 43 ans, né en 1849.
M. Caldemaison, 35 ans, né 1857.
M. Marié, 28 ans, né en 1864.

Faisons remarquer en passant que nous prenons en général les *Agenda* de 1892, et que les sujets sont presque tous depuis deux ou trois ans dans les Séminaires, ce qui nous donne un âge des plus jeunes comme moyenne.

Ainsi sur 90 professeurs de philosophie 70 n'avaient point dépassé 26 ans lorsqu'ils ont été nommés dans les Séminaires, les autres 30 n'a-

Digitized by Google

vaient point dépassé 35 ans; sur 88 professeurs de morale 60 ont à peine atteint la quarantaine, quelques-uns avaient de 32 à 35 ans à l'époque de leur nomination.

Sur 85 professeurs de dogme 60 n'avaient pas dépassé 35 ans lorsqu'ils ont reçu leur titre.

Inutile d'insister sur ces chiffres qui sont de la plus haute importance, parce qu'ils nous indiquent le côté faible de la situation et la cause de faiblesse, de dépérissement de notre clergé français.

Voulez-vous guérir cette plaie, éliminez la jeunesse de la direction des Grands Séminaires; confiez-la aux vétérans du sacerdoce, et la formation sera plus forte parce qu'elle sera plus vertueuse. L'expérience est le fruit des années; l'intelligence, les manuels, les directoires ne la remplacent pas, et la formation du prêtre est faite d'expérience, en science et en vertu.

Loin de nous, de croire qu'il suffira à un homme de rester longtemps dans un endroit, passif, inerte, laissant couler la rivière pour avoir l'influence sur tous, et qu'un signe de ce pur contemplatif suffira pour mettre le monde en branle. Rester longtemps c'est la condition de faire un bien véritable, mais il y a une condition encore qui permettra de rester longtemps, c'est l'autorité, la force, l'ascendant moral seul capable de s'imposer. D'aucuns penseront que la chose est facile, aisée, comme ils pensent qu'un peu de bon sens suffit pour être Directeur dans un Grand Séminaire, double erreur. Le bon sens est un des principaux éléments de direc-

Digitized by Google

tion, et il n'en faut pas seulement un peu, il en faut beaucoup dans la formation des âmes sacerdotales. Besogne délicate, complexe, savez-vous, que cette formation du clergé. De l'âme tendre, souple, encore laiteuse, lisse, vierge de l'enfant, à celle déjà grande, imprimée, impressionnée, idéale, rêveuse de l'adolescent, il y a loin. Il faut ramer l'une pour qu'elle puisse se dérouler, grandir ; tailler, émonder, greffer l'autre, tâche onéreuse, pleine d'anxiétés, de soins, de préoccupations, de responsabilités plus grosse que la première. Qui dit bon sens, dit sens droit mais qui dit diriger (*regere recte*, *gouverner droit*) n'est-ce pas corrélatif, l'un n'appelle-t-il pas l'autre ? Évidemment. Le bon sens est requis, joue un rôle principal mais ne suffit pas par lui-même, l'autorité est requise.

Commander est-ce avoir de l'autorité ? Non, c'est se faire écouter, obéir. L'homme revêtu du commandement, par l'épée, la toque, ou l'écharpe, n'a pas toujours l'autorité dont nous parlons, car on le pressent, nous n'entendons pas ici ce mot dans le sens de force physique, matérielle. Bien plus élevé, plus étendu est son ressort. L'autorité dont il s'agit ici, c'est le pouvoir moral, reconnu, accepté et qui parvient à s'imposer même sans qu'on songe à l'accepter. Entendue dans le premier sens, l'autorité n'obtient jamais que l'obéissance servile, lorsqu'elle l'obtient; dans le second, elle conquiert l'obéissance raisonnée, libre. Celle-ci dure, celle-là passe.

Dernièrement je voyais un colonel se jeter dans

Digitized by Google

les bras d'un vieux prêtre, comme un enfant dans ceux d'un père. Son grade, sa position lui donnaient un rang supérieur ; pourtant lui, colonel, reconnaissait la supériorité de cet homme, que rien hormis sa robe noire ne distinguait des autres, et cette robe, on le sait, n'est pas reconnue, de nos jours, comme un signe de supériorité. Eh bien, lui colonel, donnait cette supériorité au vieux prêtre. Pourquoi? Parce que ce prêtre avait sur lui de l'autorité.

Le général de Sonis avait en profonde vénération le R. P. Marie Léon; à qui voulait l'entendre il le disait hautement. A d'autres le héros de Loigny aurait pu obéir réglementairement, au Père Marie-Léon il obéissait en fils, sans arrière-pensée, sans hésiter. Entre un religieux expulsé de son cloître, revêtu de la bure et du capuchon monacal, et l'officier supérieur, à l'écharpe en sautoir, aux épaulettes d'or, au panache blanc, le vulgaire n'hésiterait pas à choisir, encore moins hésiterait-il, s'il s'agissait d'obéir. Celui qui d'un mot fait dégainer les baïonnettes, braquer les fusils, n'aurait pas à essuyer le moindre refus de ces hommes terrifiés par le déploiement de la force. Au moine, si celui-ci ne les connaît déjà, ils répondront par le sarcasme, l'ironie et les cris de révolte.

Le général, lui, ne se laisse plus séduire; mais il se laisse conquérir par celui en qui il reconnaît l'autorité morale. Alors, croix, victoires, épée, chapeaux, tout s'incline devant le dépositaire de ce pouvoir surhumain.

Digitized by Google

C'est cette autorité morale qui est requise dans le Directeur du Grand Séminaire. Devant elle tout plie, rien ne résiste Alors on peut former des prêtres.

Comment acquérir cette autorité morale? De deux manières: par la science et par la vertu.

Plus l'homme est grand et plus il s'impose; mais la grandeur par excellence vient de l'intelligence ; son développement, c'est celui de l'homme même. Parfois, s'il se rencontre des esprits à forte envergure, d'un vol affine du zénith, on les salue du nom de divin, céleste, on leur fait l'apothéose déifique et l'on s'écrie « *Deus, ecce Deus* ! » « C'est *un Dieu, c'est un Dieu* ! c'est le génie. »

Les hommes de génie sont rares, très rares, mais aucun n'a existé qu'il n'ait eu des adeptes, des fanatiques, des adorateurs, des héros, des martyrs. Tous ont fait école. Tous ont eu des autels. Je ne dis pas que de telles extases ne soient pas superstitieuses, excessives, blâmables même; elles nous prouvent une chose, l'influence d'un homme qui porte au front le nimbe radieux du génie. Mon esprit ne fait point de rêves irréalisables; il ne pense pas pousser l'intransigeance jusqu'à vouloir que nos Séminaristes se forment à l'école de ces thaumaturges. Mgr Meignan, archevêque de Tours, maintenant au comble de ses vœux puisqu'il est cardinal, présidait il y a quatre ans un dîner à l'évêché de la Rochelle, *car son cœur bat à l'unisson avec celui du grand prélat.* A ce dîner étaient invités, l'abbé Martin, inévitable person-

Digitized by Google

nalité, les opportunistes de la ville, un religieux Dominicain et un père Lazariste. Le dîner fut animé, gai, sceptique même. Mgr Meignan présidait! Au dessert, sous le feu du malaga, les pétillements du champagne et aussi les huîtres de Marennes... (je ne sais si c'est l'abbé Knel qui les avait envoyées)...complétant, l'archevêque de Tours s'adresse au P. Dominicain, avec sa voix chevrotante, goguenarde...

— Mon révérend Père, lui dit-il, je voudrais vous poser une question?

— Monseigneur, répondit le Père, je serai très heureux de pouvoir y répondre.

Heureux le Père le fut, vous allez en juger.

— Eh bien! dit l'archevêque, les religieux vous êtes dans l'Eglise comme qui dirait les disciples autour de Jésus-Christ, oui, vous êtes les successeurs des disciples, d'accord. Mais, mon révérend Père, pourriez-vous me dire... oui, les disciples faisaient des miracles, — pourriez-vous me dire pourquoi, vous, les religieux vous n'en faites plus?

Le gras visage du vieillard rayonnait de la fusée inattendue et se colorait un peu de la pourpre qui pointait à l'horizon..... non... sur le minois guilleret du futur archevêque de Sens.

— Monseigneur, dit le Dominicain sans tomber en syncope, je me ferai un plaisir de répondre à Votre Grandeur, mais j'aurai besoin d'un renseignement préalable.

— Lequel? dit l'archevêque avec son ton conciliant.

Digitized by Google

— Voici. Nos seigneurs les évêques sont, sans le moindre doute, les successeurs des apôtres ; les apôtres, paraît-il, faisaient des miracles, d'où vient qu'aujourd'hui les évêques n'en font plus...

A ce moment le garçon se présentait « Cognac, anisette, cassis. »

— *Du cognac*, dit Mgr Meignan... La réponse on l'attend.

Non ! nous ne voudrions pas des thaumaturges dans les Séminaires, au moins rien que des thaumaturges et nous ne voudrions pas non plus des génies et rien que des génies. Pour nous on serait moins poli qu'envers l'archevêque de Tours ; le serait-on autant ? qu'instinctivement les yeux se tourneraient vers Bicêtre.

Néanmoins, sans exiger des génies, serait-ce trop de demander des professeurs plus instruits que les élèves? La question semblera naïve : elle ne l'est point. Parmi les professeurs débutants beaucoup tournent les feuillets du livre pour donner la leçon, et ne les retournent que pour la faire réciter. La préparation scientifique est nulle, nous l'avons vu, l'improvisation des professeurs survenant peut-on trouver nos *desiderata* naïfs?

Personne n'ignore que l'abbé M***, actuellement professeur de morale au Grand Séminaire de Montpellier, n'a fait aucune étude, soit de philosophie, soit de théologie.

A Paris la fièvre *pigritine* l'avait déjà pris, elle ne l'a plus quitté depuis. La philosophie était aride, froide, il maigrissait ; au troisième mois

Digitized by Google

c'était un squelette. Depuis qu'il enseigne ce qu'il n'a jamais appris, l'embonpoint, le lard est venu. Force fut de l'expédier à Lisbonne, à Madère, il y reçut les saints ordres. Le père Dupuy, on ne sait trop par quelle chance il aborda sur un rivage qui déjà lui avait été très inhospitalier, fut nommé, pour le malheur du diocèse de Montpellier, supérieur du Grand Séminaire. Son premier soin est d'éloigner les anciens, les aînés, et du même coup d'appeler ceux qu'il avait connus dans le pays où fleurissent et gonflent les plus gros haricots. L'abbé M*** arriva, tout radieux de sa promotion ; il succédait à l'abbé Viti, un professeur peu ordinaire. Jamais il n'avait ouvert une philosophie, croyez-vous qu'il en ouvrit une ? Il coupait les feuillets de Vallet en classe. Que faisait-il ? Des sermons ? Des conférences ? Un confrère charitable lui avait passé ses manuscrits ; il les lisait en chaire.

Préparait-il ses examens ? car il est docteur en philosophie, en théologie,.. et les élèves ajoutent *en blague*. Nous n'en croyons rien. Le P. D*** a des connaissances à Rome et « avec 50 francs, disait-il à un prêtre de Carcassonne, je vous promets de vous faire recevoir. » Les 50 francs, c'est probable, il a dû les verser pour son protégé et, selon sa prédiction, sa promesse, son assurance, l'abbé M*** est docteur.

Le titre ne fascine point les Séminaristes ; l'un d'eux prétend que le professeur de philosophie devenu professeur de morale :

Digitized by Google

1° Ne se lève que vers huit heures du matin.

2° Ne célèbre la Sainte Messe que deux fois au plus par semaine.

3° Ne prépare pas une classe et se contente de faire traduire l'auteur, *car les élèves*, dit-il, sont *trop bêtes pour le comprendre*.

Prendre ces accusations au sérieux, elles sont fondées, appartient aux Supérieurs majeurs — mais voyons, la main sur la conscience, est-il possible qu'un homme pareil ait la moindre autorité dans le Séminaire? A qui la faute? Aux élèves? Point du tout. Permettez-leur de vous parler, avec ce sans-gêne, cette désinvolture, cette franchise du Méridional : ils vous diront qu'il y a cinq ans, un homme, un professeur était adoré au Grand Séminaire. Non pas que celui-ci adorât les élèves; il leur disait de dures vérités, mais il les aimait. Ils savaient tous que ce prêtre, modèle des prêtres, travaillait pour former des prêtres. qu'il y travaillait le jour, la nuit même.

Ils savaient qu'une de ces nuits, le pieux bénédictin s'était mis au bureau à 9 heures du soir pour étudier la question de la prédestination et qu'à quatre heures du matin lorsque l'excitateur vint lui dire de « *bénir Dieu* » il le trouva la face contre terre, les sens perdus dans l'ardeur du travail et la ferveur de la prière. Ce travail nocturne se renouvelait souvent, si bien qu'à la fin les forces l'abandonnant, on ne le vit plus dans sa chaire; le lit le retint. Mais c'est ici qu'il faut constater l'influence d'un homme et l'amour dont sont capa-

Digitized by Google

bles des élèves envers celui qui les aime. Le professeur reste trois mois dans un état de prostration complète, pendant trois mois les élèves restent au chevet de leur maître, priant le bon Dieu, avec larmes, de conserver leur Père. Voilà ce dont furent capables ces esprits méridionaux si mal appréciés par Saint Vincent de Paul, si démonétisés par ses fils.

Dieu conserva bien le Père, mais quelqu'un qui ne voulut pas le conserver ce fut le Supérieur, celui que les Séminaristes appellent *Papette*. Mgr de Cabrières, un saint évêque, un homme droit, ayant conscience de ses devoirs, les remplissant avec la délicatesse, le tact et la distinction, puisée dans cette noblesse de vieille roche, presque disparue de nos jours, mais les remplissant quand même, sans capituler jamais, rêve un Séminaire modèle pour son diocèse. Aussi lorsqu'il rencontre dans cette maison un homme à la hauteur de sa mission, il s'attache à lui en ami. Dieu sait si Monseigneur de Montpellier s'était attaché à l'abbé D***!.... aussi il fallut pour le laisser partir qu'on lui parlât de Rome. Rome a toujours eu sur cet esprit chevaleresque une puissance de fascination, d'enthousiasme qu'on ne saurait décrire. Le Colysée avec ses gladiateurs et ses martyrs, — le Vatican avec ses Papes — l'Italie — Ciceron — Virgile — le Dante — Raphaël — Michel-Ange lui ont arraché des cris sublimes, que les Rostres eussent été heureux d'entendre et de répéter. Aller à Rome, pour lui, c'est un devoir, un bonheur. —

Digitized by Google

« On se croit, dit-il, sinon au Ciel, au moins dans les jardins de l'Eden en traversant l'Italie ». L'abbé D*** partit donc pour Rome, suivi de la bénédiction de son évêque et de son : « Au revoir! »

Quelques mois suffirent au brillant professeur pour préparer des examens sans précédents. Lorsque à l'évêché on apprit le succès on en fut rempli de joie. Monseigneur se rendit au Grand Séminaire et, chose surprenante, annonça aux élèves une nouvelle que le Supérieur connaissait depuis plusieurs jours, mais que pour des motifs inavouables, preuve d'une diplomatie maladroite, il avait tenue secrète. Je ne sais si l'éloignement de l'abbé D*** était déjà résolu, il le fut à coup sûr, après l'éloge pompeux que Mgr de Cabrières venait de faire, au milieu des applaudissements frénétiques des élèves, du lauréat de Rome. Des velléités, des projets d'établissement d'une maison française dans la capitale du monde catholique survinrent, toujours entravés par les manœuvres machiavéliques des lazaristes italiens qui, non contents de plaider entre eux au sujet de leur *Campagnetta*, troublèrent l'essaim français lui-même. L'abbé Dupuy en profita, cette fois avec habileté, pour faire circuler des bruits, à l'adresse de l'abbé D***. « Il avait si bien réussi que le Supérieur général songeait à le nommer Directeur de la nouvelle maison *en projet*. Or, jamais il ne fut question, à un seul moment, de confier la direction de la maison d'études romaines à l'abbé D***, mais le jeu du Supérieur gascon de Montpellier est si

Digitized by Google

bien joué que, dans le diocèse, on parle de la promotion si méritée, on y applaudit quoiqu'elle navre les cœurs. Dans ces pays on aime non pour soi, on préfère donner que recevoir, celui qui est aimé est l'objet principal, le but de l'amour et l'on n'hésite pas devant le sacrifice pourvu que l'objet aimé ne soit pas sacrifié. L'abbé D***, supérieur à Rome, c'était une élévation, on y applaudissait. Mgr de Cabrières, avec ce pieux désintéressement des saints, répondit, lorsqu'on fit semblant de le consulter : « Je tiens beaucoup à M. D***, mais je ne voudrais, en rien, gêner l'administration de la Congrégation, et arrêter une nomination qui est regardée comme une récompense. »

La nomination n'eut pas lieu, mais l'évêque de Montpellier avait donné, à contre-cœur, avec résignation au plus, son : *Exeat*. Cela suffisait. L'abbé D*** devait ne plus revenir. Il ne revint pas. Il quitta Rome, puis on l'envoya successivement à Albi, à Amiens, à Meaux qu'il quitta également pour quitter bientôt les Lazaristes. De tous côtés on plaignait, on pleurait le professeur nomade, contraint de porter sa tente dans tous les pays, et il pleurait lui aussi !

Un jour de sa fenêtre échangeant avec un confrère ami des regrets, des réformes, il entendit une critique à fendre l'âme parce qu'elle était juste.

« — Inutile d'aller à la méditation et à la messe, notre professeur n'y va jamais » disaient des élèves de Philosophie.

C'était vrai, le professeur en question, actuelle-

Digitized by Google

ment professeur de morale à 34 ou 35 ans, n'y allait jamais, il n'y va pas davantage aujourd'hui.

« — Eh bien, dit l'abbé D*** à son confrère, nous allons leur montrer le contraire, le voulez-vous?

« — Oui, dit le confrère je le veux, soyons des modèles. »

A partir de ce jour les deux pieux directeurs *doublèrent* leurs exercices de piété afin de contre-balancer les mauvais exemples de celui que les élèves mettaient au pilori.

Tous les jours après leur messe, ils restaient à genoux pour en entendre une autre, apprendre aux futurs prêtres l'action de grâce quand ils ont le bonheur de faire la Sainte Communion. A 5 heures, une heure de classe, non pas de lecture romanesque, de diatribes contre l'administration, mais de classe sérieuse de théologie dogmatique, d'histoire, d'herméneutique ou d'hébreu après laquelle ils restaient en adoration, devant le Saint Sacrement, dans le recueillement de la prière réparatrice.

« — Je demeurai moi-même, nous écrit un fervent Séminariste d'alors, je demeurai uniquement pour prendre exemple: ma prière en était, semblait-il, deux fois plus sincère et aujourd'hui, dans le ministère, fidèle à cette pratique, je suis l'exemple de ces deux maîtres et j'y goûte, à côté des douceurs du souvenir reconnaissant, des consolations que sans eux, je ne recevrais peut-être pas... »

Voilà le moyen d'obtenir l'autorité nécessaire à la formation de la famille lévitique, la science

Digitized by Google

accompagnée de la vertu. Nous dirions, et nous ne pensons pas être dans l'erreur, que c'était là le moyen de rester longtemps dans un Séminaire et d'y produire un bien réel. Quelle responsabilité n'encourent donc pas ces hommes revêtus de l'autorité physique, privés de l'autorité morale et qui sentant le vide irréparable de cette privation personnelle, se débarrassent par des intrigues inqualifiables, des mensonges éhontés, de ceux qui seuls font l'œuvre de Dieu dans les âmes.

Ils ont la responsabilité du bien qui ne se fait pas, par leur faute, — responsabilité redoutable, quand de cette privation découle, comme une conséquence immédiate, le mal qui se fait. Elle est de vieille date, de vérité évangélique, cette parole du premier formateur de prêtres : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » — « Vous êtes une pierre angulaire ou une pierre d'achoppement. » — « De votre charge découle le salut ou la ruine d'un grand nombre.

Dans les Séminaires ces paroles sont d'une vérité effrayante. Si les élèves ne sont pas excellents, perdus dans l'amour de Dieu, épris de la beauté des âmes, courbés dans les labeurs incessants de l'étude, ravis par l'extase de la prière, tristes âmes que ces élèves ! Nous verrons bientôt quelles sont les aspirations, les occupations et les préoccupations de bien des Séminaristes. N'anticipons pas.

Dès maintenant constatons : les nominations malheureuses, juvéniles, intempestives de certains directeurs ;

Digitized by Google

Les mutations cruelles, écœurantes, insensées, impies d'autre part;

Le maintien provocateur des uns;

L'élévation scandaleuse des autres;

et vous admirerez, avec moi, la bonne volonté de certaines âmes marchant, malgré le cahotement des mauvais exemples, vers le sacerdoce. Tout en m'étonnant, je remercie le Grand Prêtre Eternel de jeter à certaines heures, comme sur les plages semées de syrtes, de bancs et de récifs, des phares et des garde-côtes, capables de ramener les embarcations égarées par les vérines et les pilotins.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

VIE DES DIRECTEURS

Quatre heures sonnent, le Directeur est debout : une demi-heure pour faire sa toilette, son lit, sa chambre (car personne ne doit s'immiscer dans ses affaires intimes, et la cloche l'appelle à l'oraison. Une heure durant), dans la salle ou oratoire privé, son esprit méditera les vérités lues la veille passant des *considérations*, aux *affections* et aux *résolutions*. A cinq heures et demie il montera au saint autel, célébrera pendant trente minutes les saints mystères. Pendant un quart d'heure il remerciera Dieu du grand bienfait du jour. Alors il se retirera dans sa chambre, récitera les petites heures de l'office divin ; sept heures ne seront pas éloignées quand ses exercices pieux auront pris fin. Ce sera le moment d'aller prendre au réfectoire la tartine de beurre et le bol de café qui lui permettront de se mettre au travail vigoureusement jusqu'à sa classe. Elle a lieu de 9 à 10 heures : philosophie, théologie, histoire, cours accessoires appellent chaque jour alterné leur professeur. De 10 heures à midi, il retourne dans sa chambre, prêt à recevoir

Digitized by Google

les Séminaristes qui se sont confiés à lui, pour diriger leur âme. Midi, heure de réfection commune, dîner réglementaire copieux, fin, selon les jours, les cuisiniers ou cuisinières et surtout selon les économes. Le repas est suivi d'une heure de récréation prise par les Directeurs, d'après les règles, avec les élèves. Récréation monotone, les jeux sont interdits, ils sont incompatibles avec la modestie ecclésiastique. Elèves et professeurs se promènent de long en large, quatre pas en avant, trois en arrière, jusqu'à deux heures. D'ordinaire les Directeurs se réunissent pour réciter les Vêpres du jour, comme ils s'étaient réunis avant le dîner, moment de l'examen particulier et après le dîner pour visiter le Saint-Sacrement. Les Vêpres finies, ils vont en chambre préparer leur classe du soir. Elle a lieu à trois heures, dure une heure comme celle du matin et se termine à l'heure de la récitation du bréviaire. Le reste du temps jusqu'à sept heures est consacré aux études particulières, selon la conscience de chacun. A sept heures a lieu le souper suivi d'une récréation prise encore avec les élèves. La prière du soir termine la journée ; à 9 heures la cloche tinte, c'est le couvre-feu, l'extinction des lumières.

Voilà la vie du Directeur au Grand Séminaire pendant 270 jours, vie régulière, variée par un congé sur semaine et la sanctification du dimanche et des fêtes, journées prises, le congé par la promenade, les fêtes par les grands offices du chœur.

Peu de différences sensiblès, entre les Sémi-

Digitized by Google

naires dirigés par les Congréganistes et les Séculiers. Il y en a une pourtant bonne à signaler, car elle frappe et donne à la formation une influence spéciale.

Les Sulpiciens doivent toujours être avec les élèves, ne pas les quitter un instant cela pour un double motif : le premier, le bon exemple, le directeur doit être le modèle du Séminariste afin que si celui-ci lève les yeux, il rencontre l'exemple de ses maîtres; le second moins beau, moins raisonnable, gamin presque, la surveillance incessante de l'élève. Je ne dirai pas lequel des deux prime dans l'esprit du maître ; celui qui domine, le seul, dans l'esprit du Séminariste c'est le second. Il n'est pas noble, digne, formateur, nous le désavouons. De là à dire qu'il n'est pas nécessaire il y a loin, nous ne le dirons pas. Qu'on se garde cependant de laisser croire à la geôle, à la chiourme, au collège, à l'asile, ce serait déprimer le caractère de l'adolescent. Ce motif peut ne pas être le mobile de la règle, il est cependant celui de nombreux directeurs. Ne serait-il pas le leur, si l'élève le croit tel, ne négligez rien afin de dissiper ce préjugé. Une maxime par trop facile à émettre, peu véridique en pratique c'est celle-ci : *laissez tomber les préjugés.*

Les préjugés ne tombent pas d'eux-mêmes. force est de les détruire directement ou indirectement; les preuves seules, les actes contraires en sont capables. Dire préjugé c'est dire opinion arrêtée, jugement préalable, mais jugement, tout

Digitized by Google

jugement appartient à la conviction, celle-ci exige des preuves. Si donc l'élève croit à tort ou à raison, que le mobile de votre conduite manque de noblesse, de dignité, hâtez-vous de le dissuader. Eh bien, l'élève croit à une surveillance active, c'est très bien, mais lui laisser croire que tous vos actes sont inspirés par l'esprit policier, mouchard, c'est très mal. Ayez l'air d'accorder aux personnes une grande confiance, accordez-la-leur réellement, leur caractère ennobli s'élèvera, grandira, vous grandirez vous-même dans leur esprit. L'usage Sulpicien nous semble donc petit, dénué de noblesse, sinon dans la théorie, sûrement dans la pratique, il serait bon de le restreindre dans ses applications.

Personne ne trouvera mauvais dans un Séminaire que le Directeur assiste aux exercices religieux qui n'ont rien de particulier pour les Séminaristes, par exemple tous les offices d'Eglise; qu'il se mêle à sa vie intime, enfantine, familière, il ne le supportera pas. Les récréations, c'est le moment où les condisciples se fréquentent, se voient, détendent leur esprit, s'égayent. Que le Directeur et sous-directeurs soient tout le temps avec eux et la récréation perdra son but en perdant sa physionomie.

D'abord le Séminariste rencontrant, à tout instant, l'œil inquiétant, minutieux du Maître, se composera; de là, l'afféterie, le malaise, la supercherie, l'hypocrisie. Des espiégleries, des plaisanteries, des causeries, il s'en privera, parce que vous le voyez,

Digitized by Google

l'entendez et il sait que vous tiendrez compte de sa conduite aux heures décisives. L'expérience et la rumeur lui disent que d'une parole, d'un sourire, d'un geste pourrait dépendre sa réputation, son avenir, il se surveillera parce qu'il est avec ses surveillants; dès qu'il ne les verra plus, adieu vigilance, adieu surveillance. La récréation sera finie, finie ne sera pas l'expression juvénile, joyeuse, elle commencera. Non seulement l'esprit général en souffrira, mais les études elles-mêmes seront atteintes.

Le jeune homme, quel qu'il soit, a besoin de se dilater le cœur, de se livrer, s'abandonner aux rires et aux éclats; ce besoin le rend meilleur, plus à l'aise, plus digne, s'il le satisfait. Je n'aime pas les portes de prison, les armoires cadenacées, la vie n'est pas, la franchise se mitonne, c'est la défiance en général, la maturité précoce parfois; les deux sont regrettables. Ah! mais voulez-vous que la jeunesse prenne ses ébats, qu'elle ne voie plus le surveillant : soyez pour elle l'ami, le camarade. Oui le camarade, en récréation, afin qu'il puisse ouvrir son cœur sans crainte, dire son mot sans appréhension, jeter la note gaie sans trembler, il y gagnera et vous n'y perdrez rien. Règle générale, le Directeur ne devrait jamais se servir d'une connaissance confidentielle, d'un acte fait en sa présence, dans la bonne foi, la candeur et l'innocence.

En est-il ainsi? Non. Le Sulpicien est abhorré des Séminaristes pour ce seul motif; on voit trop en lui le pion, le douanier et le sergot. Sa vertu

Digitized by Google

lui conquiert l'estime, il pourrait faire le bien : il n'en fait pas beaucoup parce qu'on l'évite.

Voyez-vous dans ce grand réfectoire, au bout de chaque rangée de tables à nappe blanche, une place réservée, c'est celle d'un Directeur. Le Supérieur seul occupe, au milieu, la grande table d'honneur, personne ne le gêne, il est seul. Vraiment ne serait-il pas plus imposant de voir le Supérieur entouré des Directeurs présider à la table commune? Oui, mais on surveillerait moins; et les traditions, les traditions, on y tient à Saint-Sulpice. Oh! j'aime beaucoup les familles fidèles aux traditions, encore faut-il que ces traditions soient justifiées et raisonnables. Je ne sais trop, si celles de MM. les Sulpiciens le sont toutes. M. Olier, esprit très perspicace, sujet à caution à cause de son mysticisme transcendantal, et qui, nous n'en savons rien, mais au dire des personnes compétentes, n'est pas sur le point d'avoir un autel, malgré l'envie et les démarches pressantes de ses fils, M. Olier a laissé très peu de traditions, d'usages. Celui qui en a laissé le plus c'est Tronson et ces traditions ne sont pas des moins curieuses. Dans ses heures de loisir il a composé un volume contenant des examens particuliers appropriés à l'état ecclésiastique. Jusqu'à ces dernières années on lisait ces examens particuliers sans omettre *un iota* et Dieu sait! s'il y aurait eu des omissions à faire pourtant! Lorsqu'on va recommander aux Séminaristes de ne pas mettre de *dentelles aux culottes*, de *ne pas prendre la viande avec les doigts*, de *se servir de fourchettes*

Digitized by Google

s'il y en a, etc., etc., n'est-ce pas d'un autre temps?

« Saint-Sulpice, dit Renan, est une chose archaïque, un fossile de deux cents ans. »

« Le samedi avant les vacances les élèves sortiront pour aller retenir leurs places à la diligence. » (Règles) (1).

Tout le monde le dit; « il *faut se faire à son temps*. » Saint-Sulpice est longtemps resté réfractaire. D'après leurs usages, leurs traditions, les prêtres de Saint-Sulpice ne doivent allumer du feu dans leurs chambres qu'à partir de la Toussaint. Octobre pourra bien être froid, neigeux, peu importe, on ne fera pas de feu, ce n'est pas l'usage de Saint-Sulpice. Une fois allumé par exemple il brûlera jusqu'à Pâques, malgré les belles journées de mars, et le soleil du printemps. Pâques serait au mois de juin qu'on chaufferait à blanc jusqu'à Pâques. Une année l'hiver avait été hâtif, la neige épaisse tombait en octobre, partout on disait : « *les saisons changent* », les cheminées fumaient, les poêles ronflaient partout, excepté à Saint-Sulpice. Dès cinq heures les pauvres séminaristes, les yeux encore bouffis de sommeil et picotés en même temps par l'aigre brise qui souffle bien fort sous le péristyle du Séminaire, les oreilles pincées par le froid, le nez pleurant de gel et les doigts gourds et raides d'onglée, se rendaient grelottants à la salle des exercices, qui était froide, glacée. L'oraison devait

1. La sortie a lieu et pourtant que sont devenues les fameuses diligences! Oh! les traditions de Saint-Sulpice!

Digitized by Google

s'en ressentir. Les pauvrets à bout d'infortune réclamaient du feu, le Supérieur de faire sourde oreille, et puis il ajoutait ces paroles adorables : « *O tempus*! Vous croyez que si les saisons changent nous allons changer nos usages? »

Vous êtes trop avancés, vous autres, jeunes, prenez patience, sachez endurer le froid. Je comprends mieux les Chinois...

Après la fameuse entrée des Français à Pékin, le gouvernement vainqueur établit entre Tien-Tsin et la capitale du Céleste Empire, une voie ferrée de communication; il mit toute en œuvre pour la réussite de ce moyen civilisateur. Les petites machines couraient sur leurs rails traînant quelques wagons à peu près vides; et les Chinois de les laisser courir, ils s'en allaient eux avec leurs petits pieds, à petites journées. On crut qu'ils craignaient la dépense ou prêtaient des intentions perfides aux Européens, alors que fit-on? Une bêtise, parce qu'on fut bon, fort mal à propos.

Les Français leur donnèrent le chemin de fer, les rails, les locomotives, tout le matériel quoi ! et ils se figuraient, les naïfs ! que le Chinois ingénieux allait rivaliser avec les ingénieurs de l'Ecole Polytechnique et faire concurrence aux chemins de fer de France.

Si nos compatriotes eurent cette illusion, ce rêve, il ne tarda pas à s'éclipser. Un beau jour on n'entendit plus siffler nos machines, pourtant le marché chinois était très animé, on s'approche et que voit-on ? les locomotives démontées, les

Digitized by Google

rails entassés étaient aux enchères. De notre chemin de fer ils faisaient des sapeques. Et lorsqu'on leur faisait remarquer qu'ils seraient obligés de passer des journées dans leurs mauvaises charrettes pour aller de Pékin à Tien-Tsin ou bien de faire la route à pied, ils répondaient avec leur flegme oriental: « Ah ! nous ne sommes pas pressés. Jusqu'ici nous avons fait le trajet avec nos jambes, nous le ferons encore. » Et c'est ce qui a lieu dans le Céleste Empire. A Saint-Sulpice c'est un peu la même chose. « Vous croyez que si les saisons changent, nous allons changer nos usages. »

Pauvres Séminaristes ! adressez-vous donc aux saisons, elles changeront plus facilement que les Sulpiciens.

Leur vie, nous venons de le voir, est toute de *traditions* : pas n'eût été besoin de les écrire dans un grand volume ; la pratique fidèle, immuable est le meilleur conservateur. Chez les Hébreux, les traditions orales suffisaient presque ; les Juifs ont toujours eu une mémoire excellente et une longévité sans pareille, centenaire de nos jours, presque millénaire autrefois. On conçoit alors que dans de pareilles conditions les livres fussent inutiles. Une pierre plantée sur un chemin suffisait pour faire revivre plusieurs générations. Il en est ainsi du vrai Sulpicien : sa mémoire est bonne, car elle n'embrasse qu'un cadre restreint, et les choses entrent, se gravent, le ciseau d'une main, le marteau de l'autre. De marbre est le fond, il est un peu dur à tailler mais aussi comme il

Digitized by Google

dure ! on dirait même qu'il durcit au contact de l'air, des péripéties des saisons. Puis, comme les vieux Juifs, car Saint-Sulpice à l'instar de Saint-Lazare est en relations suivies avec eux, ils vivent longtemps, très longtemps ! Conditions favorables, on le voit, pour la transmissison des us et coutumes, légués par M. Olier et *tronçonnés* par ses successeurs.

Dans cette longévité, il ne faudrait pas soupçonner un ressort de contrainte servant de point d'arrêt. D'aucuns se figurent que, pour vieillir, il ne faut pas *se fouler*. Nous ne les contredirons pas. *Se fouler*, dans leur esprit, veut dire ne pas se surmener, ne pas mettre sur ses épaules des charges trop lourdes, mieux vaut faire deux fois le trajet d'un pas alerte, dégagé, que de prendre toute la besogne, en une fois, et plier sous le faix. C'est là, règle de sagesse, transmise, conseillée, pratiquée par ceux, déjà experts de la vie, avec lesquels le temps, semble-t-il, est obligé de compter, de si bien compter qu'il est las de le faire, et que nos bons vieux croient qu'on les a oubliés sur la terre. A leur encontre les jeunes, les hommes, comptent avec le temps, leur but est de faire en quelques jours la tâche fixée pour des années. La devise de Port-Royal leur plaît, les guide. « *Travaillons dans le temps, nous aurons l'éternité pour nous reposer.* » Je ne dis pas que les vétérans de la vie aient une maxime différente, ils disent simplement: « *Travaillons doucement afin de travailler plus longtemps.* » Je ne dis pas: *afin de vivre plus longtemps*,

Digitized by Google

non ; je maintiens ma première version. Comme ces deux devises, avec leurs beautés inhérentes, ont une signification diverse ! Les premiers, travailleurs titanesques, avares du repos, lésineurs du plaisir, ce sont les esclaves de la vie, les gueux de la misère, les galériens ou les pénitents de la vallée des larmes. Les seconds, Diogènes contemporains, contents de leur tonneau et d'un rayon de soleil, ou Sardanapales, Crésus, Rotschilds adeptes de l'épicurisme, ce sont les maîtres, les propriétaires de la vie, les idolâtres du *dolce farniente*, ou tout au plus, les gondoliers du soir, spectateurs ravis de la chute du jour.

Entre ces deux catégories, personnifiées, afin de parler langue religieuse, les premiers par les Trappistes, les seconds par les anciens chanoines de Cluny et de Prémontré, se tiennent, rattachant les chaînes d'or de ceux-ci aux chaînes de fer de ceux-là, certains ordres religieux, Sulpiciens, Lazaristes, Adorateurs..... qui se disent *que va piano va sano*, et ils vont *piano* — *pianissimo* — Pour eux, le temps est indulgent, la vie bonne mère. Ils voient la Seine couler les eaux, tantôt troublées, tantôt claires, la mer envoyer ses vagues caressantes et ses flots rageurs, eux restent imperturbables. La vie calme, peu occupée se passe loin du tumulte, exempte de préoccupations. A table, le couvert est mis, les plats variés, abondants, les bouteilles vermeilles ; le sang se renouvelle généreux, inépuisable; le sommeil aux rêves dorés, vient deux fois le jour emporter les vapeurs diges-

Digitized by Google

tives, et les aiguilles courent inaperçues sur le cadran du temps et les heures sonnent à l'aube, à midi, au crépuscule chantant, dans leurs mélopées trois fois quotidiennes, le bonheur de la vie. Peuvent-ils vraiment ne pas vivre longtemps, ces heureux, j'allais dire ces fortunés, non, ils sont pauvres, oh! mais d'une pauvreté qui n'est point celle des hères et des marmiteux. Leur pauvreté est tout évangélique, c'est-à-dire riche des bénédictions du Ciel et des trésors de la terre qui ne font jamais défaut. Tous ont un travail : consiste-t-il à étiqueter des cailloux, des bouquins ou des médailles, confesser quelques nones, inspecter les bassines, etc.., ils vous disent de tout leur sérieux : « Je suis accablé, je ne sais où donner de la tête. »

Pauvre tête! à 50, 70, 80 ans, pas trop ne lui en faut pour se perdre !

Il y a quelque temps, je vis un bon aumônier que j'ai souvent rencontré chez Léon Gautier.

— Eh bien, monsieur l'abbé, vous êtes le plus heureux des hommes !

— Je conviens alors que les autres doivent être bien malheureux, me dit-il d'un air un peu sec.

— Ça ne va donc pas, repris-je.

— Ah ! ne m'en parlez pas, si cela continue, je demande à Monseigneur de me décharger.

— Comment vous décharger, monsieur l'abbé?

— Mais oui, ces religieuses absorbent tous mes moments, j'ai à peine le temps de dire mon bréviaire.

Digitized by Google

Le brave homme, le croiriez-vous, avait dix-huit Carmélites à confesser toutes les semaines, qu'il recevait à deux fois, le lundi et le vendredi. Je ne connais pas trop ce genre de travail, mais dans ma petite jugeotte, je me dis : « Mon Dieu ! les bonnes filles doivent lui laisser assez de loisirs. Que peut donc avoir de si long à dire, de si pesant à porter, de si lent à guérir, de si amer à consoler une pauvre recluse qui ne voit du monde que le soleil, et dont les cloîtres tapissés des trochets de prémières exhalent un parfum de rose et de violette qui enivre leurs âmes. Elles sont gratifiées de visions, la plupart du temps gratuites, le Ciel s'entr'ouvre, le bonheur leur apparaît béatifique, quiétiste. Jésus est tant aimé qu'elles consentiraient volontiers à être damnées si telle était la volonté de Jésus. Mme Guillon pourrait bien avoir même de nos jours des coréligionnaires. On m'a montré des circulaires, de quelques filles du diocèse de Chartres qui n'étaient pas très éloignées de la confrérie des Quiétistes. Ces femmes sont terribles ! l'évêque leur ordonne de suivre le sentier battu, le pape les excommunie, rien ne peut leur faire. Quand je vous disais qu'il ne faut pas devancer les jugements de l'Eglise dans la canonisation des hommes, moins encore dans celle des femmes.

L'une d'elles, Carmélité défroquée, avait rêvé dans ces derniers temps la fondation d'une Communauté d'un ordre nouveau sans précédent, un ordre de religieuses Passionistes. Le but de la communauté eût été d'imiter la Passion de Jésus-

Digitized by Google

Christ, d'éprouver ses souffrances et ses opprobres. Le vendredi était le grand jour pour elles. Voici les différents exercices des religieuses en herbe, en barbe même, quelques copies avaient éte mises en circulation, on vient de m'en communiquer une, je la transcris, sans rien changer. On ne me reprochera pas de manquer de discrétion, la chose est devenue publique dans un certain milieu.

Les exercices ordinaires comprenaient le Chapelet de la Passion et l'Exercice de la Passion; voici ces deux chefs-d'œuvre d'une imagination malade ou pervertie.

CHAPELET DE LA PASSION

Se recueillir avant de commencer le chapelet; penser à Jésus au jardin des Oliviers... accablé de douleurs..., pensant à l'outrage que fait le péché à l'honneur de Dieu... Jésus veut réparer la gloire de son Père, sauver les âmes... et les hommes méprisent sa Passion, veulent se perdre.

L'âme sainte de Jésus est triste jusqu'à la mort. — Jésus tombe en agonie.

Sixième dizaine : du Rosaire, l'*Agonie de Jésus.* — Pendant cette dizaine rester à genoux.

Septième dizaine : la *Flagellation.* — Réciter cette dizaine *debout*,... penser aux cruelles douleurs du Sauveur pendant sa sanglante flagellation.

Huitième dizaine : le *Couronnement d'épines.* — Réciter cette dizaine assis, un maintien grave et

Digitized by Google

recueilli, songer aux ignominies dont Jésus fut accablé pendant son couronnement.

Neuvième dizaine : *Portement de Croix.* — Réciter cette dizaine en *marchant*, s'il se peut, sinon rester debout penser à la pesanteur de la Croix du Sauveur, lourde de tous les crimes du monde... de mes péchés.

Dixième dizaine : *Crucifiement de Jésus.* — Réciter cette dizaine debout : le Christ dans les mains, le considérer.

Notes. — On peut aller plus loin dans l'imitation de la Passion du Sauveur. A la personne qui a goûté les premières pratiques on peut lui proposer les suivantes :

— Ajouter aux *Gloria Patri* : « O Sainte-Marie, imprimez profondément dans mon cœur les Plaies de Jésus. »

Au mystère de l'*Agonie de Jésus*, baiser trois fois la terre et rester chaque fois quelques secondes le front à terre.

A la *Flagellation de Jésus*, debout, élever les bras au-dessus de la tête ou prendre la discipline. (La discipline se prend avec un fouet à plusieurs tiges, quatre ou cinq, garnies chacune de 5 ou 6 nœuds. Pour prendre la discipline, on relève tous les vêtements jusqu'à la ceinture, les rabattant sur le bras gauche, puis de la main droite on agite vivement le fouet).

Au *Couronnement d'épines.* — Se tenir assis, les yeux baissés, les poignets croisés.

Au *Portement de croix.* — En marchant faire

Digitized by Google

trois génuflexions et chaque fois baiser la terre, afin d'imiter les trois chutes de Jésus.

Au *Crucifiement.* — Debout, penser aux sept paroles du Christ mourant — rester les bras en croix, pendant les cinq derniers *Ave* ou pendant toute la dizaine.

EXERCICE DE LA PASSION

Dresser la Croix. Sortir les instruments qui servent à l'imitation de la Passion. Prendre le Saint Evangile où se trouve en détail le récit de Jésus au jardin des Oliviers afin de lire, si on ne le sait pas par cœur, ce passage de la Passion du Sauveur. Lorsque tout est prêt, debout on récite le *Vexilla regis*... A cette strophe, « *O crux, ave,* » on se met à genoux jusqu'à la fin de l'hymne.

1re *Dizaine du Rosaire* : *Agonie de Jésus.* — Se prosterner trois fois, pendant cet exercice ou cette dizaine le front à terre, les mains jointes au dessus de la tête. Penser à Jésus accablé de honte devant la majesté de son Père, anéanti de douleur, pensant à l'outrage que fait le péché à l'honneur de Dieu. Jésus veut réparer la gloire du Père céleste, sauver les âmes. Et les hommes méprisent sa passion, veulent se perdre.

A genoux, le front à terre en union avec Jésus à Gethsémani, se considérer comme victime d'expiation... Prévoir les souffrances volontaires et involontaires qu'on endurera pendant cette semaine, dire le divin *Fiat* avec Jésus. Se relever, faire quelques pas afin d'imiter Jésus allant trouver

Digitized by Google

les trois Apôtres, se pénétrer de ses sentiments...

Pour la seconde fois se prosterner, front à terre les mains jointes au-dessus de la tête, plus éloignées que la première fois... répéter le second *Fiat.*

Se prosterner pour la troisième fois alors entièrement. les bras étendus au-dessus de la tête, les mains jointes, puis faire quelques pas en songeant à Jésus, allant pour la troisième fois trouver les Apôtres endormis, rester quelques secondes debout, puis passer au second exercice.

2e Dizaine : *La flagellation.* — S'unir à Jésus flagellé, le considérer dans cet état sanglant, souffrant la douleur et la honte pour expier les impuretés des hommes. Prendre la discipline de la manière indiquée dans le cahier particulier.

3e Dizaine. — *Le Couronnement d'Epines.* — S'unir aux ignominies de Jésus... se revêtir s'il se peut les épaules d'une étoffe rouge. Prendre la couronne d'épines... se bander les yeux... s'asseoir... se donner plusieurs soufflets... se mettre parfois de la salive au visage, ne rien omettre des ignominies que Jésus a endurées à ce moment de sa Passion... On se tirera les cheveux... la peau du visage...

4e Dizaine. — *Portement de la Croix.* — Prendre à genoux la croix, la baiser, la mettre sur l'épaule droite et ne pas la bouger de place... Penser à la pesanteur de la Croix de Jésus lourde des crimes du monde, de mes propres péchés, ceux de telle ou telle âme. Marcher un peu, puis se mettre par terre dans la position d'une chute, appuyer

Digitized by Google

la croix sur la tête afin de la blesser par la couronne d'épines, Un instant après, se relever, essuyer le visage taché de salive, puis bientôt après avoir marché, se remettre dans la position de Jésus tombant sous le poids de sa croix, tâcher que cette seconde chute soit plus pénible que la première, marcher un peu, imiter la troisième chute et Jésus plus accablé par le poids des péchés que par la souffrance.

5e Dizaine. — *Le Crucifiement.* — S'étendre par terre le visage vers le Ciel, les bras en croix, puis se mettre aux pieds ce qu'on peut imaginer afin de sentir quelque douleur : une petite pierre retenue par une ficelle attachée sur le pied. Debout se mettre à la Croix de façon que les clous enfoncés à l'extrémité des bois de la Croix soient dans la paume de la main. Alors dans le plus grand recueillement intérieur s'unir à Jésus mourant, maudit de tous, délaissé de ses amis, privé de tout soulagement.,. redire les sept paroles de Jésus en Croix, s'unir au Sauveur mourant, entre chaque parole on peut réciter un *Pater*, *Ave*, *Gloria* avec l'intention de gagner des indulgences...

Après la 5e parole « *j'ai soif* » mettre sur les lèvres la goutte amère d'un liquide préparé à cette intention (si on le veut, du vinaigre et du sulfate de quinine).

Après la 7e parole de Jésus mourant rester quelques secondes en croix, puis au pied de la Croix, sur le cœur de Marie réciter une prière...

Nota. Si Jésus en donne l'ardent désir, au

Digitized by Google

2e exercice de la flagellation on posera tous ses vêtements et, dans cet état de nudité complète, prendre la discipline sanglante sur tout le corps. Pour cela on peut se servir du fouet ordinaire dans les nœuds duquel on aura fixé des épingles retournées en crochets,

Au 5e exercice du Crucifiement on laissera tous ses vêtements comme à la flagellation, en gardant un linge autour de la ceinture. Si pour certaines raisons on ne pouvait quitter tous ses habits, il serait bon, afin d'imiter la nudité de Jésus, d'ôter ses chaussures, ses bas, et se découvrir les bras. Puis, prendre un clou à la tête large et plate qu'on a mis au feu, l'appliquer sur les pieds, dans la paume des mains, pendant qu'on prononce le nom de Jésus, après cela on se met en croix.

Lorsque plusieurs personnes font ensemble cet exercice, chacune doit remplir un office et contribuer d'une manière active à la représentation de la Passion de Notre-Seigneur.

La personne qui représentera Jésus s'abandonnera absolument entre les mains des assistants..... se laissera arracher les habits, la chemise, tout.. recevra la flagellation, les crachats, les soufflets... se laissera tirer les cheveux, la peau du visage, sans se plaindre, avec joie, heureuse de reproduire ainsi, dans leurs moindres détails, les scènes de la Passion de Notre-Seigneur.

Nous avons tenu à reproduire ces élucubrations d'un cerveau malade; elles ont été revues, paraît-

Digitized by Google

il, par un Directeur de Grand Séminaire plus malade encore, et nous croyons n'être pas trop sévère. Inutile de démontrer l'immoralité manifeste, non seulement d'une pareille représentation mais même d'une pareille conception. A-t-on pu les écrire et les relire sans sentir la volupté s'emparer de notre pauvre être ! Que serait-ce d'avoir sous les yeux cette chair nue, impressionnable non moins qu'impressionnante, de personnes, jeunes, belles, se livrant ainsi aux attouchements, aux coups caressants de mains caressantes ! Le Directeur qui donne ses soins, son attention à de pareilles turpitudes a-t-il vraiment encore un peu d'*estimative*, pour nous servir d'une expression philosophique ? Je comprends alors que se livrer à toutes ces rêveries des pieuses hystériques absorbe tous les instants d'un homme.

Ah ! que ce Père Jésuite était bien inspiré ! Sous ce rapport il était incrédule, pur ratio~~naliste~~. Lorsqu'une religieuse venait lui communiquer ces grâces extraordinaires, visions, paroles intérieures — il l'écoutait sans l'interrompre et lorsque sa visionnaire avait fini, il ne lui disait que ces mots : « Ma fille, remerciez le bon Dieu des grâces de choix qu'il vous accorde, maintenez-vous dans l'humilité, si vous voulez qu'elles durent pour cela n'en parlez à personne, pas même à votre confesseur. Lorsque Dieu parle, y mêler les paroles d'un homme serait se priver pour toujours des paroles divines. » Nous ne savons jusqu'à quel point il était permis de tenir un pareil langage ! N'était-ce

Digitized by Google

pas laisser cette âme dans l'illusion? Il est vrai que le révérend Père pouvait se demander s'il aurait réussi à la désillusionner, ces femmes-là sont terribles. Que voulez-vous? si la théologie tolère ce moyen, pourquoi ne pas l'employer? il peut être efficace, il évitera au Directeur des pertes de temps et même des déboires malheureux.

Les Sulpiciens ont une règle des plus sages, au point de vue des directions. Sous aucun prétexte, les Directeurs de leurs Grands Séminaires ne peuvent s'occuper de la confession des personnes du dehors, non seulement pendant les neuf mois de l'année scolaire, mais encore pendant les trois mois de vacances.

« Que de difficultés nous évitons ainsi, me disait le Supérieur du Grand Séminaire de Lyon, et que de moments précieux nous réservons à nos chères études! » C'est la vérité!

Les Directeurs, étant donnée leur situation prédominante, auront bientôt, s'ils se jettent dans cette voie, un vrai débordement de pénitentes de tout acabit, de visionnaires surprenantes qui les surprendront tôt ou tard dans leur bonne foi et leur probité.

Ce seront des lettres de plus en plus fréquentes, d'abord mensuelles, puis hebdomadaires, enfin quotidiennes. A chacune il faudra une réponse et une longue réponse. Les questions sont si nombreuses, si pressantes, si sérieuses. Les visites suivront les lettres, visites non moins longues non moins fréquentes, elles auront lieu soit dans le petit parloir

Digitized by Google

vitré du Séminaire, bientôt à domicile, occupant des soirées, des journées même et une foule de personnes que ces assiduités éveilleront, scandaliseront.

Au Grand Séminaire de M*** l'abbé L... reçut un jour accompagnées d'une grande dame, deux demoiselles, vêtues de noir, rayonnantes de jeunesse et de beauté à travers leurs longs voiles de deuil. C'étaient deux orphelines, privées à peu d'intervalle de leur père et de leur mère. Coup sur coup le malheur s'était abattu sur leur maison, naguère l'une des plus fréquentées de la ville. Par suite de mauvaises affaires le père s'était mis en faillite, et quelque temps après, vaincu par la honte, l'écrasement moral, se débarrassait de la vie. Bien intéressantes étaient ces jeunes filles : l'une soupirait après la vie religieuse, mortifiante, austère; l'autre après les douceurs de la vie conjugale. Une dame N... les prit en affection, les choya, leur donnant table, gîte et toilettes. Dame pieuse, très pieuse, mystique ; les soins de la vie matérielle des deux orphelines l'occupèrent, mais les soins de la vie spirituelle eurent ses prédilections, ses préoccupations.

Imbiber ces bonnes volontés des ardeurs du sacrifice libre, leur faire aimer les pratiques de la vie austère, ensanglantée, tresser ensemble des couronnes d'épines pendant que leurs doigts habiles tresseraient aux mondaines des couronnes de fleurs, réservant les premières pour leurs jeunes fronts, serrer leur poitrine, non seulement sous les baleines vêtues de soie de leurs corsets, mais sous les dents de fer

Digitized by Google

aiguisées par l'amour de l'expiation, puis le soir, dans l'obscurité de la chambre passer des heures dans les prostrations humiliantes, des flagellations douloureuses, tels furent les soins, telle l'action formatrice de Mme N... sur les demoiselles G...

L'abbé L... supérieur du Grand Séminaire de M*** leur fut présenté comme directeur et celui-ci les accepta pour ses dirigées, ses filles. Dès lors elles ne furent plus orphelines. D'une figure ascétique l'abbé L... était l'homme, le prêtre qui en pratique aimât fort peu les exercices de la vie pénitente. Il savait les permettre lorsqu'on les lui demandait avec instance, se réservant le droit et il en usait bien vite, de les défendre. Les jeunes filles s'ouvrirent à lui comme à une mère, elles l'aimèrent et en furent aimées, amour sans danger, légitime, il aurait dû ne pas éveiller le moindre soupçon. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Des yeux imprudents, brillants de malveillance, clignottaient au passage de l'abbé L..., car il allait voir, le bon père, ses enfants chez la pieuse dame. Bientôt toute la confrérie des Enfants de Marie sut la nouvelle filiation des demoiselles G... On en parla partout, dans les salons, au jardin, sur les promenades, à l'évêché. L'abbé L... fut averti, admonesté, mais le cher abbé remplissait un devoir sacré, du cœur, de père, rien ne le fit chanceler, faiblir. On insista... peine perdue. Des soupçons aux craintes, il n'y a pas loin. Le danger parut prochain, imminent, il fallait le conjurer, on pria l'abbé L... de quitter le Grand Séminaire. Dire que ce ne fut pas

Digitized by Google

un crève-cœur serait inexact. *Dieu n'abandonne point ceux qui le cherchent avec droiture et candeur.* Il n'abandonna ni les orphelines ni leur père spirituel. Le dévouement attire des dévouements, des attaches indissolubles, source de salut ou au moins de secours aux heures de délaissement. Des personnes influentes agirent auprès de l'évêque de C... et l'abbé L... eut une place non de Supérieur mais de professeur de morale au Grand Séminaire de C. Son premier soin, on le devine, est d'appeler auprès de lui ses chères filles. A la voix de leur père, elles quittent tout et partent pour un pays inconnu mais où elles pouvaient avoir encore les illusions et les reflets de leur pays natal. N'avaient-elles pas la mer qui grondait aux pieds de la ville, sur leurs têtes ne voyait-on pas les montagnes neigeuses, et si le soleil était moins chaud, les nuits plus noires, n'avaient-elles pas pour se réchauffer, s'éclairer, se reposer le cœur de leur Père?

Deux années se passèrent dans le travail, la prière, les saintes émotions de la piété, l'affection filiale. Les pauvres filles ne songeaient pas à une rupture, à une séparation et pourtant elles tressaient, plus de couronnes de fleurs pour les jours de fêtes, mais des couronnes d'immortelles, des guirlandes de perles pour suspendre sur les tombes aux branches des cyprès. A l'heure où elles se croyaient heureuses pour toujours, Mme N... inconsolable du départ de ses filles adoptives, agit vigoureusement, avec la perfidie féline que donne aux femmes la résistance victorieuse d'une part et la faiblesse

Digitized by Google

vaincue d'autre part. Des lettres affectueuses, tendres, comme celles qu'écrivait Fénelon aux duchesses de Beauvilliers, de Chevreuse, de Motesmart, à la comtesse de Gramont ou encore à Mme de Montheran, parurent suspectes. Il y a dans certaines âmes de Directeurs de ces épanchements touchants de candeur que les esprits cauteleux, étroits, mal pensants, ne manquent jamais d'interpréter dans les plus mauvais sens et avec la plus mauvaise foi. L'âge des correspondances du cœur à cœur où les François de Sales, les Olier, les Vincent de Paul pouvaient dire à une femme, sans blesser les convenances: « Je vous aime de toutes les forces de mon âme », est passé. Les mœurs, le langage, les relations deviennent plus susceptibles, plus exigeants avec la recrudescence de la corruption. Aujourd'hui impossible, sans imprudence, de parler, d'agir comme on parlait, agissait, il y a quelques siècles. Si jamais prudence fut nécessaire au prêtre dans ses rapports, ses correspondances avec le joli sexe, c'est de nos jours. Combien qui souffrent d'une lettre par trop confidentielle, aimante!

L'abbé L... souffrit beaucoup des siennes. A l'évêché, le scandale éclate à leur lecture et, si n'était la candide vieillesse de l'auteur, l'officialité diocésaine n'aurait pas eu assez de foudres, ni d'anathèmes. On se contenta de mander au palais épiscopal les jeunes filles, ordre leur fut donné de changer de directeur. Terrible épreuve ! que devenir? A la même heure, une lettre de Mme N... leur

Digitized by Google

offrait un asile : « Mes chères enfants, leur disait la mère spirituelle, revenez près de moi, vous trouverez assez d'affection dans mon cœur déjà vieux pour les vôtres encore jeunes. Nous reprendrons notre vie toute surnaturelle et nos efforts tendront, plus forts, plus constants vers Jésus, notre unique amant. » Mme Guyon n'eût pas été plus persuasive !

Les pauvres filles quittèrent C... plus rassurées, repentantes de leurs errements, d'avoir aimé un vieillard qui les aimait, résolues désormais à vivre d'une vie plus surnaturelle, à moins rechercher les consolations de l'homme. Pourtant celles d'une femme ne leur suffisaient pas. « Le bon Dieu a été bien inspiré, disait la marquise de T... de n'avoir donné le pouvoir de confesser qu'aux hommes, car jamais je n'aurais pu le faire à une femme. » Cette disposition d'âme serait très intéressante à examiner. Faudrait-il voir, avec Garnier dans son traité philosophique des *Facultés de l'Ame*, une preuve de l'inclination sexuelle, l'attrait qui porte la femme vers l'homme et réciproquement ? Ou bien faudrait-il, avec Fénelon, voir dans cette prédilection, la faiblesse à la rescousse de la force ? Les deux ne me semblent point improbables.

Il est certain que l'âme adonnée à la dévotion est exposée à des tentations plus longues et plus terribles, à une lutte plus acharnée. Les troubles l'inquiètent, l'envahissent; d'elle-même, impossible de reprendre son calme, son aplomb, sa route. De là, pour elles, le besoin pressant, impérieux de se livrer, de faire abnégation d'elles-mêmes entre

Digitized by Google

les mains d'autrui. Et cet autre sera toujours un être qu'elles croiront exempt de leurs faiblesses, de leurs troubles, de leurs perplexités. Il y a bien là un danger, comme le fait remarquer M. Caro (1).

« Pour moi, je l'avoue, dit-il, je vois là un danger auquel je suis particulièrement sensible. A force de tribulations secrètes et de troubles j'ai peur que l'âme dévote ne se lasse de ses luttes, ne se remette complètement aux mains d'autrui et ne cherche son repos dans une abdication. Cette crainte me saisit involontairement quand je vois l'inquiétude éperdue de ces imaginations qu'un rien trouble et désespère et qui assaillent le directeur de leurs scrupules incessants. Dans cet état de la dévotion supérieure, on n'ose plus se permettre, sans consulter, une seule démarche, un seul soupir, un seul geste d'âme...

On trouve, je ne sais quelle molle jouissance dans cet abandon de soi-même aux mains d'un autre. La vie personnelle est un honneur et une fatigue aussi. En croyant ne renoncer qu'à l'honneur et à l'orgueil de vivre par soi-même, on renonce en même temps à la fatigue de choisir et à la responsabilité du choix. L'apparence de l'humilité peut cacher même dans cet état, cet excès, de la vie spirituelle, je ne sais quel fond d'inertie et de lâcheté qui s'accommode volontiers d'un état passif et qui fait que nous aimons mieux être la barque que le gouvernail. »

1. *Etudes Morales*, tome Ier, p. 166.

Digitized by Google

Ces réflexions sont d'une exacte vérité, elles seraient complètes si l'on ajoutait l'influence de la passion et de la passion sexuelle qui fait qu'une femme se confiera de préférence à un homme avec réciprocité. Les exemples qui vont suivre seront une preuve de notre affirmation.

Folie serait d'ajouter une confiance démesurée à l'attachement d'une dévote à son directeur. Si l'infidélité est le grand écueil d'une femme ; si pour une œillade, un léger coudoiement elle consent à se laisser pincer les mollets, ou presser les tetons, en attendant qu'elle donne grande ouverte la porte conjugale, la dévote est aussi exposée aux infidélités jurées, aux changements capricieux et journaliers. Une chevelure blonde, un teint rose, une voix pleine, fine ou forte, lui ravit son amour, elle s'éprend du nouvel ange que Dieu met sur sa voie, lui remet sa conduite jusqu'à prochaine apparition.

« Dans ma paroisse, disait le curé de V...., si j'avais un prêtre confesseur tous les jours, toutes mes vieilles filles iraient se confesser tous les jours au nouveau venu. »

Oh ! l'inconstance, la versatilité de la femme, et en particulier de la femme dite pieuse ! On peut leur appliquer ce que César (1) dit des Gaulois : « *Sunt in consiliis capiendis mobiles et novis plerumque rebus student.* » Voyez les demoiselles G..., elles quittent l'abbé L... sans trop de peine, sans même se

1. *Commentaire. Sur la guerre des Gaules*, livre IV, n° 5

Digitized by Google

demander si leur départ lui en fera, n'est-ce pas surprenant après les épreuves endurées par amour pour elles? Hélas non, c'est la loi des affections humaines, et dans les directions spirituelles elles ont une si large part!

Mme V... était enfin tranquille, elle avait retrouvé ses filles, elle pouvait encore les diriger. C'est un état d'âme particulier aux femmes, que cet amour de la direction spirituelle. Elles veulent, à tout prix, s'ingérer dans la connaissance mystérieuse des replis du cœur, donner des conseils, tracer une ligne de conduite, avoir des comptes-rendus minutieux, elles nomment le directeur qu'elles connaissent, aiment, dirigent même, car c'est là au dire de Jules Lemaître, un des caractères principaux de la dévotion mondaine : *de diriger plutôt que de se laisser diriger*. Une mère Mme B... disait de sa fille ancienne carmélite ; *elle arrive à ses fins bon gré mal gré*. Malheureux serait le directeur qui ne voudrait point suivre l'impulsion qu'elles donnent à leur direction. Le mieux serait de ne point avoir de directeurs. Oh ! pour ces âmes, il leur en faut un qui se contente du nom *de père* qu'elles leur prodigueront à satiété s'il consent à se démettre de la charge. Un vieux prêtre donnait ce conseil à un aumônier récemment nommé à un monastère de carmélites : « Ne vous préoccupez pas de leur direction, ces sœurs se dirigent elles-mêmes. »

Par contre, si elles ne veulent pas se laisser diriger, leur bonheur est de diriger les autres et en

Digitized by Google

particulier ceux-là seuls qui ont mission de diriger c'est-à-dire les *directeurs*. « Les sœurs *confesseuses*, disait un évêque, c'est la plaie des couvents et de toutes les maisons de femmes. » Il aurait pu ajouter, « et de bien des prêtres ».

A Lyon, la sœur J... faisait appeler une fois par semaine chacune des enfants du pensionnat, dans sa chambre ; là elle les faisait mettre à genoux à côté de son fauteuil et les gardait une demi-heure, leur posant les interrogations les plus délicates, les plus scabreuses, sur leurs manquements à la règle, leurs amitiés, leurs tentations, leurs fautes; des conseils, des pénitences suivaient toujours leurs aveux. L'une de ces enfants, à présent grande dame mariée à Paris, nous racontait qu'une fois, elle avait eu un accès de candeur et qu'elle avait avoué ses péchés mignons comme au confessionnal. La morale fut... maternelle et la correction... un peu moins. Force fut à la jeune pécheresse repentante de mettre bas, jupons, pantalons, corset et chemise et de se laisser administrer une discipline dont elle garda longtemps les traces. « Je vous assure, ajoutait-elle, que si je pris une résolution ce fut celle de ne plus rien lui dire. » La bonne sœur fut dénoncée à ses supérieurs qui la retirèrent aussitôt de l'enseignement. On comprend aisément qu'elle n'était pas à sa place.

Un décret de la Sacrée Pénitencerie approuvé par le pape Léon XIII et qui grâce au *Figaro* fit un grand bruit en 1891, défendant l'ouverture de la conscience à d'autres qu'aux confesseurs et ce, sous

Digitized by Google

peine d'excommunication, en dit assez sur ce qui devait se passer dans bon nombre de communautés.

Le tendance est générale : les femmes dévotes, religieuses ou laïques brûlent de diriger des âmes. Rien ne leur est plus sensible et plus chatouillant pour leur humilité que d'avoir à examiner une vocation, donner un conseil à un confesseur, sur la manière de conduire telle ou telle personne. Les prêtres, chose curieuse, sont très portés à ces faiblesses. Un père dominicain m'assurait que, dans plusieurs diocèses, c'était des femmes ou des religieuses qui étaient les grandes directrices.

Au point de vue administratif on connaît la puissance des demoiselles Nancy aux palais épiscopaux non seulement de Nîmes mais de plusieurs diocèses comme ceux de Tulle, d'Evreux, d'Orléans, de Tours, de Limoges.

Au point de vue spirituel leur action est plus grande, plus générale encore. Le père Ventura, Mgr Dupanloup, le cardinal Pie, Mgr Landriot, le cardinal Mermillod, ont tellement parlé des femmes, et aux femmes, que leur prédication a été féconde en imitateurs, avec cette différence que ceux-là les dirigeaient, assez souvent pas toujours, en leur parlant, ceux-ci se laissent diriger, peut-être à leur insu, d'une manière inconsciente mais réelle, par celles auxquelles ils parlent et désirent parler. Je crois bien que Robert d'Arbrissel en fondant Fontevrault et donnant à ses religieux une femme pour supérieure a devancé l'heure de la Providence. De nos jours son œuvre eût été des

Digitized by Google

plus prospères, le recrutement de rencontre serait merveilleux.

Au fait on n'a qu'à juger d'après ce qui eut lieu dans le diocèse de Chartres, il y a bien peu de temps encore. Les interdits de l'évêque ne furent pas assez forts pour arrêter la troupe sacerdotale en quête de conseils, auprès des *fameuses victimes expiatoires du Sacré Cœur de Jésus pénitent.* Une excommunication dut être lancée par le Souverain Pontife contre les prêtres qui iraient demander conseil aux grandes visionnaires.

Dans le diocèse d'Alby, à Lavaur, une sœur clarisse, la mère Thérèse de Jésus, avait, je dirai presque, son CONFESSIONNAL assiégé par des ecclésiastiques.

A Poitiers, paraît-il, pareille affluence. Au Carmel une mère prieure donnait ses oracles. On se croirait presque revenu aux temps où l'on accourait à Cumes consulter une pythonisse et s'agenouiller aux pieds d'une femme à la vertu plus que douteuse, ceci soit dit sans application rigoureuse.

Que résulte t-il de tout ce dévouement du Directeur des Grands Séminaires pour des âmes dont il prend bénévolement la charge? Des difficultés sans nombre, des peines cuisantes.

Fénelon ne les dissimule pas dans une admirable lettre sur la direction où tout est résumé avec une précision rapide qui n'est pas dans ses habitudes littéraires : « Les meilleures choses sont les plus gâtées parce que leur abus est pire que celui

Digitized by Google

des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener des esprits faibles et d'en tirer parti, le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, contenter son ambition et souvent on soupçonne dans la direction beaucoup d'amusement et de misère. *Tant de gens sans être ni choisis, ni éprouvés se mêlent de conduire les âmes* qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes. »

Quelle vérité dans ces paroles, ces accusations que l'inexpérience de tous les jours rend irréfutables !

Bossuet, un autre grand directeur, plus austère, plus froid n'est pas plus rassurant.

« Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère et nuit mortellement aux âmes quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec tout ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement. Elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Elles cherchent plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi. Ainsi elles se rebutent des directeurs

Digitized by Google

qui leur seraient les plus utiles et *elles en cherchent qui veulent bien perdre du temps avec elles*. Oh! si elles savaient ce qu'est le temps d'un prêtre! » C'est le motif qui a guidé M. Olier en défendant aux Directeurs des Séminaires confiés aux prêtres de Saint-Sulpice, de s'occuper de la direction des personnes du dehors. Il est incontestable qu'un professeur soucieux de préparer ses classes, en conscience, de manière à ne pas donner de l'eau claire à ses élèves, un directeur qui veut s'occuper sérieusement des Séminaristes à lui commis ne peut se livrer à la direction des personnes du dehors, soit dames du monde, soit religieuses. Quelque chose doit en souffrir, ou le confessionnal, ou le Séminaire; d'ordinaire ce sont les deux qui en souffrent et le directeur plus qu'eux.

Chez les Lazaristes on fait bien la même défense mais elle est à peu près comme non avenue, car il n'est pas un seul de leurs Séminaires où deux, trois, quatre directeurs n'aient charge de quelque maison de sœurs, soit comme confesseurs ordinaires soit comme confesseurs extraordinaires.

Les inconvénients de la dernière gravité en résultent comme d'une manière forcée.

Un directeur du Grand Séminaire de Troyes le P. D..., va prêcher une retraite dans une maison de sœurs du diocèse de Grenoble à M... A la suite de la retraite une sous-maîtresse, demoiselle non sans grâce, grossit à vue d'œil. Tout le monde admire son embonpoint et il fallut des douleurs mystérieuses, plusieurs fois reproduites pour

Digitized by Google

dévoiler le mystère. Le médecin appelé constata la grossesse.

Inutile de dire si la jeune fille fut expédiée. La supérieure loua une chambre à Lyon et la fille-mère y reçut les soins que réclamait son état. Un enfant naquit... Des bruits couraient, et la plupart, rumeur presque générale, se portèrent sur le P. D... que la sous-maîtresse avait vu plusieurs fois pendant la retraite, assez longuement. Le scandale était inévitable. Averti des soupçons qui pesaient sur lui, le P. D... proteste de son innoncence et sur ses protestations la supérieure se rend à Lyon auprès de la malheureuse fille, la supplie de lui dire la vérité. Celle-ci touchée finit par avouer et dire devant témoins que l'enfant nouveau-né venait d'un de ses oncles. Devant cette déclaration, la vérité aurait dû être acceptée sans hésitation, elle ne le fut pas par tous et d'aucune religieuse de la maison garde encore, avec injustice c'est vrai, mais garde encore ses terribles soupçons sur le P. D... Il va sans dire que le pauvre Père n'a jamais pu remettre les pieds dans sa chère maison où sa réputation est bien perdue.

Si la défense de s'occuper de la direction ou des prédications en dehors du Séminaire eût été observée, jamais son honneur de prêtre et de Directeur n'aurait eu à en souffrir.

Que de fois pourtant malheureusement les accusations ne sont que trop fondées. Il y a cinq ou six ans à peine, un procès à sensation se déroulait devant les tribunaux d'Avignon. Un directeur d'un

Digitized by Google

Grand Séminaire d'Algérie était accusé d'avortement et d'homicide. Le jury reconnut le bien fondé de l'accusation et le malheureux condamné aux travaux forcés à perpétuité prit le chemin de l'île Nou.

Les détails de cette affaire sont trop horribles, trop révoltants et trop scandaleux pour oser y revenir ; au reste, ils ont tellement surpris tout le monde, les journaux ont fait trop de tapage autour de cette épouvantable aventure pour que nous osions y revenir.

Fénelon, qu'on ne saurait assez citer en pareille matière, dit en parlant des directeurs : « Combien qui conduisent sans science ni piété, avec quelques apparences trompeuses. Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine ! Combien qui ont la science et la piété mais une piété sans expérience et qui ne connaissent que les dehors de la maison de Dieu ! Combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science ! Où sont donc les autres ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils et qui osera espérer de les trouver ? »

Etant données les nominations incompréhensibles imposées aux Séminaires de certains diocèses, ces paroles semblent s'adresser directement aux Directeurs actuels des pépinières sacerdotales. Nombreuses sont les accusations qui tombent tous les jours sur le clergé, si nombreuses même, si énormes qu'on ose à peine y ajouter foi. Plus elles se multiplient moins elles rencontrent de croyants, et pourtant Dieu sait si souvent elles sont fondées !

Digitized by Google

On abuse évidemment des écrits, des paroles, dès là que leur auteur est un ecclésiastique, mais les personnes qui en abusent le plus ce sont celles qui fréquentent le prêtre et déploient autour de lui des séductions diaboliques.

Fénelon si expert, si habile, et dont nous aimons à rapporter le témoignage, n'eut-il pas à souffrir, sinon de la malveillance, au moins de la piété mal éclairée de l'une de ses grandes dirigées Mme de Maintenon. « Madame de Maintenon, dit Sainte-Beuve (1), en recevant les lettres de Fénelon et tout en les goûtant pour leur délicatesse infinie, les jugeait pourtant avec cet excellent esprit et ce bon sens qu'elle appliquait à tout ce qui n'excédait pas sa portée et l'horizon de son intérieur. *Elle eut des doutes sur quelques expressions un peu vives et un peu hasardées. Pour s'en éclaircir, elle consulta un autre directeur, homme de sens, l'évêque de Chartres (Godet des Marais) et Fénelon eut à se justifier, à s'expliquer.* »

On sait le rôle qu'elle joua sous l'influence de Bossuet, dans la grande question du Quiétisme et si elle contribua peu à la condamnation de son ancien directeur.

Il faut remarquer dans ces prête-flancs, ces tremplins des ecclésiastiques directeurs à peu près de tous les temps, la cause principale qui est la faiblesse de caractère, le désir passionné de voir à ses genoux dans son confessionnal ou dans son

1. *Causeries du Lundi*, t. II. p. 8.

Digitized by Google

cabinet, ces grandes dames aux traînes de velours, aux cheveux poudrés, parsemés d'étoiles d'or, à la poitrine bombée, la taille cambrée, à la démarche dandelinante, au sourire séducteur.

N'a-t-on pas vu au siècle dernier l'abbé de Bernis souffrir qu'on l'appelât l'amant de la marquise d'Etioles, alors qu'il n'était que l'intermédiaire de l'amour voluptueux de Louis XV pour la grande courtisane! Intervention malheureuse, corruptrice, soit qu'on la considère dans le cardinal de Brienne ou dans le fameux abbé de Bernis. Jamais il n'est permis à un prêtre de prêter la main à un amour illégitime.

« Bernis, dit Sainte-Beuve (1), fidèle au goût du temps, loin de trouver dans cet amour royal rien de répréhensible nous le peint à l'avance comme un modèle de chasteté et de pudeur et digne en tout de l'âge d'or. L'aimable abbé qui ne voit de crime que dans l'inconstance nous promet qu'il n'y en aura plus :

« Tout va changer : les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits :
La pudeur seule obtiendra notre hommage;
L'amour *constant* rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois
Et par la beauté la plus sage.

On ne s'étonnera pas, après une servilité si lyrique, que le prétentieux abbé de Bernis fût fier du

2. *Causeries du Lundi*, t. II, p. 385.

Digitized by Google

titre qu'on lui donnait partout « *d'aumônier du royal amour.* »

Nous n'ajouterons aucune créance sur les prétendus abbés directeurs des prostituées du *parc aux Cerfs*, le malheur est qu'on ait pu faire circuler de pareilles accusations.

« En matière de chasteté, disait je ne sais plus quel saint, un simple soupçon est aussi dangereux, aussi nuisible qu'une faute. Voilà pourquoi Jésus-Christ n'a pas permis qu'on portât ce soupçon sur toute sa conduite. »

Lorsque le verbeux abbé Galiani écrivait à Mme Geoffrin :

« Me voilà donc tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, *votre petite chose*. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait. Ah ! Madame, quelle erreur ! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses, vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la Sybille. Soyez sûre que sur les chaises de paille napolitaines je ne dis que des bêtises. »

Le pauvre abbé en disait plus qu'à Naples sans qu'il s'en doutât, ces lignes en sont une preuve. Songeait-il, le galant abbé, aux conseils de prudence que donnait Bossuet, à cette époque, et qu'avant lui les saints prêtres avaient mis en pratique ? Nous pourrions citer plusieurs lettres que nous avons entre les mains. Elles ont pour auteur un ancien

Digitized by Google

professeur de dogme au Grand Séminaire de N..., puis franciscain missionnaire dans un couvent du diocèse de G...

Ce professeur, prêchant un carême, faisait chanter les jeunes filles, il s'éprit vite de l'une d'elles, celle qui chantait le mieux, les relations devinrent intimes. L'éloignement ne fit que les resserrer. Prêchant, l'année suivante, un carême dans la paroisse de S..., l'amie en reçut la nouvelle, le jour fut fixé pour une entrevue. Ce jour-là, neige abondante. Oh ! contraste de la nature ! alors qu'un directeur de Séminaire allait souiller la robe immaculée d'une enfant de 22 ans, la terre revêtait la robe blanche, symbole de l'innocence et de la pureté !

Que se passa-t-il dans cette entrevue ? Il s'efforça de réchauffer la jeune fille grelottante, non seulement par des infusions, mais par la plus douce des infusions, celle de l'amour. Mlle J... raconta plus tard les scènes à son père de la bouche duquel je les tiens. Dans les lupanars il ne se passe pas de plus basses œuvres. Représentez-vous cet abbé renversé sur une chaise longue, étreignant des étreintes lubriques le corps nu de la jeune fille et lui arrachant à longs traits la semence vitale et voluptueuse qu'il avait fait le vœu de ne jamais provoquer, ni connaître. Le père ignorant tout, ne soupçonnant rien, crédule à l'accueil sympathique que son enfant lui narrait dans les termes les plus élogieux, invita l'abbé V... à lui faire une visite. L'acceptation ne fut pas un instant hésitante, on

Digitized by Google

alla chercher, en calèche, celui que tout le monde était heureux de recevoir et de fêter comme un ami de la famille. Ce qui arriva, on le devine, une répétition de la scène de S. plus passionnée, plus folle, plus cruelle encore ; la jeune fille y perdit la sensation et ne la reprit que longtemps après, ne gardant de cette ivresse sexuelle qu'un vague souvenir dont les phases ne tardèrent pas à se représenter à son esprit dans toute leur horreur. L'abbé V...partit laissant la promesse arrachée par la famille ignorante d'un prochain retour. La Providence ne le permit pas ; mais la jeune fille n'a pas moins à déplorer sa virginité déflorée et depuis des chutes lamentables que ses parents pleurent à chaudes larmes.

Qu'est devenu le séducteur? On le dit parti pour l'Amérique. Est-ce pour la Virginie? Non, la Providence n'a point de ces cruautés. Il est débarqué dans la République de Costa-Rica. Ce n'est pas une riche acquisition pour le diocèse. Et, si son jeune évêque Mgr Thiel revenait en France, je ne crois pas qu'il eût à nous donner de meilleures nouvelles de son district. Dans une réunion des plus intéressantes le prélat Américain déclarait la tristesse dans l'âme que son diocèse était, en étendue, trois fois grand comme la France. Pour l'évangéliser, il avait en tout quinze prêtres, et quels prêtres! Sur ces quinze, huit nous disait-il, sont publiquement concubinaires, et je ne répondrai pas des sept autres... Ce n'est pas le triste abbé V.., qui ira relever et donner un éclat de sainteté à la jeune

Digitized by Google

église de Saint-Joseph de Costa-Rica. Les apôtres n'étaient que douze pour aller à la conquête du monde. Mais ils avaient la sainteté en partage et devant elle toutes les barrières tombent.

M. Emile Gebhart s'écrie (1): « Où sont les églises de l'ancien temps où les humbles entraient familièrement comme dans la maison du Père, et dont les murailles recouvertes de peintures leur présentaient d'une façon si naïve une libre interprétation des textes liturgiques? Là, assis dans l'ombre des petites chapelles, le chrétien songeait amoureusement au Paradis: il écoutait bien moins la psalmodie lointaine du prêtre que le chant joyeux de son propre cœnr. »

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, même le lieu saint est, pour le prêtre comme pour certaines âmes, un lieu de séduction.

Qu'un jeune vicaire trouve dans son confessionnal une grappe de lilas, une pensée et une rose artificielle nouées avec une faveur fanée, bouquet accompagné de ce bouquet spirituel, interprète des fleurs symboliques: « Loin de vous, je me dessèche, mes pensées vous suivent et mon cœur ne bat que pour vous. Ecoutez ma prière, ne me faites plus souffrir au printemps de la vie, je veux être vôtre, toute vôtre ». Signé « Thérésa ». Point n'est surprenant. Le vicaire de la cathédrale d'A... n'en fut pas surpris.

Ce qui l'est davantage c'est le billet remis le jour

1. *L'Italie mystique*, p. 11.

Digitized by Google

de Pâques par un directeur, au sortir de la basilique de R..., à une jeune dame sa pénitente. La pauvre dame était malade, il faut le croire. « Je viendrai vous voir mercredi soir vers les trois heures. Tâchez d'être seule, je crois que j'ai un remède efficace à la maladie dont vous souffrez...» Quelle était la maladie? C'était l'hystérie. Quel fut le remède conseillé, accepté, employé? C'était de raser le pubis de la femme et le directeur devint pour la circonstance le barbier du nouveau genre.

Y avait-il bonne foi, remède sérieux? les données médicales ou les simples conjectures ne nous inclinent pas à le croire. Ce que tout le monde ne saura trop blâmer c'est l'immixtion des mains sacerdotales sur le corps et les parties inviolables du corps de la femme. Qu'il n'y ait pas eu de part et d'autre l'action délirante de la passion, nous ne saurions ni l'insinuer, ni le dissuader.

Je ne veux pas rapporter ici ce qui se passe en maints endroits, j'aurais l'air d'emboiter le pas de la *Lanterne* ou de l'*Intransigeant*. On m'a raconté des faits si révoltants qu'on ne peut les croire, alors même que la personne qui les rapporte est exempte de tout parti pris. De plus nous ne voudrions pas avoir l'air d'accumuler faits sur faits pour appuyer une proposition suffisamment démontrée, ce serait remuer la fange pour s'y vautrer et s'y complaire.

Le Directeur des Séminaires devrait se borner à son œuvre : elle est assez complexe, assez absorbante pour n'avoir pas une minute à consacrer au

Digitized by Google

dehors. Nous ne dirons rien des consolations qu'elle peut procurer, on ne doit pas en trouver de plus suaves, de plus réconfortantes pour le cœur. Mon professeur de rhétorique nous disait souvent : « Mes amis, ne croyez pas que je cherche à former des latinistes, des poètes, des orateurs parmi vous, mon bonheur serait d'avoir un prêtre parmi mes élèves. »

Il en eut plusieurs le bon Père. Deux partirent au mois d'août pour le noviciat de la compagnie de Jésus en Belgique, un troisième alla à Issy. En ce moment, c'est un des vicaires de Paris qui donnent les plus belles espérances.

Je comprends vraiment le désir de ce cher professeur pour lequel j'ai la plus profonde vénération. Il est resté dans mon esprit le modèle du prêtre et je crois que dans un Grand Séminaire il n'eût pas été déplacé. Je comprends son désir; former un bon prêtre suffirait à une vie. Songez au bien produit dans les âmes par un prêtre qui aurait reçu la formation nécessaire pour ne pas être inférieur aux fonctions sacerdotales, formation qu'il comprend, veut et s'efforce d'acquérir dans les débuts de son Séminaire. Si ses ardeurs se ralentissent, son zèle s'éteint, ses forces s'émoussent, c'est parce qu'il n'est pas secondé dans son œuvre.

Drumont (1) a des paroles très profondes, dans son livre : *Clergé fin de siècle*. Je me rappelle celles-ci dont je rapporte le sens, je n'ai pas le texte

1. *Testament d'un Antisémite.*

Digitized by Google

sous les yeux : « Avec un clergé bon, vous aurez un peuple passable; avec un clergé passable vous aurez un peuple mauvais, et avec un clergé mauvais vous n'aurez que des Gomorrhes, des Sodomes ou des Babylones. » C'est la traduction de la pensée d'un grand formateur de prêtres, saint Vincent de Paul (1). « Si le peuple est mauvais, c'est notre faute à nous prêtres; c'est nous qui le formons; à sa vertu on peut jauger la nôtre. »

Remontons plus haut, faisons la déduction plus complète et disons ceci : « Si le clergé est mauvais, c'est que les formateurs du clergé sont médiocres. » Le peuple est gâté jusqu'à la moelle, c'est un fait indubitable, donc le clergé est mauvais, et si le clergé est mauvais, que sont les formateurs du clergé?

1. *Conférences aux Missionnaires.*

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

LES ÉLÈVES

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

RECRUTEMENT DES SÉMINARISTES

Le fameux poète (1) dont les élucubrations sont entre les mains des élèves des écoles laïques, fait chanter aux bonshommes de quatre à cinq ans :

Afin d'affirmer les droits
De la République,
Il nous faut vaincre les rois
Et toute leur clique
Plus de bon Dieu... plus de Jésus!
Des prêtres... il n'en faut plus!
Vive la Commune!
Enfants!
Vive la Commune!

Des prêtres... il n'en faut plus! voilà le cri de guerre, le but infâme de la gent gouvernementale. Ah! si l'on voyait un jour, sur notre sol devenu barbare, cette maxime macabre, des hideux apôtres de la révolution : « *Des boyaux du dernier prêtre serrons le cou du dernier roi* » passer de la théorie à la pratique ce serait la fin.

1. *Les Exilées*, par E. Chatelain.

Digitized by Google

Le prophète disait en parlant du juif : « Son règne sera fini lorsqu'il n'offrira plus de sacrifices, n'immolera plus de victimes. »

« *Deficiet hostia et sacrificium et tunc finis erit.* »

Les prêtres sont nécessaires parce que la religion est indispensable à un peuple et que sans prêtres il n'y aura point de religion. « S'il est vrai, comme le dit Plutarque, qu'il n'y ait pas une nation qui n'ait ses temples et ses autels, » il doit être non moins vrai qu'il n'y a pas de temples, ni d'autels sans prêtres.

Des prêtres... il n'en faut plus !

Il en faudra toujours... il y en a toujours eu et il y en aura toujours.

Si nous prenons les statistiques officielles, en France, nous avons 44.000 prêtres, soit séculiers, soit réguliers. Ce nombre respectable serait suffisant, croyons-nous, si les évêques en avaient la libre disposition. Plusieurs milliers échappent à leurs atteintes, je veux dire les religieux; et c'est de leur nombre, aussi bien que de leur ministère que sont privés les diocèses. Combien de curés qui désirent, demandent la suppression des Congrégations ! On se souvient de cette parole du cardinal Czacki, nonce à Paris : « *Si le gouvernement n'avait pas expulsé les religieux, les évêques poussés par les curés l'auraient fait.* » Bien des faits arrivés à notre connaissance ne nous permettent point de mettre en doute ces paroles, autour desquelles certains journaux firent grand bruit. Il y a une chose cer-

Digitized by Google

taine c'est que si lors des expulsions, il y avait eu une *levée de crosses*, elles n'auraient pas eu lieu. L'impopulaire Ferry le savait bien lorsqu'il disait : « *Ce que je redoutais le plus c'était l'opposition des évêques.* » L'opposition n'eut pas lieu et les religieux furent jetés à la rue.

Pourquoi cette indifférence, pour ne pas dire cette hostilité envers les Congrégations ?

D'aucuns disent : Parce qu'elles sont inutiles dans les diocèses. »

Nous ne sommes pas de cet avis, d'une manière absolue. Que leur ministère paraisse de prime abord secondaire, nous l'accorderons volontiers ; qu'il y ait dans bien des résidences des sujets dont le ministère superflu dans une ville, serait nécessaire dans un village, une paroisse privée de curé, c'est incontestable. Il est impossible de nier qu'à Paris, les confessionnaux des maisons religieuses sont assiégés alors que l'herbe pousse autour de ceux des curés et des vicaires des paroisses. A Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, à Rouen, Marseille, Montpellier, Lille, Poitiers, Tours, Angers, etc. etc... et presque dans toutes les grandes villes de France, c'est la même chose. — Les curés, pasteurs ordinaires, n'ont presque plus charge d'âmes. Et s'ils confessent, n'y a-t-il pas souvent derrière eux, un Révérend Père, directeur, qui contrôle leurs conseils, paralyse leur action. C'est la mode aujourd'hui d'avoir un confesseur et puis un directeur, comme on a dans ses écuries un cheval de selle et un cheval de calèche. On obtient du se-

Digitized by Google

cond, ce que le premier refuse ; la vie chrétienne est ainsi plus large, plus aisée.

« Je veux donner une soirée, un bal travesti, le curé ne me le permettra pas, mais le Révérend Père n'y verra pas d'inconvénient, au contraire il y voit de nombreux avantages dont le plus sérieux est de ne point déplaire à Mme la marquise de C... » Ceci est d'une exactitude avérée. Eh bien ! voyons là, le cœur sur la main, est-ce sérieux d'accepter un pareil rôle, est-ce digne ? et si jamais mon enfant l'acceptait, ne serais-je pas le premier à m'insurger ?

A notre avis la plupart de ces chapelles à confessions, de ces parloirs à directions sont inutiles parce que d'autres, auxquels incombe spécialement la charge d'âmes, peuvent le faire.

En dirons-nous autant des religieux qui s'occupent d'éducation et rien que d'éducation ? Non. Nous ferons pourtant une réserve, pour les Séminaires. Que des Congrégations s'occupent des collèges, il y a avantage pour les diocèses, parce que dans ces collèges il s'agit simplement de former des hommes, des chrétiens, formation qui ne demande rien de particulier dans tel département ou dans tel autre. Pour les Séminaires il n'en est pas de même, il y a une formation spéciale à tel diocèse, différente de tel autre, les prêtres diocésains sont plus à même de donner cette formation. Ceci soit dit en passant, nous reviendrons à la fin de cette étude sur cette question, savoir : « *Vaut-il mieux confier les Séminaires aux prêtres réguliers*

Digitized by Google

qu'aux prêtres séculiers? Ce sera la conclusion de notre ouvrage.

Admettre donc les Congréganistes comme auxiliaires dans la direction des Collèges, nous paraît sans inconvénients, pourvu que les diocèses n'aient point à fournir des subsides; bien plus, leur concours est quelquefois indispensable étant donnée la pénurie des sujets.

Tous les autres Jésuites, Dominicains, Rédemptoristes, Oblats, Lazaristes, Franciscains, Récollets, Capucins, etc.... rendraient plus de services aux âmes dans une paroisse que dans une résidence. On dit bien, tout bas, que le véritable motif de cette haine, non, de cette antipathie du clergé séculier pour le clergé régulier, serait l'accaparement des dons, des aumônes, des messes par les maisons religieuses au détriment des églises paroissiales. Le motif paraît sérieux et nous craignons bien que pratiquement il n'exerce une certaine influence. Nous préférons donner plus d'importance à la privation de prêtres dont souffre une paroisse de campagne, alors que celles des villes en regorgent.

La moyenne des *déficits* nous paraît atteindre le chiffre de quarante.

De toutes parts cependant on se remue, on crée des œuvres pour assurer le recrutement du clergé. Plus va, et, malgré ce zèle, plus la pénurie augmente. Nos Séminaires en effet ne renferment en général pas plus de 60 élèves, ce qui nous donne une moyenne de 8 prêtres par an, alors que les

Digitized by Google

vides atteignent le chiffre de 12. Ce serait donc le déficit d'un tiers, si la décroissance allait de ce train.

Quelques Séminaires très nombreux tels que ceux de Rodez, de Clermont, de Cambrai, de Lyon fournissent aux diocèses plus de prêtres qu'il n'est besoin. Nous ne disons rien du Séminaire de Saint-Sulpice, car c'est plutôt le Séminaire de la France que celui de Paris. Pour quelques diocèses qui se suffisent, combien qui sont dans la plus grande disette : Meaux, Beauvais, Versailles, Angoulême, Agen, Bordeaux, Limoges, Toulouse, Carcassonne, Montpellier, Nîmes, Evreux, Bayeux, Aire, Bayonne, Alger, Constantine, Oran, Soissons, Châlons, Sens, Dijon, Besançon, Bourges... et tant d'autres.

Si nous recherchons les causes de ce déficit, nous les trouvons *dans la diminution de la Foi, la diminution des ressources, la diminution des privilèges,* et d'après plusieurs *la préparation aux grades.*

1° Diminution de la Foi. — La vie chrétienne dans la famille, l'accomplissement fidèle, minutieux des devoirs qu'impose la Foi, donnait au foyer paternel de nombreuses lignées. C'était l'ère patriarcale où l'on trouvait sous chaque toit un autel et un prêtre. Les familles étaient nombreuses : l'aîné restait pour recueillir l'héritage, cultiver les champs héréditaires et remplacer près des jeunes, ceux que l'âge et des labeurs presque séculaires entraînaient dans la tombe ; le cadet, lui, se dirigeait vers l'école épiscopale, il y apprenait

Digitized by Google

les belles-lettres, la culture des âmes et la prière publique, puis il montait à l'autel pour y offrir le sacrifice perpétuel et partager avec les auteurs de ses jours, les grâces choisies dont le Dieu de ses Pères, avait fait le dispensateur. Oh ! je ne veux pas dire qu'il n'y eût point cachée, sous l'aube lévitique, une plaie mortelle, à cette époque ; mais n'y est-elle pas encore à notre époque ? Au dernier siècle, elle était soigneusement dissimulée sous les ors de la foi : en nos jours, ce riche palladium n'existe plus.

Il me semble entendre, à vingt ans de distance, un beau vieillard rouergat me faire part de ses vœux, de sa prière de tous les jours. « Mon Dieu ! disait-il, je voudrais avoir un prêtre dans ma famille, pour ne pas être oublié après ma mort. »

Ce vœu d'un vieillard semble bien inspiré par l'égoïsme, il l'est surtout par la foi. Demander un prêtre, c'est une pensée de foi ; demander un souvenez-vous sur une tombe, c'est aussi l'expression de la foi. Pour moi, je l'ai dit au début de cet ouvrage, je chanterais heureux, même au midi de ma course, le : « *nunc dimittis*, » si Dieu voulait que mon Benjamin fût prêtre. Je m'estime béni d'avoir ces désirs, ces belles vues, car j'ai la conviction qu'un prêtre est une bénédiction, une récompense accordée par le Ciel aux hommes, et je m'estime d'autant plus béni que ces vues et ces désirs se font de plus en plus rares.

Les recensements publiés constatent l'appauvrissement moral des familles ; les statistiques sur

Digitized by Google

la dépopulation de notre pays sont effrayantes. Combien de familles persuadées qu'elles ont payé leur tribut à la société en leur donnant un enfant, un seul enfant ! Encore se préoccuperaient-elles fort peu du tribut social, si l'amour de race ne les contraignait à laisser un chétif rejeton pour perpétuer leur nom, jouir de leur fortune ou parler de leurs exploits. Est-ce à dire que la source vitale est tarie? Non. Elle est dissipée, perdue, soit sur les couches légitimes, soit sur des lits d'emprunt loués à vingt francs l'heure ou six cents francs par mois. La source vitale c'est un torrent impétueux qui doit être canalisé, pour fertiliser le champ de la famille humaine. Hélas ! de nos jours les digues sont rompues, et les eaux fougueuses emportent dans leurs cours, les maisons vieillies, échappées à l'orage, laissant au milieu du marasme et des flaques d'eau croupissantes, les cadavres inachevés de ceux qui auraient dû faire l'honneur des époux fidèles.

On comprend aisément que ces familles tronquées soient inaptes, indignes de recevoir sur la tête de l'un de ses membres la consécration qui donne à l'Eglise un prêtre et un pasteur aux âmes.

Les vieilles souches sont mortes ou mourantes. il faut donc porter la greffe sacerdotale sur des troncs, des pieds un peu sauvages, peut-être seront-ils plus féconds. Déception ! Fidèle à son Fondateur, l'Eglise en vain cherche parmi les plébéiens, les ouvriers, les pauvres, les héritiers

Digitized by Google

du sacerdoce. Les pêcheurs n'ont plus leurs barques sur nos rivages, les vents les ont portées sur d'autres. Nous n'avons plus que l'homme au front courbé vers la terre, plongé dans la matière qui demain, il l'espère, sera de l'or. Lui seul a une famille nombreuse, il a besoin de bras pour cultiver ses champs. Là, nous trouverons peut-être un élu, un enfant que les parents seront heureux d'offrir au Seigneur et de consacrer au service des autels. En effet, le père consent à nous donner un de ses enfants.

Il est bien mal nippé ce pauvre petit : des sabots, un pantalon de velours, héritage de l'aïeul, la blouse bleue luisante, une casquette sur sa tête broussailleuse, vierge encore des ciseaux et du peigne, forment toute la garde-robe de l'aspirant au sacerdoce.

Le père donne son enfant, mais c'est tout ce qu'il donne et encore fait-il ses réserves pour plus tard. Des subsides n'en parlons pas, il reprendrait son petit.

On préfère se montrer large, prendre le gars et ne rien dire. Il est conduit le bonhomme sans trop savoir pourquoi: dans une grande maison qui lui semble un palais, au milieu de la tourbe dégrossie, oublieuse d'hier et qui, on le devine, accueille le sourire sur les lèvres le nouveau venu. Lui ne se doute de rien, il est gai, content et trouve un changement notable entre la table de la pension et celle de la ferme; et il écrit à sa mère, le surlendemain de son arrivée, « *de ne point plaindre le pauvre*

Digitized by Google

Pierre, qui mange bien, boit bien, et dort mieux encore. »

Les natures les plus revêches, les plus ingrates, se laissent pourtant styler, façonner. Pierre débarbouillé, peigné, endimanché ne sera plus reconnaissable. Au pays on le trouvera gentil, en voie pour être *chapelain*. Et de fait il prend une tournure, un certain genre. Les années s'écoulent, il buche; c'est une charrue attelée d'un couple de bœufs qui marchent lentement mais elle creuse. Lui aussi creuse le latin, le grec, la littérature, l'histoire, les mathématiques. La Rhétorique arrive et le voilà au bout, il va prendre la soutane, il sera curé.

Oui, on comptait ainsi, mais on comptait sans le père, sans la mère, et aussi sans lui; car ces gens-là ne disent point leur façon de penser. « *Pierre curé* ! Oh! c'est pas possible! c'est trop long, c'est pas assez! »

Puis, on en veut aux prêtres, de tous côtés, on crie contre eux.

Des prêtres... il n'en faut plus !

Voilà vingt ans qu'on édicte contre eux des lois draconiennes, les parents les connaissent; avec leur intelligence bornée, ils ne comprennent, ni la vie, ni la mission du prêtre. Les nombreuses accusations, fomentées par la haine, la calomnie, et aussi, il faut le dire par la politique, ces braves gens du peuple les partagent avec les sectaires.

Pas d'illusions, le prêtre est abhorré presque dans tous les milieux. On peut être en désaccord sur telles ou telles réformes gouvernementales, de stra-

Digitized by Google

tégie, de finances, de traités de commerce, de questions scolaires; l'entente se fait toujours s'il s'agit de molester les curés. Dans les régions catholiques : la Bretagne, la Vendée, la basse Normandie, le Rouergue, l'Auvergne, la Flandre, le prêtre n'a plus cette auréole qui attirait les foules sur ses pas.

Quelle est la cause de ce changement, de ce revirement néfaste dans les consciences foncièrement chrétiennes? La *diminution de la Foi*, amenée par la *mauvaise presse* répandue, distribuée, donnée dans les bourgs, les hameaux, les villages. C'est le mensonge ambulant qui laisse partout des traces de son sinistre passage. Elle est encore amenée, disions-nous par la *persécution religieuse*, cachée, dissimulée, désavouée même par leurs auteurs. « *Ce n'est pas au clergé*, disent-ils, *que nous en voulons, c'est au cléricalisme*. Ce n'est pas à l'Eglise que nous en voulons, nous la défendons de tout notre pouvoir, *c'est au catholicisme*. » Etranges euphémismes! Subtilités hypocrites! La laïcisation des Ecoles, des hôpitaux, la suppression des aumôniers militaires, l'expulsion des ordres religieux, les lois fiscales, le service militaire pour les Séminaristes, la suppression des processions, la suppression du traitement des évêques, des curés, tout cela ce n'est pas contre l'Eglise, le clergé ; c'est contre le cléricalisme. Oh ! tristes persécuteurs ! vous visez aux Dioclétien et aux Néron, vous avez leur cruauté sans avoir leur franchise. Vos protestations nous ne les croyons pas, ce sont des *tartuferies*.

Qui les croit ces protestations de dévouement à

Digitized by Google

l'Eglise? Ce sont les pauvres gens, ignares, simples; ainsi leur foi baisse, diminue et ils se disent les naïfs : « *Faut bien que les curés aient tort pour qu'on les traque.* »

Lorsque l'ancien nonce Rotelli disait en parlant de Constans dans un cercle intime. « *C'est un si brave homme! on ne le connaît pas,* » les pauvres paysans pouvaient bien dire : « *Faut bien que les curés aient tort pour qu'on les traque.* » Ah! il le connaissait Constans, ce charitable Nonce! A moins qu'il n'ait voulu répéter une des leçons de gouaillerie dont l'ancien et le futur ministre de l'Intérieur était devenu maître!

Une chose certaine c'est que les poignées amicales données de la main droite dissimulent aux yeux d'un grand nombre les coups de massue que donne la main gauche. Ceux-là seuls qui reçoivent les coups ne peuvent se faire illusion. Les persécuteurs obtiennent cependant leur but: ils frappent sans faire surgir des défenseurs. Au contraire, l'armée des accusateurs s'accroît de jour en jour et le père qui a un fils y regarde à deux fois avant de le donner pour qu'on en fasse un prêtre.

Je ne sais plus qui disait : « *Les persécutions contemporaines sont plutôt des châtiments que des épreuves.* » Ces paroles ont un grand fond de vérité. Oui, nous croyons et de nombreux prêtres le croient aussi; la *persécution actuelle, comme la grande révolution, est une expiation.* Nous ne voudrions pas jeter la pierre au clergé, il en a déjà trop reçu: et Dieu sait! si nous professons pour lui,

Digitized by Google

l'estime, la vénération la plus profonde ! Nous ne commettrons pas non plus la sottise de faire retomber sur le corps tout entier les fautes de l'un ou de plusieurs de ses membres, et nous savons aussi avec un trop illustre incrédule que : « *La vie séculière a toujours été plus vicieuse que celle des prêtres, mais les désordres de ceux-ci ont toujours été plus remarquables à cause de leur contraste avec la règle.* » Telle est notre opinion intime et nous ajoutons que notre conviction, comme celle d'*Edouard Drumont* (1) est que : « *De tous les corps officiellement constitués, le clergé est le plus digne.* » Ainsi pense, ainsi raisonne tout homme instruit, impartial, honnête.

Mais la foule ne raisonne pas de même. Peu formée aux déductions logiques, elle raisonne des prêtres, comme on raisonnait des Troyens.

« *Ab uno disce omnes....* » (Virgile, *Enéide*). Un seul acte constitue pour elle l'habitude et ce que l'un fait les autres peuvent le faire, les autres le font. De là la mésestime de tout le corps sacerdotal par la faute de l'un de ses membres.

Il est vrai qu'on est très exigeant pour le prêtre. On a de lui une idée toute surnaturelle, céleste, on ne voit pas qu'il est homme et que, dans sa conduite, il y aura inévitablement de l'humain. Le P. Caussette disait un jour : « *Il ne faudrait voir le prêtre qu'à l'autel.* » Ce serait une bonne mesure pour qu'il ne démérite pas aux yeux du monde, mais

1. *La dernière Bataille.*

Digitized by Google

franchement ce serait plutôt la vie d'un ange, que celle d'un homme.

Oh ! je comprends à merveille la fascination produite sur les esprits par ces apparitions rares, au milieu du miroitement des gerbes passequillées, de l'or ruisselant de lumière, des flots d'harmonie et des réveils argentins du carillon ; les nuages panachés, tout parfumés, s'élevant en colonne torse des degrés de l'autel pour se rejoindre, se replier au-dessus du tabernacle, formant autour du pontife un nimbe transparent ; les anges inclinés avec leurs torches ardentes, les voiles de velours et de soie festonnés autour du sanctuaire, les corbeilles de lys toujours éclos, toujours embaumés, la lumière douce, multicolore, tamisée par des verrières aux baies dentelées, ornées de saints d'azur et de pourpre reflétant, sur leurs visages rayonnants, l'espérance et l'amour, feraient du temple un Ciel, et du prêtre un Dieu.

Mais ce serait là une reproduction du paganisme avec ses prêtres immobiles, accroupis dans leurs niches à chiens, dont l'unique occupation est celle des plantons, et leur plus vif désir, la chute du jour, pour reprendre leurs aises, leur vie douce, voluptueuse que dérobe aux yeux des fanatiques le mystère de la nuit.

Le prêtre est fait pour les hommes ; ses faiblesses me le rendent plus sympathique car il comprendra mieux les miennes, et je préfère avoir affaire à un prêtre-homme qu'à un prêtre-ange.

Il est incontestable néanmoins que le monde

Digitized by Google

voudrait avoir en lui une perfection; perfection de vertu, de désintéressement, de science, de dévouement, — et c'est ce qu'il ne trouve pas.

Dans le diocèse d'Angoulême, dans la partie montagneuse, se trouve un bourg de 7 ou 800 âmes. Les habitants travailleurs, bons, affables, n'y peuvent pas voir le prêtre. Pourquoi? Parce que à côté, à quatre ou cinq cents mètres sur un mamelon, on aperçoit une tour maudite, c'est une vieille tour, reste des anciens télégraphes. A l'intérieur, ouvert à tous les vents, rien de particulier pour l'étranger ; pourtant à certains jours l'animation se fait et des groupes viennent, entrent: c'est un père ou une mère conduisant ses enfants par la main et leur montrant la tombe du curé marié.

Marié, le pauvre curé l'était en effet; sa femme vieille, à la voix chevrotante, petite, voûtée, vit encore. Elle habite une grande maison, délabrée par la misère et la malédiction, attendant au milieu des terreurs que son triste passé lui montre, dans l'avenir, l'heure de l'expiation. C'est elle la cause de ce scandale perpétuel, car elle fut séductrice. Le malheureux prêtre était d'un cœur bon, faible, d'une nature indolente, paresseuse; cette femme s'introduit dans la cure, où elle était admise sans défiance, un matin. Le curé était au lit, elle le savait, elle monte, se déshabille, couche avec lui.... pour y coucher jusqu'à la fin de sa cruelle existence.

Le scandale devient éclatant, il ne s'en émeut

Digitized by Google

pas, le pauvre prêtre, il garde néanmoins l'habit ecclésiastique... puis, sur les menaces de l'évêché, le jette aux orties, mais il reste dans la paroisse qu'un autre prêtre vient gouverner. On le rencontre bientôt sur la route conduisant à la petite ville voisine, une carriole chargée de foin ou de pommes de terre, traînée par une chétive bourrique; il va au marché vendre ses récoltes et de toutes parts on montre le curé renégat. Il meurt après une vingtaine d'années de scandale et de misère, demandant pour dernière consolation des funérailles civiles, et pour dormir son redoutable sommeil la vieille tour du télégraphe.

Quelques années après, un de ses successeurs fait encore une malheureuse connaissance, se marie civilement dans sa paroisse, part pour l'Amérique où il est maintenant ministre protestant. De temps en temps il revient dans son ancienne paroisse, revoir ses anciennes ouailles et ses vieux amis, car, il faut le dire, le premier scandale avait été si fort, si durable, que cette nouvelle défection ne produisit pas grand mal. Voyez l'ignorance : « Il est encore curé, mais il n'a pas le même chef... il a changé de poste », disent les habitants.

Troisième fait, toujours dans la même commune, mais fait d'un autre genre. Le pauvre curé qui succéda peu après au prêtre devenu ministre protestant, s'entoure de précautions, de mesures de prudence pour ne pas succomber comme ses deux devanciers. Il succombe sur un autre point non moins déplorable. Sa mère et sa sœur étaient

Digitized by Google

avec lui : la maison était bien gardée, ce qui ne l'était pas moins, c'était la cave. Breton d'origine, il avait conservé, et les siennes aussi, des habitudes bretonnes : « *Il levait un peu le coude* » selon l'expression du pays. Les barriques se vidaient, jugez, ils étaient trois.

Trois contre un, que vouliez-vous qu'il fît ? Ce qu'il fit le pauvre curé? il but, il but encore et d'aucunes fois on le trouva dans un fossé, d'où les paroissiens le retirèrent pour le remettre sur pieds. De temps à autre, le soir en particulier, les veillées se prolongeant autour de la dive bouteille, on finissait par perdre l'équilibre, perdre la tête, on roulait sous la table et celle-ci avec. Alors, c'étaient des cris, des clameurs, le curé, la mère, la sœur, tous roulaient, les coups de poing mieux encore, drus comms grêle ; les voisins arrivaient, mettaient la paix dans le ménage en goguette et se retiraient, inutile de le dire, heureux d'avoir de quoi remplir, en amplifiant les faits, la gazette locale.

Mettez une pareille lignée sacerdotale dans la meilleure des paroisses, et l'on verra si la foi, serait-elle profondément enracinée dans les âmes, ne chancellera pas, ne sombrera pas, dans un pareil débordement de honte, de turpitude et de scandale.

Dans la paroisse en question, il y a actuellement, m'a-t-on dit, un saint prêtre ; un prêtre zélé, dévoué, intelligent, vertueux. Ailleurs on serait à ses genoux, là, il ne rencontre qu'indifférence, ironie, ses efforts sont stériles, et son cœur doit

Digitized by Google

bien souvent pleurer, en pensant qu'il porte sur ses épaules innocentes le fardeau lourd, honteux, d'un quart de siècle, de vie sacerdotale infâme, accumulé, grossi par les hontes d'un concubinaire, les impudeurs et les impudences d'un renégat, et les turpitudes nauséabondes d'un ivrogne.

Allez, dans ce pays, chercher des recrues pour le Séminaire et vous verrez si vous arriverez même dans un siècle à y enrôler une simple escouade. Rien ne contribue autant à tarir les sources sacerdotales que l'inconduite du prêtre.

Lorsqu'à ces faits viennent se joindre tous les ans une ou deux affaires qui jettent sur les bancs des cours d'assises quelques curés; affaires autour desquelles les feuilles hostiles, pornographiques font le plus grand tapage pendant des trimestres entiers, on devine ce que devient dans un diocèse le prestige du clergé.

Ces tristes exemples ne sont pas locaux. Paris est assez souvent le théâtre de ces scandales. Il n'y a pas longtemps que la France entière parlait du curé assassin de l'Aveyron et qui a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Le diocèse de Beauvais, celui de Soissons, de Sens, de Bordeaux, de Versailles, de Meaux, de La Rochelle, de Nice, de Montpellier, de Carcassonne, d'Albi, de Toulouse, d'Evreux, de Vannes... n'attendent pas la journée des Bacchanales pour donner des scènes d'enlèvements, de viols et d'adultère. Les chroniques locales en disent long... « *Et,* nous disait un des prédicateurs de retraites pastorales les plus

Digitized by Google

connus, le P. C..., *on ne connaît pas heureusement la moitié de la vérité.* »

Il faut faire la part de la calomnie, une très large part, mais il n'en demeure pas moins avéré que les tares des prêtres infidèles à l'esprit et aux devoirs de leur vocation sont nombreuses et s'étendent toujours davantage, — à tel point, qu'il n'est pas étonnant d'entendre, de nos jours comme au XVIe et XVIIe siècle, certaines populations révoltées par les désordres du clergé; dire: « *Si tu veux être damné, fais toi prêtre.* »

Nous aurions pu apporter bien des faits à l'appui de notre proposition qui nous ont été communiqués depuis six ans, par des prêtres qui les déploraient. De même que dans tels cimetières, dans telles campagnes, que nous pourrions nommer reposent côte à côte les comparses consacrées par les vœux de religion ou l'onction sacerdotale, de même sans parler des Loyson et des Lamennais nous pourrions citer tel évêché dans lequel a vécu, soit au Midi, soit au Centre un évêque de mauvaises mœurs ; tel couvent, tel pensionnat, dans lesquels se sont étalés, nen pas au dernier siècle, mais il y a moins de dix, moins de cinq années, les désordres les plus scandaleux ; telle paroisse de ville dont le vicaire, le curé même est tombé.

Et ici je ne parle pas des rumeurs, des bruits, des probabilités, il ne s'agit que de faits certains, publics. Tant que le prêtre garde aux yeux des fidèles les dehors de la vertu, tant que sa réputation est indemne de toute accusation notoire,

Digitized by Google

Il faut la lui conserver, et celui qui soulèverait aux yeux du public le voile qui cache ses misères, encourrait une bien grande responsabilité, car il lui enlèverait le moyen de faire du bien aux âmes, et ce moyen il faut le lui laisser, non pas pour lui mais pour les âmes. Crier au loup qui ravage la bergerie est un devoir, nous en convenons. Il faut cependant compter avec cette répugnance instinctive, dont parlait dernièrement (1) *Francisque Sarcey* au sujet de la dénonciation de Ravachol de vendre, de livrer un homme ; il faut compter autant avec le scandale que produirait le moindre ébruitement.

Nous ne dirons point la même chose de ceux qui, ayant perdu leur réputation, soulèvent ciel et terre, pour rester dans une paroisse où non seulement ils ne font plus le bien, mais font, de jour en jour, un mal irréparable.

Dans le canton d'Estrées Saint-Denis, à quelques lieues de la belle résidence des princes de Condé se trouve une paroisse charmante à tous égards excepté pour le curé. L'église, monument historique, s'est embellie, enrichie grâce aux générosités d'une famille illustre, c'est la plus belle du doyenné. Mon Dieu ! les paroissiens ne sont pas tous des Benoît Labre ou des saints Isidore, pas plus que les paroissiennes des saintes Thérèse ou des saintes Claire. Ils ne visent pas au mysticisme et je les en félicite ; en somme, ce

1. *Annales politiques et littéraires*, avril.

Digitized by Google

sont de braves gens, aimables pour le curé qu'ils aiment et dans leur âme bien religieux. C'est une petite paroisse, coquette, poétique qui peut faire des heureux.

Le curé seul y est malheureux; sa situation est impossible, Voilà un homme sur lequel planent des soupçons épouvantables. On lui reproche d'avoir donné un enfant à la directrice des postes, la veuve M***. Les assiduités diurnes et nocturnes du curé, la grossesse de la pauvre dame, son déplacement et enfin la naissance de l'enfant accréditèrent tous les bruits. Les murailles du presbytère et de l'église se couvrirent de honteuses inscriptions que les garçons et les jeunes filles commentèrent à cœur joie., cancans, potins, quolibets, sérénades, représentations allèrent leur train. Enfin, de guerre lasse, soit menaces, soit dégoût, soit interventions féminines le calme se fit. Quand un beau matin de printemps, une rumeur épouvantable éclate. Une jeune fille, de condition précaire, presque aveugle devient mère et avoue, non sans peine et sans prières de garder le secret, que l'auteur de cette infamie, c'est le curé. Les rumeurs se changent en menaces, le *tolle* gronde, on veut écharper le desservant et il ne fallut rien moins que l'intervention d'une famille très aimée pour apaiser l'orage.

Nous ne parlons pas des faits et gestes politiques du pauvre curé, de ses protestations, paris, défis au son du tambour, nous prenons les accusations sérieuses et, sans nous prononcer sur

Digitized by Google

la véracité des faits, nous poserons une simple question à l'autorité ecclésiastique de Beauvais.

L'abbé M*** fait-il le bien dans sa paroisse? Et, s'il ne le fait pas, pourquoi l'imposer à des paroissiens dont la foi mourante réclame à grands cris un prêtre selon le cœur de Dieu?

L'abbé M*** lui-même, s'il avait l'amour des âmes, devrait se dire avec son Maître : « *Il est préférable qu'un homme soit sacrifié pour le salut de tous.* » Et, en se sacrifiant il aurait la consolation d'offrir, sinon un sacrifice expiatoire au moins un sacrifice propitiatoire, et il resterait encore prêtre et grand prêtre des âmes, Le calme se ferait dans les familles; plusieurs peut-être songeraient à conduire leurs enfants à l'autel en passant par le Séminaire.

N'insistons pas davantage. En somme nous n'avons voulu dire qu'une chose c'est que si le clergé ne se recrute pas, il faut en attribuer la cause, en partie du moins, à l'inconduite de plusieurs de ses membres.

2° Diminution des ressources. — De la crise agricole et commerciale qui vient de sévir, en France, découle une cause et non des moindres de l'appauvrissement du Clergé dans ses recrues.

Partons de ce fait incontestable: que la grande partie des prêtres sort du peuple, c'est-à-dire de la classe naturellement la moins aisée, de celle dont la fortune, à part quelques économies, consiste dans le travail quotidien du père, de la mère, des enfants,

Digitized by Google

en un mot de la famille ; et nous verrons que, dans le Nord, les mauvaises récoltes de betteraves, les grèves fréquentes de ces dix dernières années, dans le Centre et tout le Midi, le phylloxéra, les concurrences insoutenables de l'industrie étrangère et les abus du libre-échange ont amené une grande baisse dans le petit pécule des familles. De l'aisance beaucoup ont passé à la misère. Inutile, dès lors, de songer à payer une pension de 400 à 500 francs ; et cela non pas pendant deux ou trois ans mais pendant dix et douze ans. Les parents alors se contentent d'envoyer leurs enfants à l'école gratuite, jusqu'à la première communion ; après, ils les envoient gagner leur vie. Au Séminaire ils n'y pensent même pas.

La charité vient en aide aux bonnes volontés sans doute, mais cette charité finit par se lasser, s'épuiser. Une semaine, j'ai compté le nombre des quêteurs ou quêteuses qui sont venus frapper à ma porte : j'en ai reçu 16, et à chacun ou chacune il a fallu donner une obole. C'est pour l'école libre des frères, l'ouvroir des sœurs, le bureau de bienfaisance, la propagation de la Foi, la Sainte Enfance la diffusion des bons livres, les Dames de Charité, les Sœurs aveugles de Saint-Paul, la construction d'une église, etc. ; etc., et je ne parle pas des invitations payantes aux soirées récréatives des Frères, du Cercle catholique, des conférences de Saint-Vincent de Paul, de la Jeunesse des écoles... que l'on ne peut refuser sans avoir l'air de liarder. Eh ! lorsqu'on se trouve, avec un petit revenu de quatre

Digitized by Google

ou cinq mille francs, obligé de vivre à Paris, d'y élever une famille et de tenir un rang en rapport avec sa modeste position, on est obligé de tenir compte des liards et des centimes, d'avoir son cahier des dépenses et d'aller doucement.

Et pourtant la charité au lieu de voir ses recettes baisser aurait grand besoin, pour subvenir aux nécessités les plus urgentes, de voir son budget doubler et quadrupler.

Comptez : la Propagation de la Foi recueille quatre millions, la Sainte Enfance deux millions, les Ecoles d'Orient et Saint-François-de-Sales, un million, les Facultés catholiques deux millions, les Ecoles libres dix millions, et l'œuvre des Séminaires quatre millions. Ce qui nous donne le chiffre énorme de 23 à 24 millions. Encore n'avons nous parlé que des œuvres principales.

Si la charité s'épuise (car lorsque la Foi diminue celle-ci baisse infailliblement), si d'un autre côté les besoins grandissent, que reste-t-il ? Un déficit général.

Dans chaque diocèse, l'œuvre des Séminaires existe ; son fonctionnement est différent : partout cependant sa caisse est alimentée de trois manières : 1° par les quêtes qui se font régulièrement une ou deux fois par an, dans toutes les églises ;

2° par les cotisations, ou donations : la forme la plus répandue et la plus productive est celle des séries ;

3° par les pensions de chaque Séminariste.

Le budget des Séminaires s'élève, en moyenne,

Digitized by Google

à 50.000 francs par diocèse ; les petits Séminaires sont compris dans ce chiffre.

Les quêtes paroissiales donnent un revenu variant de 6 à 8,000 francs. Les pensions des élèves fournissent la somme de 25,000 francs. Reste au diocèse à se proeurer 20,000 francs environ.

Dans la somme des pensions sont comprises celles que payent intégralement les personnes charitables, ainsi que des bourses provenant de legs ou de fondations, en faveur des Séminaires. La moyenne des élèves des Grand Séminaires est de 60 ; celle des petits Séminaires ou écoles ecclésiastiques est de 150. Parmi les élèves de la première catégorie, il y en a, à peine, 20 qui payent intégralement leur pension. Parmi ceux de la seconde, il y en a près de 80. Les autres ne payent que des demi-pensions, des quarts de pensions ; bon nombre, en particulier dans les Grands Séminaires, ne donnent absolument rien. A la caisse diocésaine de combler le déficit, résultant soit de dépenses épiscopales, soit de faveurs motivées, soit de l'impossibilité absolue pour l'élève de continuer à payer les frais de son éducation.

Les œuvres instituées par les évêques dans le but de pourvoir au manque de ressources, fonctionnent diversement. En général l'organisation n'existe que pour le prélèvement des cotisations ; pour la distribution c'est différent. On va au plus vite fait, c'est-à-dire qu'on se contente de verser au Séminaire les 25 ou 30.000 francs de déficit, sans se préoccuper d'autre chose. Le mieux serait d'agir,

Digitized by Google

comme dans certains diocèses. Voici leur procédé. La caisse de l'œuvre s'alimente des cotisations annuelles et des donations provenant de personnes charitables, de prêtres léguant, à leur mort, telle somme pour l'éducation d'un séminariste. Je suppose qu'on recueille ainsi 20.000 francs, il y a de quoi payer la pension à quarante élèves.

La difficulté et la sagesse consisteront dans le choix des quarante privilégiés. Il est à craindre que le favoritisme s'immisce adroitement dans la répartition, s'il n'y a pas une règle générale, une mesure intransigeante qui arrête les abus, et partant maintienne l'œuvre florissante. Le concours est l'unique moyen de couper court à toutes les difficultés. Les candidats ayant les conditions prescrites : (et ici il faudrait être rigide) l'âge, l'intelligence prouvée par des études primaires, une parenté sans reproches et une bonne conduite, seraient admis à un examen écrit et oral. Aux 40 premiers numéros appartiendraient les 40 bourses que les titulaires conserveraient jusqu'à la fin de leur Grand Séminaire. Faudrait-il tenir compte de la fortune des parents? Nous ne le pensons pas. Ce serait une récompense attachée au mérite, on n'aurait plus l'air de faire une aumône, d'établir la catégorie des indigents.

Les fondations de bourses par des familles riches existent : mais ces gens-là mettent tant de conditions à leurs libéralités qu'on est souvent tenté de se demander si le refus n'est pas préférable à l'acceptation.

Digitized by Google

Mme de B. fonde une bourse de Séminariste dans le diocèse d'E... mais à condition que le titulaire devra toujours être pris dans la petite ville de B*** Jugez s'il est aisé d'accepter une pareille condition.

Une chose nous a surpris c'est que l'évêque d'A... habile administrateur, d'une prudence presque exagérée eût accordé, dans les statuts de l'œuvre des Séminaristes, au fondateur d'une bourse, le droit de désigner le titulaire. Il est vrai que c'est encore lui qui promettait un canonicat, dans son Eglise Cathédrale, au prêtre qui fonderait une prébende. On peut rapprocher tout ceci de la vente des camails des chanoines de Carthage. A mon avis, ce sont là des compromissions très gênantes, regrettables, navrantes même, à cause des abus auxquels elles ouvrent la porte. On dirait du mercantilisme, de la simonie presque.

C'est surtout l'ingestion d'un élément étranger, incompétent dans les affaires ecclésiastiques ; celui que (1) M. Melchior de Vogüé appelle le *malin*, contre lequel il faut se prémunir. Par *malin*, le brillant et populaire académicien entend « celui qui offrira « à l'Elisée attendu, un pan du manteau d'Eli. » *Le vêtement est tentant, ajoute-t-il, mais il siérait mal sur nos redingotes. Et souvenons-nous à propos de redingotes que notre pays n'aime guère les sermonnaires sous cet habit, il flaire aussitôt un puritanisme qui ne fera jamais fortune chez nous.* Il y a certaines personnalités

1. *Revue des Deux-Mondes*, numéro de février.

Digitized by Google

laïques qui veulent, à tout prix, agir sur le prêtre, s'occuper de lui. Elles n'hésiteront pas à servir tous les ans une somme de 4 à 500 francs afin d'avoir voix au Conseil. Que telles soient leurs visées, nous le comprenons, mais que des évêques les secondent, nous ne le comprenons pas. Pourtant le nombre de ceux qui veulent et savent lutter contre cette ingérence est bien petit. Mgr Trégaro, un évêque vaillant, de caractère, ne sait pas, lorsque M. le baron de Mackau lui expose une demande répondre le : « *Non possumus.* » Mgr B .. ne peut rien refuser à Mme de C.. Mgr l'évêque de Chartres est navré lorsqu'il ne peut accéder aux désirs de M. le marquis de Z... et Mgr de Cabrières, un homme aux vues chevaleresques, va même jusqu'à prévenir les vœux de Mme de F... de M. de G... ou de M. B...

Sur Mgr l'évêque de Tulle, un homme qui n'a pas les allures de la galanterie, voici ce qu'une brochure récente dit :

« Ce (1) serait bien peu connaître les faiblesses du sexe pieux, que de penser qu'il saura se tenir à l'écart des régions où se traitent les affaires ecclésiastiques, et désire d'autant plus y faire sentir sa présence que le sanctuaire lui paraît plus impénétrable... Incontestablement sous une administration quelconque, il cherche à s'introduire, mais c'est à ceux qui portent le poids des lourdes responsabilités, à lui fermer irrévocablement l'entrée.

1. *Mgr Dénéchau*, p. 38

Digitized by Google

Peut-être notre administration diocésaine, a-t-elle manqué de fermeté sur ce point-là. On subit inévitablement et inconsciemment l'influence des personnes qu'on fréquente. Messieurs les Vicaires généraux se livrent, plus que de raison peut-être, par lettre et de vive voix à l'œuvre intime de la direction spirituelle, il est bien difficile pour ne pas dire impossible, qu'ils restent insensibles aux volontés et aux désirs qui leur auront été exprimés si filialement et si ardemment. Monseigneur pour sa part aime le château, il en est peu, il n'en est pas, dans le diocèse, qu'il n'ait honoré de sa visite ; il aime, en temps libre, à s'édifier de la vie d'un couvent.

« Quand il est dans le ministère actif, il le pratique d'une façon assez large et j'ai entendu dire par des hommes, bien dignes et à qui l'expérience et les cheveux blancs donnaient une réelle autorité, que si Monseigneur avait là l'occasion de se créer de *nombreuses et intimes relations*, *son impartialité d'administrateur pouvait sérieusement être atteïnte.* »

« Je viens de me confesser à Monseigneur, » — disait une dame, en ma présence et en société de salon. « — Il confesse très bien : et quand il m'a eu donné l'absolution *nous avons causé.* » L'impression que produisit cette petite indiscrétion fut visiblement mauvaise... »

Qui ne voit, tout de suite, que de telles relations, surtout si elles sont fréquentes, vont prendre une influence décisive sur la direction des affaires?

Digitized by Google

Nous nous arrêtons à cette citation déjà un peu longue, mais qui nous prouve de la façon la plus évidente, l'ingérence d'un certain monde dans le gouvernement écclésiastique et de la faiblesse des évêques envers les catholiques fortunés qui veulent les seconder dans le prélèvement de leur budget.

Eh bien : c'est là une plaie malheureuse à laquelle il faudrait porter remède ; capituler devant un sachet d'or, c'est forfaire à son devoir. Qu'il y ait des générosités, des libéralités dans l'Eglise c'est de tradition ; mais qu'on ne rapetisse pas un grand mouvement charitable, par des vues étroites, mesquines, où la vanité, l'orgueil, la parade auraient seuls du profit. Donner libéralement, grandement, lorsque la fortune le permet, c'est le propre des grands cœurs.

J'ai toujours admiré, depuis ma prime jeunesse, les générosités anonymes. Il y a là, sous ces voiles de l'inconnu, tout un mystère profond de philosophie, de religion, que je ne puis assez admirer. C'est du plus pur christianisme, celui qu'on pratiquait universellement aux débuts de l'Eglise, alors que le Christ creusait ces fondements insondables, abîme d'humilité et de grandeur, où devaient s'entasser l'or des patriciennes, l'obole des plébéiens, cimentés avec le sang de dix millions de martyrs, la plupart inconnus jusqu'à cette heure. « *La main droite ignorait les libéralités de la main gauche,* » pendant cette belle période de l'histoire de la famille chrétienne, quand « *les néophytes venaient déposer aux pieds des Apôtres* le

Digitized by Google

modeste pécule de leur travail et des héritages paternels. Ils donnaient sans conditions, sans même dire leurs noms, ils donnaient tout sans songer à demain. Qu'est devenue cette époque?

— Monseigneur, je viens vous voir, pour vous consulter; je voudrais fonder une bourse pour un Séminariste, dit la *bonne châtelaine*.

— Excellente pensée ! répond l'évêque, ce sera une source de bénédictions pour vous, pour votre famille. Tous les dix ans fournir un prêtre, et cela à perpétuité, c'est ravissant!

Et la *bonne châtelaine* ravie, sans oublier cependant ses conditions, entrevoit tout une phalange de prêtres, de lévites, revêtus des aubes et des tuniques brodées par ses soins, entourer son trône dans le Ciel et chantant ses libéralités. « C'est elle qui nous a nourris, élevés, c'est notre mère... »

Des yeux vieillots vacilleraient à ce spectacle, se fermeraient d'extase afin d'aller jouir de cette belle vision et cela pour l'éternité. La *bonne châtelaine*, elle, trouve cela bien beau mais un peu lointain, il lui faut quelque chose d'aussi beau et un peu plus rapproché. Elle n'aime point les jouissances, les bonheurs différés; de suite, c'est le mieux. On dirait qu'elle a vu jouer: *le Dîner de Madelon* et qu'à son tour elle veut chanter:

A soixante ans, on ne doit pas remettre
L'instant heureux qui promet un plaisir :
Plus tard le sort voudrait-il nous permettre
De le rejoindre et de le ressaisir?

Digitized by Google

Et alors, sans tarder, elle exige qu'on se mette à l'œuvre.

— Monseigneur, oh! j'ai bien réfléchi, je comprends toute la grandeur de mon œuvre, mais! (oh! les mais!) je désirerais connaitre les titulaires de la bourse, savoir s'ils donnent des espérances...

— Rien de plus légitime, Madame, vous les connaîtrez; et pour les mieux connaître, choisissez les vous-même. ils ne pourraient être mieux choisis. Puis, vous pourrez réclamer des bulletins de conduite, de travail, de science, vous saurez au jour le jour, ce que feront vos protégés.

— Je remercie Votre Grandeur; oui, je trouve vos propositions excellentes, mais je ne vivrai pas toujours. J'ai une fille pieuse, vous connaissez bien Madame la marquise de S***, elle a des petites-filles qui lui ressembleront, elles seront heureuses de continuer mon œuvre.

— Parfait, parfait, dit l'évêque, elles pourront ainsi nous donner des sujets excellents, elles les choisiront très bien.

Et alors un diplôme est délivré à la *bonne châtelaine*, en vertu duquel elle aura le droit de présenter les titulaires de sa bourse; ce droit passera à tous ses successeurs, héritiers directs.... à perpétuité. Dès le lendemain, la compagnie des thuriféraires est mise en branle, la *Semaine Religieuse* chante les louanges, les libéralités de la *bonne châtelaine*.....

Il est aisé de concevoir quelles seront les conséquences inévitables de cette fondation: des

Digitized by Google

candidats, des jeunes gens présentés au Séminaire qui auront toutes les dispositions, excepté celles du sacerdoce. Si les directeurs un peu indépendants dans leurs élections ne trouvent point la vocation ecclésiastique au jeune homme et s'ils le prient de prendre une autre direction : que de difficultés, de plaintes, de menaces!

Sous un autre point de vue, quelle situation pour le Séminariste adopté et pour sa famille, s'il en a une, car le plus souvent ce sera un orphelin. Dans quelle dépendance, quelle servitude, il ne vivra pas afin de conserver le morceau de pain et la soutane que lui donne la bonne châtelaine! Un curé doyen du diocèse de Coutances, grand éducateur de jeunes Séminaristes, nous écrivait il y a deux mois :

« Vous ne sauriez croire quelles sont les exigences de ces dames du grand monde, envers les jeunes gens dont elles payent la pension! L'une d'elles, que je connais, recevait, dans son château, pendant les trois mois de vacances, un Séminariste de dix-neuf ans. Ce jeune homme, charmant du reste, était tenu avec la plus grande sévérité ; il lui était défendu de sortir du château sans sa permission : le soir, après la prière, le Séminariste, à genoux, devait baiser la main de la Châtelaine. Et le pauvre enfant s'est soumis à ses exigences, jusqu'à son sacerdoce. Alors il comprit que c'était à lui de donner les bénédictions et non à en recevoir d'une femme si pieuse fût-elle. Ce fut le commencement des hostilités et elles durent encore... »

Digitized by Google

Ces lignes en disent assez par elles-mêmes, nous nous dispenserons de toute réflexion.

Dans l'ingérence de certaines personnes, des dames en particulier, dans les questions écclésiastiques, il y a, à notre avis, plus d'inconvénients que d'avantages. Nous ne saurions approuver ces fondations de bourses, avec des conditions qui ne favorisent que l'orgueil d'une femme, entravent l'administration diocésaine et dépriment le caractère sacerdotal. Ah ! si elles demandaient des prières pour elles et leur famille, pas d'inconvénients que je pense : en dehors de ces concessions, on ne devrait en faire aucune autre.

Un prêtre du diocèse de Montpellier m'écrit : « Si vous allez jamais au Grand Séminaire vous trouverez, dans le vestibule de l'escalier d'honneur, fichées aux quatre murs, quatre grandes plaques en marbres où sont inscrits en lettres rouges, les noms des bienfaiteurs du Séminaire, absolument comme à la porte des hôpitaux ou des bureaux de bienfaisance. Invention du Supérieur actuel, M. Dupuy, fort habile à tirer toutes les ficelles, même celles de certaines maisons !.... rien de plus... qu'on ferait mieux de ne pas fréquenter ; invention qui n'est pas des plus heureuses.

D'abord elle n'a rien d'original, c'est la copie banale de l'ostentation laïque ; de plus, elle est malheureuse en résultats, car voici le raisonnement qu'on se fait : « Si les bienfaiteurs sont si nom breux, d'où vient qu'on crie tant misère ? Et alors que devient l'argent ? » Ce que devient l'argent, pas

Digitized by Google

ne serait inutile de le savoir et encore moins inutile de dire d'où il vient. Il paraît que M. Andrieux, l'ancien préfet de police, est le principal fournisseur. Permission d'en douter.

Outre ces plaques il y en a encore une à la sacristie, elle est en marbre noir, aux lettres d'or. On dirait une pierre tombale ; elle porte un nom : *S. Boutille*, ce qui veut dire : Sœur Boutille, c'est la supérieure, depuis nombre d'années, de l'*Asile Saint-Vincent*, pensionnat dirigé par les filles de la Charité. Cette sœur est très riche. M. le Supérieur a su gagner ses bonnes grâces, (autrefois !... il paraît qu'aujourd'hui c'est autre chose), celle-ci, celles du Supérieur (elle a dû les payes cher) et on l'a couchée sur la pierre des défunts, quoique la bonne sœur soit pleine de vie. Les séminaristes ne peuvent passer une fois, dans la sacristie, sans sourire. Quel exemple pour eux !... »

Voilà un nouveau genre de stimulants que nous sommes heureux de connaître ; mais voyons, est-il digne ? Et si Jésus-Christ était là, ne prendrait-il pas un fouet, pour chasser ces nouveaux vendeurs du temple et renverser les tables du mercantilisme ?

Mais alors comment faire pour subvenir aux frais d'entretien de la jeunesse cléricale ? C'est difficile, je l'avoue ; la chose à vrai dire n'est pourtant pas impossible. Besoin sera toujours de recourir à la charité, mais ne pourrait-on pas y recourir moins souvent ; et, si on y recourt n'accepter que la Charité vraiment chrétienne ?

Digitized by Google

Au lieu de faire ses choix dans le peuple, c'est-à-dire dans les familles misérables, sans avoir, il serait mieux de les faire dans les familles aisées. Les avantages en seraient considérables dont le moindre serait la diminution du budget de l'œuvre des Séminaires. Le plus sérieux serait celui-ci : Les parents qui payeraient intégralement, ou par dernière concession, le tiers de la pension de leurs fils, s'intéresseraient davantage à leur travail, leur conduite, leurs succès. Ils ne manqueraient pas de leur répéter cette parole touchante : « *Mon enfant, travaille, sois bien sage; car je fais des sacrifices pour toi.* »

Et l'enfant qui appartiendrait à une famille assez aisée, ne se préoccuperait pas, en étant dans le ministère, vicariat ou cure, de capitaliser.

La capitalisation, c'est un des reproches les plus fondés qu'on puisse faire au prêtre ; mais vraiment mérite-t-il, en général, ce reproche ? Non.

Le prêtre pauvre, sans héritage paternel est dans la nécessité de songer tant qu'il est jeune, plein de santé, d'activité, aux besoins de sa vieillesse. « *Plus tard, que deviendrai-je?* » est une préoccupation sérieuse, légitime. C'est son droit, son devoir, de s'assurer pour ses vieux jours une petite rente. Cette rente, toute modeste, lui demandera un capital de quarante à cinquante mille francs c'est-à-dire les économies de quarante à cinquante ans. Inutile de dire que ses aumônes seront modiques, il est le premier pauvre. Mais aussi qui ne voit les dangers de la capitalisation ? C'est la dégra-

Digitized by Google

dation du caractère sacerdotal, la paralysie de son ministère et la cause, peut-être, de ses chutes.

A cette plaie, il n'y a qu'un remède : prendre l'enfant qui aura plus tard, à défaut d'autre, le toit paternel et quelques pièces de terre pour vivre. Autrefois on exigeait, avant la promotion aux saints ordres, la possession d'un bénéfice ou un titre patrimonial ; celui-ci était le plus généralement fourni. Aujourd'hui les bénéfices ont disparu ; mais pourquoi ne pas exiger les titres patrimoniaux? les bourses, pourquoi ne pas les convertir en bénéfices? Au lieu de les laisser aux titulaires pour le temps de leur éducation, pourquoi ne pas les laisser à vie? Les concours pour l'obtention de ces bourses au lieu de les mettre aux Petits Séminaires, pourquoi ne pas les réserver exclusivement aux Grands Séminaires? Ce sont là des remèdes qui ne sont pas inapplicables, et qui donneraient des résultats merveilleux.

Il y a bien, dans beaucoup de diocèses, les *caisses de retraites*, elles ne sont pas dans tous ; et les prêtres les tiennent, non sans motifs, en suspicion.

Une des plus florissantes est celle du diocèse du Puy. Chaque jeune prêtre est obligé, à 25 ans, de donner 25 fr. ; à 30 ans, 30 fr. ; à 40, 40 fr. ; à 50, 50 fr. Lorsque les paiements ont été réguliers, la caisse donne à l'âge de 65 ou 70 ans, avant cet âge s'il survenait des infirmités, la somme de 12 à 1.500 fr.

« Rien de moins sûr qu'une *caisse de retraites*

Digitized by Google

diocésaine, nous disait M. Denis, inspecteur de la *Compagnie d'assurances l'Union*, elle est à la merci de l'Etat et des évêques. »

Double danger, à notre avis. L'Etat est naturellement centralisateur, accapareur; on le voit, dès qu'un évêché devient vacant, c'est à coup sûr, la vente des biens de la *mense épiscopale* ; on l'a vu, à Tours, au sujet de la basilique de Saint-Martin ; dès qu'il peut mettre la main sur une grosse fortune, l'Etat ne manque jamais son coup.

Les évêques, eux aussi, sont un danger. Ils ont besoin d'argent, de beaucoup d'argent, et lorsqu'ils ont, chez eux ou à leur portée, une somme assez rondelette, la tentation est bien grande de taper dans le tas.

Nous croyons que l'ancien évêque d'A... dont parlait Drumont, dans son *Testament*, n'eût pas hésité longtemps. Ce qu'il fit en arrivant dans son archevêché (il voulut s'emparer de la caisse bien garnie du Grand Séminaire) nous en est une preuve.

Et un des anciens évêques de La Rochelle, admirateur de Boulanger, *quand vivait le brav' général*, depuis longtemps en extase devant le *Chapeau rouge*, a-t-il hésité à se servir des fondations déposées à l'évêché? Le bon, solennel, *parfumé* (pour cause, dit-on) archevêque avait besoin de beaucoup d'argent; et ce besoin n'a pas diminué depuis qu'il a monté son hôtel de Paris. Comme ses yeux pétilleraient, sous le scintillement de quelques piles à facettes d'or !

Digitized by Google

Les saints évêques, eux-mêmes, succombent à la tentation ; devant un besoin réel, urgent, ils se forment la conscience.

L'ancien évêque d'E..., Mgr G..., n'a-t-il pas laissé bien des vides! Ah! une caisse bien vide par exemple et Dieu nous garde « *d'attaquer sa mémoire* ». Les vicaires généraux ne nous le pardonneraient pas. Le saint évêque n'a certainement pas pris pour lui, ni sa famille, certaines sommes dont on ne peut justifier la disparition. Qu'en a-t-il fait? Peu importe. Est-il permis à un prêtre d'hésiter avant de payer certaines rentes à l'évêché ? On hésiterait à moins.

Il y a bien les rentes viagères payées, à des taux très élevés, par des *Compagnies d'assurances*; mais est-ce encore très sûr? exempt de toute crainte? Loin de là. Dans le diocèse de Chartres on s'est trop lancé dans cette voie ; en matière de finances, il est, en principe, très imprudent de placer toute sa fortune sur la même Compagnie. L'*Union*, qui mérite confiance, a de nombreux clients dans le clergé du diocèse de Chartres, tous les prêtres donnent leur argent les yeux fermés à cette société, nous ne croyons pas cette mesure prudente. Moins prudentes seraient encore les négociations, entreprises avec certaines personnalités ecclésiastiques, pour substituer l'*Union* à la Caisse diocésaine.

L'*Union Catholique* de Lyon promettait beaucoup, on s'est livré, à l'aveuglette, entre les mains de ses administrateurs, on sait la suite. Personne ne peut répondre d'aucune *société d'assurances*,

Digitized by Google

parce qu'elles courent toutes de trop grands risques dans leurs opérations financières.

Drumont (1) cite un fait, qui n'est pas sans force démonstrative, au sujet d' un brillant évêque du Midi. « Le frère d'un évêque fort connu avait été condamné à une restitution de 32.000 francs envers l'État ; le délai accordé pour s'exécuter expirait... L'évêque, en tournée dans son diocèse, télégraphie au trésorier de la mense épiscopale de prendre cette somme dans la caisse et de la verser à l'État. Le trésorier hésite, il va trouver un prélat qui jouissait d'une grande considération dans la ville et, finalement, demande de nouvelles instructions afin de mettre sa responsabilité à couvert. « Considérez ce télégramme comme un reçu, » télégraphie l'évêque. Il ne restait plus qu'à obéir. Le trésorier prit la dépêche et la mit dans le coffre-fort à la place des 32.000 francs qu'il versa. »

Cette caisse était la caisse diocésaine et on ne voit pas de quel droit, je ne parlerai pas de délicatesse, un évêque peut se servir ainsi de l'argent qui lui est confié pour les œuvres diocésaines... séminaires...

Autre exemple (2). « A la mort du cardinal, archevêque de Bordeaux, les vicaires capitulaires voulurent avoir le cœur net sur la situation, et établir l'état financier du diocèse. Une somme considérable dont on avait les pièces d'entrée était sortie de la caisse, sans dire où elle allait.

1 et 2. *Testament d'un Antisémite*, p. 264 et 267.

Digitized by Google

« On fit revenir, dit Drumont, en toute hâte, l'ancien vicaire général qui en avait la gestion et qui était à la veille d'être sacré évêque. On lui demanda des explications : il reconnut bien avoir reçu l'argent qui était mentionné, d'ailleurs, dans un compte-rendu qu'on publie tous les ans, mais il déclara qu'il ne savait pas ce que cet argent était devenu. »

Dans une administration civile, il y aurait eu un procès, une condamnation; dans l'administration ecclésiastique, on ne souffla mot. En soutane ou en jaquette, une canaille c'est une canaille, et un voleur, un voleur, il ne devrait pas y avoir plus de ménagement pour le premier que pour le second, surtout lorsqu'on laisse en mourant une succession de 1.500.000 francs.

Encore un fait (1). « Les Oratoriens dirigent le Grand Séminaire de Rennes, mais, en dignes Ecclésiastiques, ne sont pas religieux; ils peuvent donc posséder, acquérir une modeste fortune dont ils ont la libre disposition. Les Oratoriens avaient donc hérité de l'abbé Guittau d'une certaine somme qu'ils avaient confiée à l'Econome, M. l'abbé Hamard, lui laissant le pouvoir de gérer leurs finances, sans se livrer à aucune opération pécuniaire et se réservant le droit de retirer du coffre-fort les sommes dont ils pourraient avoir besoin.

« Les choses allèrent ainsi pendant quelques années, lorsque tout à coup au moment de la red-

Id., p. 279.

Digitized by Google

dition des comptes, on s'aperçut de quelques irrégularités et d'un déficit de plus de 4.000 francs.

« L'abbé Plaine (supérieur) s'empressa alors de retirer, à l'administrateur infidèle, le mandat verbal qu'il lui avait confié précédemment et il lui demanda en conséquence la clef du coffre-fort et les comptes de gestion. M. Hamard sembla tout d'abord embarrassé, puis il se retrancha derrière des ordres supérieurs et il refusa de restituer la clef et de rendre compte de sa gestion. Le soir du même jour, il avoua avoir pris des engagements vis-à-vis de l'archevêque *trois mois auparavant et avoir changé le secret du coffre-fort*. Il promit, d'ailleurs, de faire son possible pour se délier de ces engagements. Les propriétaires sentirent redoubler leur surprise et leurs craintes et, ne pouvant expliquer l'énigme, ils songèrent avant tout à mettre leur bien à l'abri et firent apposer des serrures de sûreté à la porte donnant accès à la chambre.

« Fatale précaution! c'est elle qui marqua le début d'une incroyable persécution et attira les foudres épiscopales sur les pauvres prêtres de l'Oratoire.

« L'éminentissime archevêque entra, en effet, dans une colère épouvantable. Le 4 janvier, il envoya une lettre (qu'il dit tenir lieu de précepte et de trois monitions canoniques) par laquelle il suspendait deux prêtres de l'Oratoire et ordonnait de rendre libre immédiatement l'accès de la caisse. Il se transportait ensuite de sa personne au Sémi-

Digitized by Google

naire et, rencontrant un prêtre de quatre-vingt-trois ans, il commençait par le traiter de *misérable* et le suspendait pour quinze jours de la célébration de la Messe. Puis il fait venir le principal propriétaire qui gardait les clefs de la porte par laquelle on arrivait à la Caisse et le déclarait suspendu et interdit jusqu'à ce qu'il lui ait remis ces clefs. »

On recourt à Rome, le cardinal est exaspéré. Après une nouvelle sommation de rendre les clefs et sur nouveau refus de l'abbé Hamard, l'abbé Plaine, devant témoins, fait fracturer le coffre-fort et en retire les valeurs.

« Cette mesure fut le signal d'une nouvelle exécution et quatre prêtres de l'Oratoire, ceux qui avaient assisté à l'opération, furent condamnés à la peine de la suspense *a sacris*, jusqu'à ce que les valeurs eussent été réintégrées dans le coffre-fort.

« On hésita longtemps à s'attaquer au chanoine titulaire Labbé qui avait été pendant de longues années le Supérieur du Séminaire de Rennes.

« Mgr Place s'y décida cependant. On envoya au chanoine Labbé un vicaire général et un autre ecclésiastique qui avaient été ses élèves au Séminaire. Ceux-ci, un peu honteux, ne savaient comment engager l'entretien : « Mes enfants, faites votre devoir, » dit le vieux prêtre. Les envoyés de l'archevêché demandèrent au chanoine de désavouer une lettre que M. Paul Bresau avait écrite à Mgr Place pour revendiquer sa part de responsabilité dans ces événements.

Digitized by Google

« Le chanoine répondit qu'il n'avait pas qualité pour désavouer la lettre d'un autre, et il ajouta qu'en assistant à la fracture du coffre-fort il avait conscience d'avoir agi en honnête homme et qu'il était tout prêt à recommencer.

« Là-dessus, l'ancien supérieur fut interdit pour quinze jours.

« *Le malheureux!* disait un des collègues de Mgr Place, dans l'épiscopat, en frappant ainsi contre toute justice des prêtres estimés de tous, il nous enlève la seule arme que nous ayons contre des prêtres indignes. » La Congrégation chargée de se prononcer sur ce cas bizarre, se tira d'affaire en déclarant qu'elle n'avait pas le droit d'intervenir dans une question qui avait été déjà décidée par les tribunaux, mais qu'elle engageait les prêtres à se soumettre. »

Inutile de faire des commentaires sur cette page de l'histoire ecclésiastique de Rennes. De pareils faits révoltent toute âme imbue d'un sentiment de droiture. Les prêtres qui ont de pareils évêques à la tête de leur diocèse sont bien malheureux, bien à plaindre. Ils ont la foi et encore, sous cette rapacité, ils reconnaissent le pontife, ce qui les fait obéir dans les autres circonstances où leur conscience n'est pas engagée.

Les saints évêques!..... Heureux les diocèses qui les ont !

Le mieux, encore une fois, est que les prêtres aient une fortune modique personnelle. Par conséquent trêve à ce recrutement plébéien, gratuit,

Digitized by Google

inconsidéré, tel qu'il existe dans bon nombre de diocèses. La constitution des bourses ecclésiastiques distribuées par concours, remplaçant en grande partie les bénéfices, la situation des prêtres moins précaire sera plus digne, plus considérée, plus aimée, parce qu'elle sera moins financière.

3° Diminution des privilèges. — Comme troisième cause au manque, à la pénurie des prêtres, nous indiquerons la diminution des privilèges, soit du côté de l'Etat, soit du côté de l'Eglise.

Avant la Révolution l'Etat était plein d'égards pour le Clergé, il y avait la *dîme, l'exemption des impôts*, *l'exemption du service militaire* et *l'immunité*.

Par ces temps égalitaires, tous les privilèges ont disparu. Le clergé n'en a plus aucun. Je me trompe, il a le privilège de la persécution. Le peuple est loin de goûter ce dernier mode de rétribution, et comme je l'ai dit déjà, les familles préfèrent garder les enfants.

Sous l'ancienne loi, même avec la simple exemption du service militaire de cinq ans, c'était un appât que le sacerdoce ou l'enseignement primaire. On l'a nié, c'était pourtant vrai, des jeunes gens entraient au Séminaire comme à l'Ecole Normale dans le but d'esquiver la *gamelle*.

« *Puisque tu dois être soldat, c'est pas la peine que tu te fasses curé* », disait un Normand à son fils qui venait de terminer son Petit Séminaire.

La gent gouvernementale et maçonnique a bien

Digitized by Google

compris que la caserne serait le *four crématoire* des prêtres et c'est la triste vérité.

La caserne est une école de soldats et non une école de prêtres. Force lui est, au Séminariste, pour obéir à la loi, d'aller y vivre pendant un an. Epreuve dure, à laquelle succomberont nombreuses volontés peu formées, inexpérimentées, circonvenues par des pièges tendus à leur naïveté.

Je me rappelle un entretien que j'ai eu, il y a trois ans avec le commandant de recrutement de R..., M. V...

Le Supérieur du Grand Séminaire de P... m'avait chargé de lui recommander un élève de philosophie, ce que je fis très volontiers. L'accueil ne fut pas chaleureux.

Après avoir exposé ma requête, le commandant me dit :

— Voyons, me permettez-vous une question ?

— Très volontiers, mon commandant.

— Eh bien, croyez-vous, que les élèves qui passeront par la caserne, reviendront au Séminaire ?

— Mais oui, mon commandant, repris-je, sans la moindre hésitation.

— Moi, je ne crois pas, me répondit-il.

— Et d'après vous, mon commandant, quelle serait la cause de ce changement ?

— Oh ! dit-il avec un air gêné, vous savez... il y a tant d'influences... l'horizon change avec les milieux... puis la vie, les habitudes, les relations.., et enfin ils auront une position, devant eux, un avenir, la carrière militaire.

Digitized by Google

— Mais, mon commandant, la carrière sacerdotale n'a pas moins d'attraits : l'avenir du prêtre n'est pas moins beau que l'avenir du soldat.

— Oui, oui, reprend-il brusquement, vous verrez, vous verrez...

— Eh bien, commandant, nous verrons, mais je vous avoue, que je ne désire pas voir vos prédictions se réaliser.

L'entretien prit fin : il ne fut pas sans résultats puisque mon protégé bénéficia d'un ajournement. A part moi, en me retournant, le long des allées ombreuses du boulevard, je me disais : « Le commandant a raison, la caserne c'est la mort des vocations ecclésiastiques. » Je n'avais point voulu l'avouer, car on préfère présumer du courage de ses troupes, plutôt que de leur faiblesse. Au fond c'est la triste vérité, la caserne sera, comme on l'a dit avant nous, le *four crématoire* des prêtres.

Il n'y a qu'à parcourir les pages instructives de « *Sous Off*, » livre contre lequel on a tant crié, comme œuvre antipatriotique, ce qui est complètement faux, car on pourrait appliquer à *Descaves* ce qu'un cardinal disait en parlant du dernier livre de *Drumont* : « *Loin de mériter une condamnation, il mérite des éloges pour avoir osé dire ce qu'il a dit.* »

Personne ne viendra me convaincre que le premier a dit du mal de l'armée, le second du clergé uniquement pour dire du mal. Non, les deux polémistes ont écrit afin d'amener dans ces deux corps, qui sont la force et l'âme de la France, un relève-

Digitized by Google

ment immédiat. Crier contre les abus, ce n'est pas pour les propager; c'est au contraire pour les faire disparaître. Qu'on lise ces pages, sur la *chambrée*, les *sorties* des soldats et vous jugerez s'il est possible à un jeune homme timide, innocent, seul, de résister longtemps au spectacle infect dont il est le témoin obligé; de ne pas prêter l'oreille aux railleries obscènes dont il est l'auditeur forcé et la victime résignée.

Qu'on ne dise pas : « C'est une épreuve d'où sortiront des vocations aguerries, des prêtres sans faiblesses. »

Il ne faut pas qu'une épreuve soit au-dessus des forces de l'éprouvé. Attelez un cheval à un chariot chargé de 80 ou 100 quintaux il tirera tant qu'il pourra, mais il tombera infailliblement sous le poids. Sous prétexte de vous assurer de la fixité de la blancheur des lys, plongez-les dans l'acide sulfurique, vous verrez si la blancheur tiendra au calice.

Vous, père de famille, vous avez une jeune fille de 18 ans, charmante, gracieuse, votre rêve. Pour éprouver sa vertu l'enverrez-vous vivre une année dans une brasserie, côte à côte avec les racoleuses, et les gourgandines? Jamais vous ne le ferez, la pensée seule vous révolte. Pourtant si elle restait vierge, innocente, belle, dans ce bouge du vice, ce taudis de la crapule, cette cour des Miracles peuplée du ban des Sadistes et des Saphistes, sa vertu serait inébranlable, plus ferme que le roc jeté à la rage des flots, pour briser les lames

Digitized by Google

déchaînées, plus belle que le lis fleuri dans les épines ou la rose épanouie sur un fumier. Ah! non, non! un père et une mère abritent de toute leur tendre vigilance, réchauffent de la tiède haleine de leur amour, la vertu naissante, le cœur à peine éclos de leur fille. Ils ont raison.

Aux fleurs délicates l'atmosphère de la serre, aux agneaux l'enceinte close de la bergerie, aux enfants les bras d'une nourrice, à l'adolescent et à la jeune fille, le toit paternel, l'œil de la mère; au Séminariste le sanctuaire ou le vestibule qui y mène, le Séminaire.

On lui enlève cet abri, cette défense, quoi d'étonnant s'il tombe, s'il dévie?

Les déviations seront néanmoins plus rares qu'on ne pense, pendant ces premières années d'application de la loi militaire. J'ai vu plusieurs de ces Séminaristes-soldats, tous s'accordent à reconnaître la bienveillance et les égards dont ils sont l'objet de la part des chefs et de leurs camarades.

Dans les villes de garnison qui ont un Séminaire, la permission d'y aller leur est accordée sans difficultés. Ainsi tous les jours, ils peuvent voir leurs maîtres, leurs condisciples, vivre un peu de la vie sacerdotale. La journée du dimanche ils peuvent la passer entière et même coucher dès la veille au Séminaire. Des congés de cinq ou six jours, aux approches des grandes fêtes, leur permettent d'aller se retremper dans la piété, remonter l'horloge et ne pas laisser les rouages dans la rouillure qui les perdrait.

Digitized by Google

Les soldats, soit par crainte des règlements dont on leur a donné connaissance à l'arrivée des Séminaristes, soit par affection, car ils reconnaissent leur serviabilité, leur intelligence et leur bonne nature, se gardent bien de les ricaner ou de les molester, ils leur rendent service, les remplacent de plein gré en échange de leur tabac, pour les corvées pénibles.

Eux-mêmes, les Séminaristes, ont le point d'honneur de n'être jamais en défaut, ils se surveillent, se privent, se gênent même pour ne pas donner de mauvais exemples, imiter ce que les autres font. Je ne dirai pas qu'ils soient indemnes de toute escapade, plusieurs pensent avec raison qu'à la caserne il faut savoir se débrouiller, jouer des coudes, même des tours. Ils ont appris en théologie que les réticences, les restrictions, sont permises dans certains cas, ils en usent ; mais cette concession faite aux exigences de la nature et des lieux, on peut dire sans crainte d'être démenti que les Séminaristes sont des soldats modèles et que c'est là la cause de la bienveillance dont ils sont l'objet de la part des chefs et des simples soldats.

Croire néanmoins que cette ligne de conduite ne faiblira pas, serait une illusion. Le relâchement ne tardera pas à se produire et dans les égards, et dans leur vigilance, et partant dans leur persévérance. Il est impossible de juger des effets de la loi militaire par ces premières années. Attendez dix ans; tous, soyez-en sûrs, seront mis au même niveau; des exceptions, des privilèges il n'y en aura

Digitized by Google

plus, les Séminaristes seront soumis au droit et au devoir commun. De leur part, le service militaire ne sera pas une contrainte, une persécution, ils auront vécu avec la perspective d'une année de caserne, partie intégrante de leur éducation, cette année sera comprise dans le cycle des dix années d'études avant d'arriver au sacerdoce. Cette année exceptionnelle aujourd'hui si redoutée, si appréhendée, passera comme les autres années parce qu'on sera familiarisé avec la culotte rouge et la capote qu'on mettra à côté de la soutane et du surplis. De cette absence de crainte découlera d'une manière certaine l'absence de vigilance; de là les surprises, les dangers de la caserne. Je ne dis rien des promesses tentantes faites par certains chefs, parce que les naïfs, les simples seuls s'y laisseront prendre. Peu préféreront l'or des galons à celui des chasubles. Là n'est pas le péril. Il est dans le laisser aller qui s'introduira, à brève échéance, dans les rangs des Séminaristes-soldats; ce sera la pierre d'achoppement pour le grand nombre.

L'année de caserne passée, supposons que tous entrent, reviennent au Séminaire, croyez-vous qu'on puisse dès lors chanter victoire? Moins que jamais. Seul le directeur spirituel saura le dernier mot, l'issue de la crise.

Voici ce que nous écrit un Supérieur de Grand Séminaire: « *Ce n'est qu'au moment du sous-diaconat, qu'on pourra apprécier le mal fait par la caserne.* »

En général, les Directeurs sont sans illusions;

Digitized by Google

ils savent très bien que la plupart des élèves reviendront au Séminaire. Dans quel état y reviendront-ils? S'ils ont subi les tristes influences de la chambrée, s'ils n'ont pas conservé l'innocence de leur vie, si leur cœur a reçu de ces blessures féminines qui ne guérissent jamais, c'est le rejet du sacerdoce.

Il y a assez de franchise dans l'âme d'un jeune homme pour avouer ses fautes, les plus honteuses même. Il choisira une retraite, profitera d'un bon mouvement pour faire des aveux dont il ne soupçonnera pas les conséquences. Évidemment ses fautes seront pardonnées, mais avec son repentir, si sincère soit-il, son directeur pourra-t-il lui dire : « *Avancez au sous-diaconat.* »

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Certaines fautes enlèvent à l'homme cette beauté, cette force de caractère, requise dans celui qui va faire le vœu d'une chasteté perpétuelle, et l'arrêtent au pied de l'autel. « *Celui qui mange du fruit défendu de la femme*, disait un prêtre à cheveux blancs, *en mangera encore* ». Dieu sait si à la caserne on mange de ce fruit... les Séminaristes soldats n'en mangeront-ils pas eux aussi? et s'ils en mangent pourra-t-on leur permettre « *d'accompagner l'Agneau* », de l'immoler avec le glaive sacro-saint des paroles sacramentelles? Un théolo

Digitized by Google

gien qu'on m'a prêté pour consulter, énumérant les causes d'indignité, nomme la fornication, l'adultère et la bestialité, comme vices rédhibitoires et éloignant pour jamais de tout accès aux saints ordres.

Le *sous-diaconat* sera donc l'heure des exécutions sommaires, des exclusions forcées ; alors on verra les effets déplorables du service militaire imposé aux Séminaristes. Les ennemis auront obtenu, en partie du moins, le but auquel ils visaient : le déficit dans le recrutement du sacerdoce, en ôtant au clergé le privilège de l'exemption du service militaire.

De leur côté les évêques, par leur administration défectueuse, l'insouciance qu'ils mettent à récompenser le mérite, le talent, le travail ; le favoritisme qui règne dans les placements des jeunes prêtres et les déplacements des anciens éliminent de leurs diocèses des secours et des talents précieux ; heureux encore s'ils ne sont pas cause de défections scandaleuses.

Pendant la vacance de l'archevêché de Bordeaux « il parut, dit *Drumont* (1), sur les vicaires capitulaires, une série de portraits, des *silhouettes* qui les tournaient en ridicule, mais sans rien alléguer qui portât atteinte à leurs mœurs. On accusa du délit un vicaire qui passait pour être indépendant. Il nia avec énergie ; on ne put fournir aucune preuve ; on l'interdit quand même *ad cautelam*. »

1. *Testament d'un Antisémite*, p. 257.

Digitized by Google

Voilà un vicaire interdit, peine très grave, et pourquoi? Parce que on le soupçonne : et sur ce simple soupçon on frappe un de ces coups capables de désarçonner un homme. Si le vicaire avait quitté le diocèse, c'était une perte, au lieu de 15 postes vacants, il y en aurait eu 16 et à qui attribuer la faute de ce départ, sinon à l'autorité ecclésiastique?

Un ouvrage (1) paru récemment nous apporte plusieurs autres faits que nous citerons à l'appui de notre assertion.

« Un curé du diocèse d'Évreux avait été suspendu pendant huit jours pour une désobéissance à l'évêque. Celui-ci croyait avoir eu raison de commander et de punir *ex informatâ conscientiâ ;* celui-là estimait le contraire. *Tout en subissant la peine*, il crut devoir recourir au métropolitain. Mais à la métropole, il n'y avait pas plus d'officialité que dans l'évêché suffragant. Du reste, l'appel ou le recours n'était pas recevable. Le métropolitain répondit que si le suffragant avait frappé, c'est qu'il avait certainement de bons motifs pour le faire. Quant à recourir à Rome deux choses manquaient : le temps et l'argent. La peine achevée, on signifia au curé qu'il avait à se rendre à un autre poste. Cette fois le malheureux trouva que c'était trop. Il préféra changer de diocèse : *on accéda à son désir et on promit de l'appuyer.* Muni de promesses et des pièces nécessaires, il s'adressa à tel évêché.

1. *Le Clergé français dans le passé et le présent*, p. 84.

Digitized by Google

Naturellement on demanda confidentiellement des renseignements sur le sujet à l'autorité du diocèse natal. Il fut répondu qu'il avait gravement désobéi et qu'il ne voulait pas reconnaître son tort. Non agréé il s'adressa ailleurs. Même demande de renseignements, même réponse, même refus. L'ex-curé a été contraint, pour vivre, d'accepter un office de diacre ou de sous-diacre dans une paroisse de Paris et cela sous la responsabilité du curé et sans pouvoir, malgré des demandes réitérées. obtenir d'être inscrit au bref... Voilà comment, en bien des circonstances, des ecclésiastiques deviennent victimes d'un vrai déni de justice; car, alors, il n'y a qu'un recours à Rome et les moyens ne permettent pas d'aller si loin. »

Serait-on étonné de rencontrer ce malheureux prêtre sur le siège d'un fiacre, sur les rails d'un tramway de la capitale ou dans les eaux de la Seine? Beaucoup l'ont déjà précédé dans ces infortunés désespoirs. Un nom de plus grossira un peu leur liste, mais... mais quelle responsabilité pour le promoteur impassible de ces ruptures de bans écœurantes!

Il y a deux ans, on parlait beaucoup de M. l'abbé Frémont comme devant succéder, dans la chaire de Notre-Dame, au R. P. Monsabré. Ses conférences de Saint-Philippe du Roule l'avaient mis en lumière, leur succès est incontestable ; on ne lui reprochait qu'un seul défaut : elles étaient pauvres en théologie. L'abbé Frémont, docile à cet avis, résolut d'aller à Rome, pendant deux ans com-

Digitized by Google

pléter ses études théologiques. Le cardinal Richard lui octroya, avec son sourire habituel, l'autorisation nécessaire; il lui donna même l'assurance de le remettre, dès son retour, à Saint-Philippe du Roule où il avait donné ses conférences, afin de pouvoir les continuer.

« Il revint docteur de la ville éternelle (1). En se présentant à l'Archevêché, il s'attendait, après les félicitations accoutumées, à l'annonce de la réalisation de la promesse dans un avenir plus ou moins rapproché. Comme le cardinal-archevêque gardait le silence, le nouveau docteur se permit de dire que ses intentions n'avaient pas changé, espérant bien que les intentions de l'autorité étaient également demeurées les mêmes. Certes on ne peut voir là de l'ambition. Cependant il s'entendit intimer l'ordre de renoncer à son *rôle* de conférencier à Paris, car on voulait le nommer second vicaire, en d'autres termes régleur de convois. Comme il se sentait peu de dispositions pour cette fonction il *quitta le diocèse de Paris.*

« Dans des circonstances presque analogues, il y a quelques années, le diocèse de Paris *perdait un autre sujet distingué,* M. l'abbé Hurel, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, écrivain et orateur à la fois. Je pourrais dire que la perte atteignit l'Église, car M. l'abbé Hurel se considérant comme à la retraite, s'est condamné au repos. »

Le diocèse de Paris n'est pas d'une richesse telle

1. *Le Clergé français dans le passé et le présent*, p. 17.

Digitized by Google

en vocations ecclésiastiques pour qu'on puisse le priver, aussi brusquement, de sujets qui n'ont pas démérité, mais encore de sujets brillants et rares tels que l'abbé Frémont et l'abbé Hurel.

Le cardinal Richard, dont l'influence n'est pas plus grande à Paris qu'à Rome, n'a pas le talent de multiplier les bons prêtres, il a celui de les décimer. Sa raideur, son parti pris, ses préjugés sont connus. Il sait peupler la capitale des médiocrités les plus retentissantes; c'est-à-dire de curés incapables d'avoir une idée même dans un demi-siècle, impuissants à lui faire la moindre résistance, mais autocrates, despotes envers leurs humbles vicaires de 50 et 60 ans. Ne semble-t-il pas qu'on dût faire des concessions afin de retenir dans un diocèse des sujets de mérite et d'avenir? Mieux leur paraît de briser et de crier misère ensuite, de pleurer les malheurs des temps qui ne permettent point le recrutement du clergé.

On s'explique bien la conduite du cardinal envers l'abbé Frémont. Mgr d'Hulst venait d'être nommé grand conférencier de France, au grand désarroi, grand mécontentement des habitués de Notre-Dame. Si le député de Brest pourrait être un bon professeur à condition qu'il préparât ses classes, afin de se mettre à la portée des élèves, il n'en est pas moins un piteux orateur. Pas de souffle, pas de voix, pas de cœur! *C'est de la haute métaphysique*, dit-on. Est-ce parce qu'elle est incompréhensible? Le fait est qu'elle est incomprise. Il est facile de constater que son auditoire est à

Digitized by Google

peine la moitié de l'auditoire du R. P. Monsabré. Qu'on n'ait pas voulu lui donner un concurrent redoutable qui lui aurait enlevé ses auditeurs ? On le dit. Pendant ce Carême, le cardinal riait jaune en apprenant, constatant la vogue, le succès énorme du P. Didon à la Madeleine. Rien d'étonnant si l'illustre prieur d'Arcueil recevait quelque nouvelle lettre de cachet, lui interdisant la chaire dans la Capitale. Il est vrai qu'on est obligé de compter avec l'influence acquise par l'éloquent Dominicain revenu de son exil, avec deux ouvrages très retentissants : les *Allemands* et *Jésus-Christ*, sans parler de la popularité que donne l'auréole des persécutés. Je ne sais pas, dans le cas où une nouvelle interdiction de la chaire surviendrait, si le P. Didon reprendrait encore le chemin de l'exil et la route des pèlerinages de pénitence. Les intrigues ourdies afin d'amener son éloignement de l'École Albert-le-Grand n'ont pas abouti et nous espérons bien qu'elles n'aboutiront pas. Le P. Didon est un homme sans équivoque, d'allure franche, incapable de félonie ; personne ne le fera changer d'opinion si cette opinion est déjà arrêtée dans sa grande intelligence. On lui prête et nous lui prêtons tous des idées libérales, mon Dieu ! je ne vois pas que ce soit là un mal ; mais croire qu'il baissera pavillon, fléchira le genou devant un gouvernement qui viendrait pactiser avec lui en exigeant des concessions, ce serait une erreur. J'aime ces caractères, alors même que je ne partage pas leurs opinions parce que ce sont

Digitized by Google

des hommes sur lesquels on peut compter. De l'ambition, il n'y en a pas chez le P. Didon, des convictions, il y en a d'inébranlables et un talent extraordinaire. Qu'on l'expulse, si on l'ose, une seconde fois, et l'auditoire de la Madeleine qui vaut bien, en ce moment, celui de Notre-Dame, demandera énergiquement, par tous les moyens, justice et réparation. L'abbé Frémont, lui, s'est contenté de porter ses pénates, de dérouler sa tente dans une tribu plus paternelle, sans pousser les hauts cris. Toute comparaison déloyale et pénible mise de côté, nous sommes sûrs que s'il avait porté la robe blanche et le manteau du P. Didon, il n'eût pas eu la même résignation. En regrettant son départ de la capitale nous ne le blâmerons pas de sa résolution, persuadés que ce n'est là qu'un éloignement provisoire, l'hégire, si je puis me permettre ce mot, de sa future mission : car, il a lui aussi, une mission à remplir. et dans Paris on le réclame : *Il reviendra.*

Dans d'autres diocèses, on se prive également de secours précieux par suite de parti pris, d'obstination contre un prêtre qui ne sera pas, *persona grata*, auprès d'un membre de l'administration, par suite encore de bassesses inqualifiables devant un pouvoir persécuteur.

Les affaires de Bayonne ont causé une émotion trop vive pour qu'on les ait oubliées. Mgr Jauffret, lui qui a tant fait pour décrocher la mitre appendue aux branches de l'arbre de la liberté, arrive dans un excellent diocèse, qu'il ne connaissait pas

Digitized by Google

et qu'il s'était vanté de convertir à la République. Au moins, Monseigneur, n'oubliez pas que vous êtes Marseillais, par conséquent d'une présomption proverbiale, d'une jactance particulière aux habitants de la Cannebière et que tel n'est pas le clergé qui a eu le malheur de tomber entre vos mains. Ce clergé, vous l'avez trompé, vous avez menti publiquement, on vous en a convaincu... Bref, nous ne voudrions pas insister, encore moins rappeler l'affaire du R. P. Magnié que vous avez inutilement démentie : mais, croyez-en le conseil d'un ami, ce n'est pas en allant visiter les illuminations du 14 juillet et crier devant l'hôtel de ville de Bayonne : « *Vive Monsieur le Maire!* (un maire radical) *Vive la République*! » que vous changerez vos Béarnais et vos Basques. Vous auriez voulu contraindre à sortir du diocèse de Bayonne, tels ou tels de vos prêtres, plus sages, plus dignes que vous ; illusion. Le mieux est de retourner à la Cannebière, personne ne vous regrettera.

Terminons ce chapitre instructif par ces paroles de M. Drumont (1) qui prouvent encore notre thèse :

« Les prêtres menés à la baguette par des évêques dont ils n'estiment pas le caractère, dont ils blâment la servilité et dont ils connaissent toutes les bassesses, ont la dignité d'éviter toute plainte publique mais ils parlent dans l'intimité ; leur attitude résignée n'attire pas la jeunesse vers le sacerdoce, les vocations deviennent rares.

1. *Testament d'un Antisémite*, p. 375.

Digitized by Google

CHAPITRE II

ÉDUCATION DES SÉMINARISTES

M. Rondelet, professeur de philosophie à la Faculté de Rennes définit ainsi l'éducation (1): « *L'éducation a pour but de préparer l'intelligence à la vérité et la volonté à la vertu.* »

Et, un peu plus loin, dans le même ouvrage, l'éminent pédagogue dit (2) : « L'éducation doit développer l'homme tout entier : son cœur, son intelligence, sa volonté; l'enfant est destiné à sentir, à penser, à agir, il faut donc pourvoir à la fois à la *délicatesse de son âme*, à la *force de son esprit*, à *l'énergie de son caractère*. A vrai dire l'éducation n'est que le commencement de la vie, et la vie elle-même ne doit être que l'achèvement de l'éducation.

« Si l'homme allait jusqu'au bout de ses facultés, il arriverait par *l'intelligence au génie*, par la *volonté à l'héroïsme*, par le *cœur à la sainteté*. C'est l'effort moral qui constitue l'unité de la vie, l'en-

1. *Conseils sur l'éducation*, p. 14.
2. Id., p. 21.

Digitized by Google

fance s'y dispose par *l'obéissance passive*, la *jeunesse le soutient* par le *travail de l'étude*, l'homme *l'achève par la vertu pratique.* »

Telle est, à notre avis, l'idée complète, chrétienne, de l'éducation en général. Nous ne croyons pas devoir tracer d'autres règles pour l'éducation des Séminaristes ; je dirai simplement que chez eux ces grandes lignes devront être stylées, plus profondes, plus saillantes que chez les autres, parce qu'il s'agit de faire, de former non seulement la figure d'un homme mais celle d'un prêtre. Dans toute éducation, il faut pourvoir à la *délicatesse de l'âme*, à la *force de l'esprit*, à *l'énergie du caractère*.

Voyons si dans l'éducation du prêtre on travaille à cette triple fin, quels sont les moyens dont se servent les éducateurs du Clergé, les directeurs des Grands Séminaires, et les résultats qu'ils obtiennent. Nous ne parlerons pas, comme M. l'abbé Fesch (1), de l'éducation donnée à Saint-Sulpice seulement, mais de l'éducation donnée dans les Grands Séminaires de notre pays. A Paris, il y a déjà des professeurs, des directeurs d'un talent incontestable et d'une vertu à toute épreuve, il n'en est pas de même en province, nous l'avons vu longuement dans la première partie de cet ouvrage. L'erreur du distingué conférencier de Beauvais est, nous l'avons dit, de croire que partout ailleurs on a les éléments qu'on a à Saint-Sulpice.

Les milieux sont absolument différents; les élèves

1. *Du Séminaire Saint-Sulpice et les Sulpiciens.*

Digitized by Google

ne se recrutent pas dans les mêmes familles; les professeurs jeunes pour la plupart joignent à une ignorance crasse, une impéritie navrante. Quoi d'étonnant si on n'obtient pas les mêmes résultats.

Le genre de vie est bien à peu près le même, les règlements se ressemblent, les matières enseignées aux uns le sont aussi aux autres, mais encore une fois les éléments diffèrent.

Dans sa XXIIIe session, le concile de Trente décrète la création et trace les grandes lignes des Séminaires. Voici ce décret qui forme le chapitre XVIII.

Nous en prenons la traduction dans (1) un ouvrage déjà cité :

1° Chaque cathédrale, chaque métropole et autres églises supérieures seront tenues, selon leurs ressources et l'étendue de leur diocèse, de nourrir un certain nombre d'enfants de la ville et du diocèse ou, s'il ne s'en trouve pas là, dans la province, dans un collège spécial, près de ces églises ou situé ailleurs dans un lieu convenable et choisi par l'évêque, d'élever religieusement ces enfants et de les former à la discipline ecclésiastique.

2° Dans ces collèges seront reçus des enfants âgés d'au moins douze ans, *nés de légitime mariage*, sachant bien lire et écrire et dont le caractère et la volonté donnent l'espérance qu'ils se consacreront aux fonctions ecclésiastiques.

3° *Ils apprendront la grammaire, le chant, le*

1. Le *Clergé français dans le passé et le présent*, p. 210.

Digitized by Google

calcul, les autres parties des arts; ils étudieront l'Écriture Sainte, les livres ecclésiastiques, les homélies des saints pères, les règles pour administrer les sacrements et surtout celles qui concernent l'audition des confessions et aussi les règles qui régissent les rites et les cérémonies.

4° En ce qui regarde *l'administration spirituelle*, chaque évêque s'entourera de deux chanoines anciens et graves qu'il choisira selon l'inspiration de l'Esprit Saint et dont il prendra conseil.

5° Pour l'administration temporelle il aura un autre conseil qui sera composé de deux chanoines dont l'un sera nommé par lui et l'autre par le Chapitre, de deux ecclésiastiques de la ville, et la nomination de l'un appartiendra également à l'ordinaire et la nomination de l'autre au clergé.

6° Il recevra chaque année les comptes en présence de ces deux chanoines et de ces deux ecclésiastiques.

On ne saurait trop admirer ce beau programme, nous allons tâcher de le reconnaître dans sa réalisation. Je crois qu'il a eu le sort de ces règlements faits par certains fondateurs au début d'une association et auxquels tous les membres doivent se plier. C'est un mauvais point de départ.

Pour être observés, les règlements doivent être faits à la manière de vivre, au moins dans leurs traits généraux, des subordonnés; en d'autres termes il faut que les règlements soient pratiques. Je ne dis pas que ces prescriptions conciliaires soient irréalisables, mais elles se heurtent à des

Digitized by Google

difficultés qu'on ne veut pas prendre la peine de surmonter et, de fait, ces prescriptions sont comme non avenues.

L'article concernant *l'administration spirituelle* est lettre morte dans tous les diocèses de France.

Celui qui traite de *l'administration temporelle* n'est pas plus appliqué.

En revanche l'autorité civile l'a remplacé par le titre IV du décret du 6 novembre 1813 ainsi conçu :

« Il sera formé pour l'administration des biens du Séminaire de chaque diocèse, un bureau composé de l'un des vicaires généraux qui présidera en l'absence de l'évêque ; du directeur et de l'économe du Séminaire et d'un quatrième membre remplissant les fonctions de trésorier qui sera nommé par le ministre des cultes sur l'avis de l'évêque et du préfet... le secrétaire de l'archevêché ou de l'évêché sera en même temps secrétaire de ce bureau ; le bureau d'administration du Séminaire principal aura, en même temps, l'administration des autres écoles ecclésiastiques du diocèse. »

Ce décret n'est pas appliqué ou ne l'est qu'en partie et cela pour une raison évidente, c'est que les Séminaires, en général, n'ont pas de bien, ou presque pas, à eux propres. C'est l'évêque qui les soutient avec la caisse diocésaine.

Du décret du Concile de Trente il ne reste donc qu'une chose, la *fondation des Séminaires*.

Ici se pose une question provoquée par une ordonnance du 16 juin 1816 de Mgr Feutrier, minis-

Digitized by Google

tre des cultes, défendant l'*admission d'externes* dans les séminaires, prescrivant aux internes le port de l'habit ecclésiastique... *Que penser de l'internat ou, comme l'appelle Ferdinand Fabre* (1) « la CLAUSTRATION » *des Séminaristes.*

Rondelet dans son ouvrage déjà cité, partant de ce principe que l'*éducation doit être une préparation à la vie*, dit dans son chapitre de l'*Externat* (2) :

« L'externat est la meilleure de toutes les préparations à la vie réelle parce qu'il en est l'image et le commencement; seul il satisfait pleinement aux conditions intellectuelles et morales de l'éducation. »

Puis, développant sa thèse, le savant professeur démontre « que le contact du père et de la mère est de la plus grande utilité à l'enfant : que la vue des difficultés journalières de l'intérieur de la famille le préserverait contre les utopies, la vie idéale; il comprend mieux les sacrifices de ses parents en les voyant à la peine, leurs conseils, récompenses ou reproches sont un stimulant quotidien au travail et à la bonne conduite. En outre il bénéficie des leçons du collège : l'enseignement donné aux externes est le même que l'enseignement des internes puisqu'en classe ils sont côte à côte, entendent les mêmes professeurs, etc., etc. »

Cette thèse qui n'est pas sans intérêt et sans mérite est celle du R. P. Didon pour les Séminaires (3).

1. *Ma Vocation*, p. 196.
2. *Conseils sur l'Éducation*, p. 98.
3. *Les Allemands*, p. 185.

Digitized by Google

Rien ne m'a plus intéressé que le système adopté pour l'instruction et l'éducation du clergé dans le diocèse de Rottenbourg. en Wurtemberg. « L'enfant qui se destine à la carrière ecclésiastique fait ses études classiques, soit au gymnase, soit à l'école épiscopale qui porte le nom de « *Nieder* « *Conviet* » et correspond à nos petits Séminaires français. En sortant de là, l'adolescent est mûr pour l'Université ; il est inscrit à la Faculté de théologie, et vient à Tubingen, pour recevoir la haute instruction théologique. Il y trouve une maison commune, fondée et rentée par l'ancien roi de Wurtemberg, où les jeunes théologiens pauvres reçoivent pour rien le logement et le couvert et vivent en commun sous la garde d'un directeur et de plusieurs répétiteurs. Ce n'est ni l'internat avec sa clôture et son isolement sévère, ni l'externat avec sa liberté sans garantie, mais un juste milieu où le jeune homme peut, sans péril, faire l'apprentissage de sa liberté, vivre fraternellement avec ses collègues des autres facultés et nouer avec eux des relations intellectuelles et cordiales qui, plus tard, faciliteront l'exercice de son ministère pastoral.

« Après ses huit semestres, soit quatre années de fortes études, le théologien qui veut entrer dans le clergé vient à la haute école épiscopale à Rottenbourg. Il y passe seulement une année sous une discipline plus stricte et dans la retraite. C'est son Grand Séminaire. Le juge-t-on digne, on lui confère tous les ordres, il est instruit de la

Digitized by Google

science professionnelle des prêtres, de la liturgie et de l'administration des sacrements; et, à sa vingt-cinquième année, le voilà prêt à exercer les fonctions du pasteur. Reconnaît-on en lui des dispositions à une culture intellectuelle plus élevée on le renvoie à l'Université comme répétiteur, et il y subit les examens du doctorat qui lui ouvriront la carrière de l'enseignement universitaire. Le prêtre jouit ainsi de la considération qui partout, en Allemagne, est attachée au titre de docteur et même à quiconque a reçu le baptême de la science académique.

« Il faut voir là une des causes les plus actives de la supériorité du clergé allemand, au point de vue de l'érudition et de la science, entre les divers clergés du monde. *Ces mêmes conditions produiraient partout des effets identiqnes, et on ne saurait trop espérer de l'avenir, si l'organisation du haut enseignement universitaire venait redonner à l'Espagne, à l'Italie et à la France les grands esprits qui furent à la fois les lumières de leur église et l'honneur de la littérature de leur pays.* »

Inutile de se bercer de rêves irréalisables ; mais il est certain que j'aimerais beaucoup à voir se former les écoles presbytérales d'autrefois, plus relevées pourtant, ayant un enseignement supérieur, digne de jeunes gens de vingt ans. Dans les campagnes le rêve est chimérique, dans les villes ce serait moins difficultueux. Puisque les Séminaristes se préparent au ministère paroissial, quoi de plus pratique d'en réunir un certain nombre.

Digitized by Google

vingt par exemple dans chaque paroisse. Là ils feraient le catéchisme, assisteraient aux cérémonies paroissiales, verraient la vie pratique, connaîtraient les obstacles, s'initieraient à l'administration des sacrements, etc., etc. Puis, ils iraient au Séminaire assister aux cours matin et soir.

Qui ne voit les avantages sérieux de cet externat : la formation immédiate au ministère sacré, la vie commune agréable, utile dans les paroisses, dans les presbytères où souvent curé et vicaires meurent d'ennui, sauvegarde des jeunes prêtres, rehaussement des offices publics par la présence de ce collège apostolique. Les fidèles s'intéresseraient davantage à l'œuvre du recrutement sacerdotal, donneraient plus généreusement, etc., etc.

Ce serait se rapprocher du système allemand en le perfectionnant. Ne nous arrêtons pas à cette idée, c'est un beau rêve... mais un rêve. Les Sulpiciens n'en seront pas partisans, ce *serait une innovation.* Eux qui n'envoient à la Cathédrale que les élèves indispensables aux cérémonies pontificales, de crainte de leur faire perdre l'esprit intérieur, qui ont lutté de toutes leurs forces, pour la suppression des catéchismes faits dans les paroisses de la ville, par les Séminaristes, comment verraient-ils ces sorties deux fois quotidiennes ?

C'est là, étroitesse d'esprit, disent les uns, excès de prudence, disent les autres. Je ne crois pas leurs appréhensions fondées, à notre époque. Comment des Séminaristes qui auront passé une année à la caserne pourraient être détournés de

Digitized by Google

leur vocation par des catéchismes paroissiaux ? Non, ce n'est pas possible. Du reste cette méthode existe bien pour les élèves des Facultés Catholiques et nous ne sachions pas que les essais aient été bien désavantageux. Ce qui se fait dans quatre ou cinq villes de France pour une quarantaine d'élèves, pourquoi ne se ferait-il pas dans les autres villes et pour tous les élèves ?

Le rédacteur (1) des Conférences flamandes, n'ose se prononcer entre les deux systèmes.

« Les facultés de théologie allemandes et nos Grands Séminaires ont leurs avantages respectifs et spéciaux ; à mon sens, sous le rapport de l'enseignement théologique, les premières l'emportent sur les seconds (mais peut-être faudrait-il encore une exception en faveur du Séminaire de Paris ?) Sous le rapport de l'éducation vraiment cléricale, les seconds l'emportent sur les premières, et je crois que, pour peu qu'on veuille réfléchir, on sera de même opinion, car l'on arrivera facilement à se convaincre que, d'un côté, l'on a la supériorité du professorat, et, de l'autre, la supériorité de la discipline. »

L'éminent orateur nous permettra de ne pas partager son opinion. Y a-t-il réellement plus de discipline dans la vie de nos Séminaires que dans la vie des clercs allemands ? Nous ne le pensons pas. Il suffit de connaître ce qui se passe dans les Séminaires de Nîmes, d'Amiens, d'Orléans, de

(1) *Le Clergé français* p. 227.

Digitized by Google

Clermont, de Montpellier, de La Rochelle, d'Angoulême, de Poitiers, d'Evreux, de Rouen, de Vannes, de Versailles, de Rodez, de Carcassone, de Sens, de Bordeaux, de Toulouse, d'Albi, pour être contraints de dire que la plus mauvaise discipline dans la vie des clercs allemands est encore supérieure, nous regrettons de l'avouer, à celle de nos Séminaires.

Les relations avec les jeunes filles, ou les jeunes dames, la boisson, le tabac, le jeu, se rencontrent tous les ans dans les Séminaires. Je ne dis pas qu'ils ne se rencontrent pas parmi les Séminaristes étudiants de l'Allemagne, mais alors où est la supériorité de notre mode de formation cléricale? Dans la théorie seulement.

En pratique, il y a autant de dévergondage, de licences, de gamineries, dans l'une que dans l'autre, et dans nos Séminaires, il y a moins de travail, de succès, de vie sérieuse que dans les gymnases allemands. Nous serions donc tentés de former le même vœu que le R. P. Didon en y ajoutant cependant la restriction énoncée plus haut : si nous ne craignions d"être les dupes d'un rêve.

La claustration étant tolérée, sinon admise à bras ouverts, voyons les efforts tentés sur ce que M. Fesch appelle : la vie de *l'âme*, la vie *du corps*, la vie *de l'esprit* et la *vie du cœur*.

Sur la vie de l'âme qui est alimentée par les exercices de piété et la pratique des sacrements, nous dirons très peu de choses.

Digitized by Google

Les Conférenciers flamands (1) sont étonnés que la durée de la méditation ne soit pas la même dans tous les Séminaires et qu'à Saint-Sulpice on en impose une heure aux élèves.

« Il est un point, disent-ils, que je n'ai jamais compris dans les actes de piété imposés aux élèves de Saint-Sulpice : c'est une heure entière de méditation chaque matin. N'est-ce pas trop long pour de jeunes intelligences ? Il est vrai qu'on peut vaquer en même temps au devoir de la confession. Mais ne pourrait-on pas assigner un autre moment à l'accomplissement de ce devoir ? Chaque chose aurait son temps. Et d'ailleurs chaque élève ne se confesse pas tous les jours. C'est donc pour la plupart une heure entière de méditation. Point à noter : aussitôt sortis du Séminaire, les jeunes prêtres s'empressent de la réduire de moitié, et les maîtres n'ont garde de les blâmer. »

Un autre membre. — Ce qui est étonnant aussi, c'est que la durée n'est pas la même pour tous les Séminaires dirigés par la Congrégation sulpicienne. En province la méditation se prolonge moins longtemps. M. Icard nous expose les faits en ces termes : « L'oraison dure une heure au séminaire de Paris ; trois quarts d'heure dans la plupart des Séminaires de province ; une demi-heure seulement dans quelques-uns, ainsi que dans les Séminaires de philosophie. » — Est-ce donc que les

1. Le *Clergé français*, p. 228.

Digitized by Google

élèves de Paris auraient plus besoin de méditation ou seraient plus aptes à ce pieux exercice que les élèves de province ? »

Je suis bien aise d'être d'accord avec ces Messieurs de la Conférence. Il m'avait toujours semblé que c'était un excès, et les traits nombreux que racontent les ecclésiastiques doivent attirer l'attention sur ce point.

Au début, plein de zèle, de ferveur, le Séminariste se plie à cet usage, sur lequel on ne transige pas à l'époque des appels, mais l'exemple des anciens qui sont toujours d'allure un peu plus large, la tentation bien forte, surtout en hiver, quand on entrevoit les vitres pleurer de froid, de prolonger l'oraison de Saint-Pierre ; on succombe, on a le *Vanum*, comme on dit au Grand Séminaire de Cambrai. Ils comprennent le *Vanum est vobis ante lucem surgere*, les pauvres séminaristes !

Alors que voulez-vous ? On est heureux, la chair est faible, une minute, allons encore une autre — on s'endort. « Le *Benedicamus Domino* est dit, le Seigneur est béni, la journée est bien commencée. « Dormons un peu, mon bonhomme ! » C'est le *Vanum*.

Ailleurs on appelle cela : *piquer une pointe*. Jamais sommeil n'a été plus reposant que celui pris pendant la prière commune. Les rêves sont tout dorés, même sur la paillasse dure du Séminaire, c'est le sommeil béat et si l'on dort ! l'on dormirait jusqu'à 8 heures, si le visiteur matinal ne se croyait obligé, en conscience, monsieur, de venir

Digitized by Google

dire : *bonjour*. Oh! le maudit bonjour! le maudit visiteur! Vous le devinez, lecteur, la vigilance est bonne et les Sulpiciens veillent surtout quand les séminaristes dorment.

La règle oblige le Directeur de semaine à faire le tour des chambres pendant la méditation des élèves, pour voir, dit l'abbé Fesch, *s'il n'y aurait pas quelque malade* » Oh ! belle naïveté! si elle était le partage du charmant interprète.

A coup sûr, lorsque quelqu'un est pris au gîte, il est malade, il le dit à le faire croire, à se rendre réellement malade. Excuse de surprise, acceptable une première fois, mais en récidive on comprend qu'elle n'est plus convaincante. Il en faut une autre. cela presse, les portes s'ouvrent et se ferment, l'ennemi approche. Et alors? alors, *il fait le mort!* Dans le lit? Non, sous le lit, c'est préférable. Si le Directeur est plongé dans l'oraison, on est sauvé ! jusqu'à prochaine rechute.

Malheureusement on est quelquefois trahi ; l'air vicié de la cellule, les vêtements laissés sur la chaise au pied du lit, dépistent le gibier. Tel directeur pourrait se rappeler avoir eu des visions matinales, costume primitif. Et le cruel contraindra la pauvre victime à comparaître devant le juge d'instruction, en simple chemise courte! quelle humiliation! Il paraît qu'elle a lieu parfois. J'ai ouï raconter mieux encore.

Au séminaire de S..... il y a dans la cour intérieur un péristyle dont la toiture arrive au premier étage et sert de terrasse aux chambres du

Digitized by Google

pourtour. Que fit un séminariste? En entendant le bruit sec, le claquement des portes, vite il court à la fenêtre et fuit sur le toit. La manœuvre fit rire pendant quelque temps ; lui, d'en profiter si bien qu'à la fin on eut des doutes ; l'absence de la salle d'oraison, l'absence de la chambre, intriguèrent ; un jeune trouva le truc, et se promit de rire à son tour. Lorsque sa semaine de visite arrive, il inspecte les chambres et puis arrive à celle, vide comme toujours, de messire dormeur.

Sans hésiter, après avoir ouvert la porte, il va droit à la croisée, tourne l'espagnolette et part; il fait de même aux chambres voisines, sans sourciller, riant sous cape, et attend au guet le dénouement du drame héroï-comique. A six heures les élèves remontent, et que voit-on? Un être de blanc vêtu, les cheveux en broussailles, etc., etc,. Les mystiques, le cerveau encore chaud, dilaté par les vapeurs méditatives, crurent à une apparition angélique. Mais lorsqu'ils l'aperçurent tirer des grègues et sous le souffle des zéphyrs les ailes de la *Camisia* se déployer laissant à découvert tout l'hémisphère.... austral, les signes de croix et les oraisons jaculatoires se croisèrent, véritable exorcisme.

Les éveillés et les rieurs furent vite au fait; on juge de la pantomime, de l'aubade improvisée..... Enfin, un bon Japhet jette sa houppelande sur les épaules tremblotantes de notre externe égaré, lui prête passage, lui fait conduite jusqu'à sa tente et laisse, à ses réflexions et à son doux oreiller, l'in-

Digitized by Google

fortuné prodigue. La leçon était rude, je ne sais si elle fut efficace, le remède était bien violent.... et dans certains Séminaires, le médecin-professeur aurait eu, des étudiants solidaires, une ovation qui lui aurait valu..... de l'avancement.

Il y a là de l'enfantillage évidemment : il y a plus cependant, on peut saisir au vol une note dominante d'après laquelle il est facile, aisé, de conclure que les Séminaristes ne sont pas formés à la vie sérieuse.

De tous les exercices spirituels, le principal, de l'aveu des maîtres de l'Oratoire, c'est la direction.

D'après le règlement du Séminaire, chaque élève est tenu de choisir un directeur spirituel auquel il devra toutes les semaines dire sa confession, et tous les mois, faire connaître les dispositions de son âme.

Ferdinand Fabre a rendu, ce me semble, mieux que nous ne saurions le faire, les influences, les motifs qui inspirent, poussent les Séminaristes dans le choix du directeur ; il a traversé lui-même ces épreuves ; laissons lui la parole.

Grand Séminaire, 8 décembre 1847 (1).

« Si je suis demeuré sans parole, sans voix, anéanti de respect et de crainte devant M. le Supérieur Baudrez, je me dédommage durant les récréations, avec les Pères directeurs qui m'ont accueilli

1. *Ma vocation*, p. 185-195.

Digitized by Google

le sourire aux lèvres. L'un d'eux s'est montré plus particulièrement empressé de m'attirer à lui, le P. Laplagne, grand, très distingué, avec une belle figure allongée, où rayonne une bonté supérieure, la bonté dont j'aurai besoin ; il est professeur de dogme.

« Aujourd'hui il m'a arraché aux abbés Martinage et Privat qui soutiennent mes débuts dans la carrière, m'a pris à part et m'a interrogé très affectueusement sur mes dispositions intimes, sur ce qui touche à ma vocation. Cédant à un mouvement de franche gaieté, il a poussé l'indulgence jusqu'à faire quelques pas devant moi pour m'apprendre à marcher avec ma soutane. Je me trouve, en effet, fort empêché dans ce vêtement peu commode : je vais avec les balancements, les cahots d'un pierrot sur la neige en janvier. Pauvre pierrot ridicule !

« Le P. Laplagne, de ses propres doigts, a mis en place mon rabat mal attaché autour du cou. Moi qui m'entendais si bien à nouer ma cravate ! En daignant condescendre à ces minuties puériles, le professeur de *Dogme* a articulé des mots qui me sont allés à l'âme de plein vol. *Je compte choisir le P. Laplagne pour confesseur.*

« Assurément je ne chargerai pas le P. Peyrac, professeur de *Morale*, de démêler les affaires embrouillées de ma conscience. Le P. Peyrac, avec sa physionomie mobile, très spirituelle, sa parole vive et moqueuse, n'aurait qu'à me lancer un des lardons dont ses lèvres sont coutumières, et je

Digitized by Google

serais perdu, perdu sans retour. L'ironie est une arme que le P. Peyrac manie avec une dextérité dangereuse pour moi, et cette arme toujours hors du fourreau me rend le professeur de *Morale* redoutable entre tous nos professeurs...

« Si je m'adressais au P. Husson pour me diriger dans ma voie nouvelle ? Le P. Husson me plaît infiniment avec son front vaste, largement dénudé, ses yeux gris, un peu froids mais profonds, sa haute taille mince, fine, de bouleau — un bouleau noir s'il y en avait, — il me séduit, m'enchante, m'attache à lui. Puis son langage me paraît extraordinairement pur. Encore que tous ces Pères Lazaristes nous arrivent de Paris, il s'en faut qu'ils parlent tous avec la même correction, la même élégance, le même accent. Par exemple le P. Lafont, en outre de la vulgarité de ses termes, de la tournure vicieuse de ses phrases, baragouine à peu près comme nous, pauvres méridionaux sans grammaire, comme moi qui mâchonne le français de Bédarieux et de Saint-Pons, — un français d'Iroquois. Il faut entendre le P. Husson !

« Oui, mais le P. Husson est professeur de *Philosophie*, il est mon professeur, et peut-être, le rencontrant le matin en classe éprouverais-je quelque embarras à le rencontrer, de nouveau, le soir au confessionnal ? Lui-même pourrait se trouver gêné à son tour, et d'autant plus que je ne suis pas un élève brillant. Je travaille, je m'applique, mais — cela tient-il à une agitation morale dont je ne me suis pas encore rendu maître ? cela tient-il

Digitized by Google

à la nature de mon esprit incapable de s'élever dans les hautes régions de la pensée ? — je compte parmi les plus médiocres philosophes du Séminaire. La philosophie latine de Mgr Bouvier, évêque du Mans, m'ennuie ! Je ne veux pas qu'au tribunal de la Pénitence mon confesseur ou moi-même puissions apporter des préoccupations étrangères à l'étude de ma vocation. J'ai le devoir de récuser le P. Husson et je le récuse.

« Et le P. Perboyre, professeur d'*Écriture Sainte ?* Ce religieux court, corpulent sans être gros, avec sa figure rougeaude où de lourdes lunettes bleues jettent des reflets fantastiques, m'inspirerait confiance, n'était sa timidité. Mais comment joindre, serrer de près le P. Perboyre, le jour venu de décharger ma conscience? Le saint homme a peur d'un salut à recevoir, tremble d'une parole à entendre, et on ne saurait le rencontrer dans un couloir sans le voir détaler du côté de sa chambre, comme une souris vers son trou. Martinage, qui suit son cours, m'a conté qu'il arrive parfois au P. Perboyre de jouer en classe le rôle de professeur muet : il écoute les leçons qu'on lui récite jusqu'au moment du coup de cloche et, la cloche sonnant, se retire sans avoir dit un mot. Avec quels éclats de rire, peu séants, quels gestes peu réservés, mercredi passé, en promenade, Martinage raillait la vergogne du professeur d'Écriture Sainte. Son petit nez rond de noisette disparaissait au milieu de ses lèvres et de ses joues soulevées. Dans le fond encore que l'abbé Martinage m'ait

Digitized by Google

habitué à une hilarité débordant au moindre propos, j'étais choqué cette fois et je lui aurais marqué ma désapprobation si une voix autrement autorisée que la mienne ne l'eût rappelé à lui-même...

« Nous venions de dépasser la maison de campagne de Monseigneur dont les beaux arbres dressaient vers le ciel, à notre gauche, des branchages secs, décharnés, quand Privat, levant la main, la posa sur mon épaule, affectueusement, tendrement.

« — Mon jeune ami, m'a-t-il dit, vous avez, vous aussi, votre tourment. La tache du péché originel, atténuée en nous, non effacée, crée à chacun son supplice intime. Ce supplice est peut-être en raison des dons reçus. Il vous faut un pacificateur, un consolateur et vous souffrez de ne pas le découvrir. Je vous observe, je vous devine, et je veux essayer de secourir votre détresse. Je connais nos directeurs, un seul est capable de prendre en main votre vocation, toute votre vie, dans ce monde et dans l'autre. Si vous voulez vous en rapporter à mon jugement, vous irez trouver le P. Laplagne et le prierez de vous conseiller, de vous guider. Le P. Laplagne est une intelligence ouverte, un cœur très noble, très haut. Il vous aimera, car on ne fait rien de bon sans amour.

« — Et le P. Perboyre? ai-je osé demander.

« — Le P. Perboyre, malgré les timidités de caractère qu'on lui reproche à bon droit, ne serait pas incapable de vous mener au but. Malheureusement, sa nature simple, pieuse, avec une pointe

Digitized by Google

de naïveté, ne m'offre pas les garanties que je réclame pour vous d'un confesseur. On m'a trop caché de choses à moi, dès le début. Vous méritez qu'on ne vous cache rien des obligations dont vous aurez à subir le poids.

« Donc ni le P. Perboyre, ni les autres, ni surtout le P. Baudrez à l'imprudence duquel je dois d'avoir fait, sans y être suffisamment préparé, le pas décisif du sous-diaconat.....

« Je vous y engage fort, voyez le P. Laplagne. »

Nous nous sommes laissé entraîner à la citation de ces quelques pages du futur académicien, sur ce sujet qui lui est si connu et nous lui demanderons si, au Grand Séminaire, on écrit ainsi le français? Car nous n'y reconnaissons pas le *français iroquois*, qu'il avait annoncé. Sa plume de vingt ans plus âgée n'a-t-elle pas fait des retouches?

Avant d'écrire : *Séminaires et Séminaristes*, nous avons montré ces réflexions à un ecclésiastique, M. l'abbé G... qui nous a répondu : « *Tout est exact.* »

Dans ces pages nous voyons tout le travail qui se fait dans la tête d'un Séminariste quand il s'agit du choix d'un directeur.

Un élève du Grand Séminaire d'A... écrivait, il y a quelques années, à son curé, son vieux professeur. « Je n'ai aucun attrait pour M. C..., sa figure peu franche, ses yeux dissimulés et la réputation dont il jouit, me le rendent odieux. Si je ne m'adresse pas à lui pourtant, pourrai-je avancer à

Digitized by Google

l'ordination? On le dit très exigeant pour ceux qui ne sont pas ses dirigés; en classe, il est sans pitié. Les avis que donne M. le Supérieur ne viennent que de lui et visent le plus souvent les pénitents des autres directeurs, je m'adresserai à lui... Contre mauvaise fortune, je ferai bon cœur, car je tiens à arriver sans difficultés à la prêtrise. »

Qu'il y ait de l'exagération dans cette lettre, nous ne le croyons pas. Il ressort de nos renseignements une certitude, c'est que les directeurs, à l'exemple des curés, recherchent les dirigés, les veulent, font des avances, indirectes, si vous le voulez, mais ne tendant que plus directement au but. Je comprends ce désir de faire du bien, de secourir, de sauver une âme, de contribuer le plus possible à la formation du prêtre, c'est beau; n'y a-t-il pas cependant derrière ce zèle louable, une question personnelle, la recherche de l'estime, de l'influence, de la popularité, d'un cercle intime de *reporters* au courant de tout et parlant sur tout, qui viendront à certaines heures interrompre la monotonie de la vie solitaire et répandre sur les aridités de l'étude les épanchements de l'affection? C'est l'impression produite sur le clergé, par la conduite, les menées équivoques d'un trop grand nombre de directeurs.

Les élèves se prêtent à ce jeu, c'est leur intérêt. Beaucoup veulent coûte que coûte arriver à la prêtrise. Le Séminaire n'est pas un temps consacré à l'étude de la vocation; le choix est fait, irrévocablement arrêté : *on veut être prêtre*, sans s'être

Digitized by Google

peut-être demandé, une seule fois, *si telle est la volonté de Dieu*. Alors les quatre, cinq, six années de Séminaire sont un stage, que l'on fait avec résignation dans l'attente toujours trop reculée du sacerdoce. Ce n'est point la règle absolue : les excellents prêtres que je connais, ceux plus nombreux encore que je ne connais pas, nous sont une preuve de bien des exceptions, mais ces exceptions faites, nous ne craignons pas d'affirmer que la plupart des Séminaristes entrent avec cette idée fixe : *Je veux être prêtre coûte que coûte*.

Et non seulement les Séminaristes le veulent, mais les parents et, ce qui est plus regrettable, certains directeurs le veulent plus que les Séminaristes.

M. Caro (1) a dit de Lamennais. « En se faisant prêtre, il céda à un entraînement fatal d'imagination et à la *complicité funeste d'influence, de conseils, de prières*, dont la source était pure mais qui jetèrent sa vie dans une voie fausse où il s'engagea avec une fougue excessive et d'où il se retira avec une égale violence. »

Et qu'on n'accuse pas l'académicien brillant et charmeur, de parti pris. La correspondance de Lamennais est là.

Dans une lettre adressée de Londres, le 12 septembre 1815, à son frère. « *Sans M. Carron (c'était son directeur) je n'eusse jamais pris le parti auquel il m'a déterminé, trop de penchants m'entraînaient*

1. Études morales, t. I, p. 212.

Digitized by Google

dans une autre route. » Le 19 octobre de la même année il écrivait encore, toujours à son frère : « En me décidant, ou *plutôt en me laissant décider par ce parti qu'on m'a conseillé de prendre, je ne suis assurément ni ma volonté, ni mon inclination. Je crois au contraire qne rien au monde n'y saurait être plus opposé.*

Quelque temps avant son ordination sacerdotale, l'abbé Tesseyre lui écrivait : « *Vous allez à l'ordination comme une victime au sacrifice.* »

Le 25 juin 1826, frappé, malheureux de se trouver dans une voie qui n'est pas la sienne, Lamennais écrit à son frère alors que celui-ci essayait d'étouffer, dans son âme, les remords. « Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer, avec toi, une fois pour toutes : « *Je ne suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux.....*

Et après une longue page de gémissements il ajoute. « J'ai trente quatre ans écoulés; j'ai vu la vie sous tous ses aspects et ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essayerait de me bercer encore. Je *n'entenas faire de reproches à qui que ce soit*; *il y a des destins inévitables;* mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin elle est ce qu'elle est, et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux et, s'il se peut, *de m'endormir au pied du poteau ou l'on a rivé ma chaîne.* Heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point

Digitized by Google

sous mille prétextes fatiguants, troubler mon sommeil.

« Quelle grave responsabilité, même pour la sainteté que l'initiative d'une pareille entreprise, dit M. Caro, cette sorte de contrainte morale qu'un zèle, trompé par son ardeur même, exerce sur une liberté hésitante! Ah! qu'il eût mieux valu pour le pauvre Lamennais, pour l'Église même, qu'une piété plus clairvoyante, avertie par un cri de la détresse intérieure « *de la victime marchant au sacrifice* » la protégeât contre elle-même, la sauvât de sa propre illusion, la rendît à sa liberté intérieure, visiblement comprimée et violentée par la conjuration de quelques saintes âmes (1). »

Ferdinand Fabre nous dépeint les souffrances, les tortures endurées pendant cette année de Séminaire, son désespoir à la vue de ce déploiement de forces le contraignant à marcher, malgré lui, vers le Sacerdoce (2). Écoutons ses dernières hésitations.

Grand Séminaire, 8 juin 1848.

« Je me débats dans les ténèbres infernales. J'ai invoqué Dieu, et Dieu ne m'a pas entendu. Cependant le mois de juin s'écoule petit à petit, et, le 29, la fête des saints apôtres Pierre et Paul célébrée, il faudra quitter le Séminaire pour aller

1. Études morales, p. 217.
2. *Ma Vocation*, p. 425.

Digitized by Google

en vacances. — Oserai-je paraître à Bédarieux avec l'habit ecclésiastique quand je suis si peu sûr de le garder?

« *Ce n'est pas au P. Laplagne, conciliant, affectueux, glissant sur tout, n'appuyant sur rien, mais au P. Baudrez, curieux de vous, intraitable, cassé, plus coupant, plus amer que le houx du roc de Bataille, que j'aurais dû confier la direction de ma conscience, de ma vie. Celui-ci n'eût pas comme l'autre offert uniquement à mes lèvres les bords du calice du sacerdoce*, il m'eût fait vider le calice jusqu'à la lie. Sait-on dès lors si quelque dégoût invincible, quelque haut le cœur d'honnêteté robuste ne m'aurait pas sauvé. J'ai beau m'ouvrir de mes inquiétudes à mon directeur doux à l'égal de Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, sa mansuétude obstinée a réponse à tout. Grâce à tant de miel répandu, je redoute de demeurer englué dans l'Eglise, comme un frelon dans une ruche, et, ce matin, au fond de ma cellule, il m'a pris une envie folle de crier, d'appeler au secours. »

Grand Séminaire 22 juin 1848 (1).

« Si je sue sang et eau, si je m'indigne, si je pleure en gravissant mon calvaire, c'est que je vois distinctement la croix dressée au bout et *qu'il m'importe de ne pas être crucifié*. Accepter la prêtrise c'est accepter le gibet, car un prêtre qui à

1. *Ma Vocation*, p. 429.

Digitized by Google

toute heure n'aurait pas le courage de mourir serait un traître, le rebut de l'humanité.

« *Ah ! s'il m'était permis de faire comprendre à ma tante Angèle et à ma mère, les motifs très religieux de mes répugnances.* Mais où trouver des paroles qui leur rendraient visibles, à elles d'une piété simple, primitive, des choses d'âme si secrètes, si enveloppées.

« Parfois un vent déchaîné d'orage me soulève et je démêle fort bien que si n'étaient mon immense soumission, mon immense respect pour ma tante, mon immense tendresse pour ma mère, dans les flancs de laquelle je respire encore, l'habit que je porte ne chargerait pas mes épaules demain. Mais en quel coin de moi-même découvrir cette force capable d'armer mon bras pour frapper ma mère au cœur. »

Grand Séminaire, 23 juin 1848.

« Je n'ai pu supporter la pensée de quitter le Grand Séminaire sans avoir entretenu le P. Laplagne, sans être allé une dernière fois en consultation chez lui. Sortir d'ici comme je m'évaderais d'une prison, ce serait indigne, presque scélérat.

« J'ai mis une sorte de désespoir dans cette confession suprême et je me suis ouvert à mon directeur de toutes mes misères dévorantes, lui posant le doigt sur chacun de mes doutes, chacune de mes hésitations, autant de plaies qui saignent incessamment. *Il n'a su que répandre sur moi le baume*

Digitized by Google

de ses paroles. Mon âme, avide de flagellation, grondait sous les caresses et une colère terrible la travaillait sourdement. *Lui, d'une voix tranquille, me faisait entrevoir mon avancement prochain* dans les ordres, me détaillait les grâces attachées aux divers degrés de la hiérarchie sacrée, qu'il comparait à l'échelle de Jacob...

« — Vous serez un ange, ajoutait-il, quand l'évêque consécrateur, missionnaire du Très-Haut, vous aura imposé les mains.

« — Non ! mille fois non ! Je ne suis qu'un homme et, je le devine, je ne serai qu'un homme. *Je vous en supplie à genoux, mon Père, conseillez-moi sans ménagement. J'ai mis une telle confiance en votre vertu, qu'un mot de vous, un seul mot, peut me perdre ou me sauver. Ah ! prononcez le mot qui me sauvera...* »

Devant ces instances d'une franchise touchante, savez-vous ce que répond le P. Laplagne? *Les dangers du monde, l'extrême sensibilité de sa nature féminine, qui dans l'Église trouverait sa libre expansion, tandis que dans le monde trahisons, dans les affaires, dans l'amitié, dans l'amour.*

Fin finale quel est le conseil? « *Allez en vacances avec le saint habit ecclésiastique. Lui vous guidera, vous conservera, vous protégera. Le drap noir de votre soutane est, entre le siècle et vous, une muraille plus solide que vous ne croyez. Dieu a mis la main au tissu.* »

. . . . . .

N'est-ce pas là une ingérence fâcheuse, déplo-

Digitized by Google

rable? Voilà un jeune homme malheureux, il dit pourquoi. Parce qu'il n'est pas dans sa voie : ses désirs, ses aspirations, ses fautes suffisent pour éclairer un esprit lent, méditatif, et vous irez le garder, le retenir? N'est-ce pas prolonger son malheur. Si, comme pour Lamennais, fidèle à vos conseils, il fait le pas du sous-diaconat, il est prêtre. n'augmentera-t-il pas de tout son malheur celui de l'Église! Oh! comme parents, amis, surtout directeurs devraient laisser un champ plus libre à la liberté individuelle et à l'appel de Dieu. Peut-être les défections seraient moins nombreuses, ou sûrement les responsabilités seraient couvertes, et les soins requis pour la première assise de l'éducation, relativement à la *délicatesse de l'âme*, pour ne pas venir de l'empressement intéressé, mais seulement du devoir accompli sagement, n'en seraient ni moins précieux, ni moins efficaces.

Passons sous silence les soins donnés à la vie du corps, ces soins sont suffisants. Au reste les Séminaristes savent y suppléer en temps et lieu. A-t-on besoin d'une prolongation de sommeil? soit le matin, soit dans l'après-midi on s'accorde sans scrupules ce léger secours. La digestion est-elle embarrassée? difficile? une boîte dissimulée dans un rayon de bibliothèque, sous un pavé, ou derrière la bûche de Noël, fournit aussitôt : lampe à esprit, casserole, café ou thé, etc., etc... et aussi le petit verre de *lacryma Christi*. Sous ce rapport, les Séminaristes ne connaissent pas les sacrifices qu'ils imposent aux autres, parents ou personnes

Digitized by Google

charitables, pour ne pas avoir le courage de s'en imposer. Voici ce que je trouve dans les notes d'un ancien directeur de Grand Séminaire, notes qui m'ont été d'un grand secours et dont je le remercie de tout cœur.

« Si on me demande quelles sont les causes principales du renvoi d'expulsion des Séminaristes, y est-il dit à la page 10 sous la rubrique *Discipline*, j'avoue que la plus fréquente, c'est l'introduction des liqueurs et des boissons, infraction qui est énumérée parmi les cas d'exclusion du règlement des Séminaires. Entre autres faits, je m'en rappelle deux. C'est au Grand Séminaire de Ç... qu'ils se sont produits.

« Un jour un directeur ramasse dans les couloirs un morceau de papier froissé. Il le déplie et lit : « Tu m'apporteras un paquet de *londrès*, un litre d'eau-de-vie, un kilo de sucre et quatre journaux. » Le billet n'était pas signé, mais on reconnut l'écriture. Sans rien dire, le directeur va, pendant une classe, faire une descente sur les lieux de l'exploit, à la cellule de l'abbé D... Il fut heureux; une grande cafetière derrière la porte, quatre déjeuners, et dans le fond d'une cuvette, une couche dorée, cristallisée, traces d'un punch, suffisaient pour ne laisser aucun doute. Les pièces à conviction sont apportées chez M. le Supérieur qui fait appeler le coupable, obtient sans difficulté le nom des complices convives et du commissionnaire, et dans la soirée nous réunit en conseil : il nous expose les faits, nous montre la batterie, raconte

Digitized by Google

qu'on a eu une nuit historique, quatre Séminaristes se sont enfermés dans une chambre pour banqueter... La délibération du jury ne dura pas longtemps : déjà les avis avaient été nombreux, les infractions à la discipline plus nombreux encore, le travail laissait à désirer, l'esprit était mauvais, on vota le renvoi des quatre coupables, et l'arrêt du commissionnaire pour le sous-diaconat. La décision fut exécutée sans pourtant servir d'exemple.

« A peine trois mois s'étaient écoulés, nouvelle découverte. Un directeur apprend, je ne sais trop comment, qu'il y a une bande joyeuse suspecte; on a fumé, bu, etc., etc. On prend des informations, un peu avec crainte; les coupables, dit-on, sont nombreux. Tous sont connus sans tarder. Il y a des degrés de culpabilité : cinq réclament la responsabilité, après avoir nié effrontément; les autres sont moins coupables, quelques-uns mêmes ne sont que victimes. Les cinq principaux auteurs, tous également odieux, récidivistes redoutables sont expulsés sans égard pour leurs ordres.

« Ici s'offre un spectacle des plus lamentables. Deux de ces jeunes gens recevaient des secours en argent, afin de couvrir les frais d'entretien; eh bien! ces malheureux employaient l'argent de la charité à violer le règlement, compromettre leur avenir et celui de leurs condisciples.

« Une soirée de fête du Séminaire, pendant que les Directeurs prenaient une tasse de thé, ils s'étaient réunis à l'infirmerie pour *boulotter comme les curés*,

Digitized by Google

disaient-ils. Au moment où les bouchons sautaient deux jeunes néophytes entrent, ils craignaient d'être livrés. Que font-ils? L'un tient les mains des intrus, l'autre la tête et un troisième leur plonge le goulot de la bouteille pour les contraindre à boire. Ce fait m'a toujours révolté! Oh! non pas que j'attachasse une importance considérable au petit verre, mais le cynisme et la perfidie déployés pour une bagatelle, me donnèrent la plus triste idée de ces jeunes gens. Employer les aumônes à boire et à *boire son saoûl*, puis faire boire de force afin de compromettre des Séminaristes d'hier, c'était inouï. »

Et dire que certains directeurs de ces illustres pénitents firent l'impossible pour les sauver de cette impasse terrible, les justifier, les innocenter, même après la décision du Conseil. Que voulait-on ? *Faire des prêtres quand même.*

Déjà, dans notre première partie, nous avons eu à signaler, à l'occasion de la conversion du petit juif, la pression exercée sur sa volonté, pour jeter sur ses épaules une soutane qu'il devait noyer à Nice, dans les flots bleus de la Méditerranée et sous les yeux non moins bleus de la nouvelle Héloïse, — les faits apportés dans cette seconde partie, nous montrent une plaie patente, grave, contagieuse dans l'éducation du Clergé.

« Les prétendues directions, nous disait hier un jeune prêtre du diocèse de Nice, ne sont que des causeries amicales, ou des instructions judiciaires que le directeur et le dirigé dirigent tour à tour.

Digitized by Google

Quand j'allais en direction, mon directeur me faisait le procès des autres directeurs et m'apprenait sur leur compte des choses qui m'ont fait perdre toute estime pour eux. »

Oh! voilà bien le mal dans les Grands Séminaires comme ailleurs, le défaut d'entente, d'union, parmi les directeurs. Impossible d'exiger l'unanimité dans les manières de voir, les décisions, le gouvernement d'une maison importante, lorsque le personnel dirigeant est nombreux, mais ce qu'on est en droit d'exiger, c'est qu'on ne sape pas, derrière les cloisons d'une cellule, les fondements de l'édifice. Pourtant en France, sur 84 Grands Séminaires, il y en a 60 où ce triste travail occupe des ouvriers infatigables, de vrais anarchistes.

Tantôt ce sont les Directeurs qui se liguent contre le Supérieur et l'obligent à se *soumettre ou à se démettre*, tantôt c'est le Supérieur qui est heureux d'entretenir la mésintelligence entre ses confrères pour éviter les difficultés, c'est la maxime ;« *Divisons pour régner* », tantôt enfin ce sont les directeurs qui s'entre-dévorent. Pourquoi? Presque toujours à cause des pénitents et des dirigés. Aussi il serait peut-être bon d'établir dans les Grands Séminaires ce que les R. P. Jésuites ont dans tous leurs collèges, un Père spirituel, chargé de confesser, de diriger les études. Ce serait le vrai moyen d'obvier à des difficultés sérieuses. Avec de pareilles luttes combien les appels aux saints ordres doivent être laborieux, les ajournements arbitraires, injustes, comme certains appels prématurés, indignes ?

Digitized by Google

Il y a un an, j'étais dans le département de la Seine-Inférieure en visite au château de R... Le Curé charmant, très apprécié, vint déjeuner avec nous, car la famille de S... qui lui est toute dévouée, et il y a réciprocité, le veut à toutes ses fêtes.

En nous promenant dans le parc, nous parlions politique civile et politique religieuse. J'avais déjà en tête l'ouvrage que j'écris : trouver occasion plus favorable pour avoir des renseignements ne se pouvait, car ce bon curé est très connu dans plusieurs diocèses qu'il connaît aussi dans leurs moindres détails. Il me fournit sur plusieurs points des remarques très judicieuses.

Le Grand Séminaire de Rouen est divisé en leux clans, comme toutes les maisons qui ont des élèves sortis de milieux différents et assez nombreux pour faire groupe. Le clan des élèves d'Yvetot l'emporte sur l'autre, paraît-il, sinon par le nombre, sûrement par l'intelligence et une piété plus solide. Des discussions, parfois même des rixes éclatent à la première occasion, et les Directeurs, à ce qu'il paraît, prennent toujours des mesures pacificatrices aux dépens des élèves d'Yvetot De l'entente, il n'en faut point chercher, de l'affection moins encore. Un jour cependant on les vit la main dans la main, ce fut à l'occasion de la protestation énergique de Mgr l'archevêque d'Aix. On décida d'envoyer une lettre collective au défenseur des libertés religieuses, tous la signèrent. Ce fut touchant; et ce qui ne le fut pas moins, est

Digitized by Google

la réponse faite au bouillant archevêque de Rouen par le digne supérieur du Grand Séminaire. Il voulait connaître, le versatile prélat, les moteurs de *l'adresse*, afin de donner un exemple... et aussi des garanties à la République. S'inspirant des belles paroles que l'évêque de Tulle adressait au ministre des cultes, il y a quelques années, le Supérieur refusa de livrer des noms, ajoutant : « *En définitive, Monseigneur, s'il y a un coupable, c'est moi, et s'il y en a plusieurs, je suis le principal.* »

Ce jour-là, les élèves du Séminaire de Rouen donnaient à leur évêque une belle leçon de l'union qui devrait exister entre les évêques français. Heureux s'ils la donnent encore !

Rares sont les Séminaires où l'union existe. A Lyon, qu'on obtienne la fusion entre les Séminaristes de Largentière et de Saint-Jean ; a Saint-Flour, entre ceux de Plau et de la capitale. A Bordeaux, entre ceux de Bazas et de la ville ; à La Rochelle, entre Monlieu et Pons ; à Limoges, entre le Dorat, Ajainc et Felletin ; à Marseille, entre la Cannebière et la banlieue ; à Albi, entre Castres et Lavaur ; à Bayonne entre Laurisson et Sainte Marie ; à Beauvais, entre Noyon et Saint Lucien ; à Besançon, entre Luxeuil et Consolation ; à Montpellier, entre Saint-Pons et les citadins ; à Bourges, entre Saint-Gaultier et Saint-Célestin ; à Grenoble, entre Saint-André et Roudeau ; à Nantes, entre Guérande et Couets ; à Soissons, entre Saint-Léger et Notre-Dame de Liesse...

Digitized by Google

A ces éléments de discorde, joignez l'élément étranger, nomade, formé des tarés de plusieurs diocèses qui vont se réfugier dans les Séminaires vides, tels que ceux de : Beauvais, Angoulême, Versailles, Meaux, Bourges... où vont chercher asile les transfuges de Rodez, d'Albi, de Vannes, de Saint-Brieuc, de Cambrai, de Poitiers,... et l'on aura une idée approchante de ces milieux que les coteries et les mauvais esprits transforment en enfer, après que la licence bachique quelquefois vénérienne en a fait des estaminets et des guinguettes. L'union au reste pourrait-elle exister parmi les élèves, lorsque les directeurs s'entre-déchirent dans la publicité d'une chaire ou le secret d'une chambre.

Au Séminaire de Troyes, il y a quelques années, le professeur d'histoire un peu libéral lance des opinions réputées avancées, soit *sur l'Ultramontanisme et le cardinal Pie*, soit sur les fameuses questions du Moyen Age, l'*hérédité de droit divin et l'élection ;* le professeur de dogme se croit obligé en conscience de réfuter dans la même chaire et devant les mêmes élèves les opinions de son collègue. Le professeur d'histoire n'étant pas très goûté, car on lui reprochait d'étudier beaucoup plus les légumes que ses auteurs, voit aussitôt un parti se former contre lui qui prend à cœur de lui faire *chambard* à chaque classe. Les professeurs prennent fait et cause les uns pour celui-ci, les autres pour celui-là, d'explications en explications, on arrive à la confusion,

Digitized by Google

aux sottes paroles, aux injures, un jour même presque à une saisie à bras le corps. Le Supérieur, que faisait-il pendant ce temps !... Il... il boitait; laissant les champions se démêler entre eux, quitte ensuite à entasser rapports sur rapports à l'évêché qui demande des explications. Etait-ce son rôle? N'aurait-il pas dû intervenir énergiquement et envoyer promener les récalcitrants, plutôt que de tolérer de pareilles représentations dans son Séminaire au su et vu de ses élèves? Voilà un avantage du remplacement des Sulpiciens par les Lazaristes!

A Carcassonne il en arriva autrement. Le professeur d'histoire encore, et cela ne doit pas étonner, car ceux qu'on nomme à ce poste sont pour la plupart dépourvus d'intelligence et de bon sens.

Boileau a dit :

Tout doit tendre au bon sens, mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir,
Pour peu qu'on s'en écarte aussitôt on se noie.

Le pauvre professeur se noya : Son *dada* c'était la haine de l'empire et de Napoléon le Grand. Pourquoi? On ne l'a jamais su et lui-même n'en savait trop rien. A chaque classe c'étaient des sorties à fond de train, se levant, rouge comme un coquelicot, foudroyant et la chaire et ses adversaires. Pour lui, *Napoléon c'était un Don Quichotte, Austerlitz la bataille du moulin* (sic)... Et puis, les Papes, les Cardinaux, il fallait les voir? Les *Congrégations romaines fonctionnaient*, d'après lui,

Digitized by Google

comme les *conseils municipaux*. Heureuse ressemblance! pour ceux-ci ... Et à l'appui de sa thèse! soudain il disparaissait dans la chaire et reparaissait avec un gros volume de Fleury.

« *C'est là, Messieurs, qu'il faut apprendre l'histoire,* » leur disait-il et puis pâteusement et piteusement il dégoisait les sottises du fameux historien pamphlétiste. De Maistre méritait d'être brûlé en place de Grève, pour son volume sur *l'Inquisition:* « *Terrible époque*, ajoutait-il, *où l'on s'endormait tranquille et à son réveil, on trouvait l'habit vert sur le banc à côté de son lit.* » « *Pour justifier cette époque c'était mentir à la postérité.* » (sic.)

Ne croyez pas cependant que le bonhomme n'eût que des haines, il avait aussi ses prédilections : « La Luzerne » c'était à son goût.

Bossuet, à cause de sa félonie envers Fénelon et son rôle honteux à l'assemblée de 1682, c'était sa gloire.

Mgr Darboy, probablement à cause de sa fameuse lettre à Napoléon III pour prier l'empereur d'empêcher, même par la force, le Concile du Vatican, de définir l'Infaillibilité, ou bien à cause de son volume au style échassier sur les *Femmes de la Bible*, et l'aimable professeur aime bien les *femmes*. Mgr Darboy ! Oh ! il l'adore ! et certes si jamais il y eut à Paris un archevêque moins adorable et moins adoré, ce fut lui. On pense aisément si ces théories trouvaient des partisans. A en juger par les applaudissements frénétiques qui accompagnaient ses périodes... ses rapsodies, il était aisé

Digitized by Google

de le croire; et le rapsode devait être content de lui surtout, des élèves ensuite. Ceux-ci l'étaient-ils de leur professeur? Mon Dieu! les élèves sont toujours contents d'avoir une occasion de *chaüter*, comme ils disent.

Quelqu'un qui ne l'était pas du tout, c'était le Supérieur. A bout de patience, il se décida à mettre un terme à ce *charlatanisme,* fit appeler le professeur et le pria d'opérer un demi-tour à droite, de tourner quelques pages de ses manuscrits et de passer à des questions moins scabreuses. Ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est que ce tribun *historique* avait la manie d'écrire, et de dicter, de faire copier ses *écrivasseries*. « Défense absolue, lui dit le Supérieur, de continuer sur ce ton et sur ce pied, brûlez vos papiers ou vendez-les chez G..., l'épicier du coin. » La prescription était claire, nette, fut-elle suivie ? il est permis d'en douter : c'est si difficile de changer les idées d'un homme, encore plus les lubies d'un déséquilibré. Le fait est qu'aux vacances suivantes on lui trouva un nouveau champ de bataille et nous croyons savoir qu'il est, à cette heure, toujours professeur d'histoire au Séminaire d'Angoulême. Un élève parlant de lui écrivait dernièrement : « *M. H... continue à faire la salade même en classe.* »

Nous voici naturellement appelés à traiter de la *force intellectuelle* donnée aux Séminaristes.

Dans notre première partie, au chapitre de la *formation des Directeurs* nous avons apporté des faits contre lesquels on s'insurge instinctivement.

Digitized by Google

Le choix des Directeurs est malheureux, leur formation déplorable, quels résultats devons-nous attendre? La lettre de cet ami que j'ai rencontré, souffrant à mourir entre les murs de Saint-Lazare, converti par la faute des Supérieurs, en véritable prison pour l'esprit, alors qu'il serait facile d'y établir un puissant foyer de lumière, capable d'éclairer l'Église de France, non à la façon du P. Comballot pour Saint-Sulpice. *Point ne serait nécessaire de mettre le feu à ce splendide palais*, il suffirait d'y placer des maîtres à vaste intelligence au lieu de ces épaves rejetées par les Séminaires de province. Lire *une philosophie* autre que les radoteries de *San Severino*, celle de *Rabier* (1) par exemple, étudier une histoire différant des *plagiats* de *Rivaud* ou des contes du *P. Loriquet*, celle de *Guizot* (2), de *Duruy* ou de *Doellinger*, admirer les poésies de Musset, d'Hugo ou de Coppée, écrire dans un style correct, fleuri, enlevant, en dépit des PP. *Lejeune, Guillot, Lenfant* et *Bourdaloue*, fredonner du *Rossini*, du *Wagner*, du *Saint-Saëns* ou de l'*Ambroise Thomas*. Oh! c'est ne pas être dans l'esprit de son état et l'on entendra le P. Icard s'écrier : « *Partez, Messieurs, partez, vous vous êtes trompés de porte.* » Nous ne voudrions pas dire qu'un Séminariste qui se livrerait, avec passion à ces études à l'exclusion des siennes propres, serait bien à sa place. Il est évident, à notre

1. *Leçons de Philosophie*, 2 volumes.

2. *Leçons sur l'Histoire de France*, 5 vol. in-8°.

Digitized by Google

avis, qu'on ne saurait tolérer qu'un élève étudie les mathématiques pendant un cours de théologie, l'allemand en classe d'histoire, la musique au lieu de l'Écriture Sainte; ce serait donner dans un excès aussi blâmable. Mais un Séminariste, quoique Séminariste, ne peut-il pas, ne doit-il pas même, se tenir au courant des progrès de la science, des nouveaux travaux littéraires et historiques, des opinions contraires. Pourquoi vouloir contraindre son esprit à vivre dans une atmosphère viciée et vicieuse, lui couper tous les courants capables de la purifier, en repoussant les nuages, les vapeurs obscurantes, qui nous dérobent, nous cachent la belle vision de la vérité?

Je ne sais, peut-être est-ce exagération de notre part, mais il me semble qu'un esprit dénué de toute originalité, incapable de produire une idée personnelle, n'est qu'un esprit parasite, sans mission, sans raison d'être. Ces esprits-là sont très nombreux dans le clergé : le moyen de diminuer ce nombre c'est de laisser une très grande liberté au point de vue de l'instruction et de l'érudition. Elargir ses vues, pour ne pas jeter à la rue un Séminariste parce qu'il aura dans sa chambre les *Orientales* ou *Jocelyn*. Ces mesures extrêmes ne donnent jamais des convictions contraires, elles produisent bien des fois des effets désastreux. Du rigorisme sur ce point de la part du maître engendrera du laïcisme dans l'esprit des élèves avec le désir ardent de manger du fruit défendu. Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée : nous ne vou-

Digitized by Google

lons pas dire par là, qu'on laisse entre les mains des Séminaristes des traités de scatologie, tels que l'ouvrage infâme de Léo Taxil : *Corruption fin de siècle* ou la *Terre* de Zola. Non, mais lorsqu'un auteur a une certaine notoriété, pourquoi ne pas donner aux élèves un aperçu de ses ouvrages, ayant soin de faire avec impartialité la part du talent et la part du grotesque. Dans Zola, comme dans Daudet, Montégut, Bourget, Guy de Maupassant et Loti, tout n'est pas à dédaigner. Ces auteurs ont écrit des pages admirables, dont la littérature française a le droit d'être fière et qui méritent d'être connues.

Jules Simon, qui, à notre avis encore, est une des plus belles intelligences et un des meilleurs philosophes de notre siècle, Taine, Frank, Bouillé, Paul Janet, Rabier ont d'autres envolées, que nos gringalets de philosophes, Sanseverino, Grand-Claude, Bouat, Brin, Regnault, Dagorne, etc... Eh bien ! quelle comparaison cependant n'ose-t-on pas faire : les premiers ne sont rien, les seconds sont des génies. N'y a-t-il pas de quoi hausser les épaules et faire sourire ?

Il est vrai que sur 500 professeurs de Grands Séminaires, à peine si on en trouverait 200 capables de les comprendre, 200 qui aient lu un volume seulement de ces auteurs de premier ordre, mais ce serait un phénomène !

Voyez jusqu'où va l'étroitesse d'esprit ?

Les évêques, poussés par la loi Ferry, préparent à grands frais des bacheliers et des licenciés nécessaires à la conservation des Écoles libres.

Digitized by Google

Ordinairement les élèves se présentent au baccalauréat à la fin de leur rhétorique et, si la bonne fortune les accompagne, ils entrent au Grand Séminaire avec la première partie de leur diplôme. Pour la seconde partie, forcé l'on est de la renvoyer à la fin de ses études ; les Directeurs s'opposent à la préparation au baccalauréat.

Quel est le motif de cette défense? Ah ! la vocation. Le baccalauréat la fait perdre, pas de baccalauréat. Voilà de la logique pour des gens qui font profession de logique. Le baccalauréat perd les vocations? En vertu de quelle force destructive? Est-ce parce qu'il ouvre au diplômé de nouveaux horizons? Point. En général ces jeunes gens sont pauvres : comment pourraient-ils embrasser une nouvelle voie? le barreau, Saint-Cyr, la médecine... nécessitent de grandes dépenses. Sans la charité, où puiser? Quelques-uns seront favorisés par certaines circonstances, certaines protections! sans doute, mais ils ne seront que des exceptions. C'est pour protéger les vocations ecclésiastiques que, sur la demande d'un certain nombre d'évêques poussés par les Directeurs de Séminaires, Mgr Feutrier, ministre des cultes en 1816, publia une ordonnance dont l'article cinquième était celui-ci :

« *Les élèves (des Séminaires) qui se présenteront pour obtenir le grade de bacheliers ès lettres, ne pourront, avant la rentrée dans les ordres sacrés, recevoir qu'un diplôme spécial, lequel n'aura d'effet que pour parvenir aux grades en théologie;*

Digitized by Google

mais il sera susceptible d'être changé contre un diplôme ordinaire de bachelier ès lettres après que les élèves seront engagés dans les ordres sacrés. »

Si le gouvernement actuel ressuscitait de pareilles ordonnances, ce serait un *tolle* général bien mérité, car en vertu de quel principe d'équité, des élèves ayant subi les mêmes épreuves auront des droits différents? Un Séminariste se présente au baccalauréat la première année de philosophie, à la fin de sa seconde année, ses directeurs lui conseillent de se retirer, il se retire, et le voilà contraint de recommencer ses examens : en vertu de quel droit?

N'est-ce pas encore peser sur la liberté de vocation. Le jeune homme, de nature, a la volonté changeante ; le moindre souffle suffit pour tourner sa voile, faudra-t-il user de pression pour le maintenir irrévocablement dans sa route et le contraindre à jeter l'ancre, sur un rivage qui ne lui est point assigné par la Providence? Mais non.

Mieux vaut des excès de liberté qu'un seul abus de servitude ; on est homme, après tout, avant d'être un esclave, et la liberté, c'est l'atmosphère de l'homme. Les fers il les traîne mais ne les porte jamais; il aspirera toujours à les secouer, c'est son droit.

A l'encontre des craintifs directeurs, nous croyons voir dans la préparation au baccalauréat un stimulant sérieux au travail, l'emploi consciencieux de la première ou des deux premières années de Grand Séminaire, temps qui d'ordinaire est à

Digitized by Google

peu près perdu pour ceux qui ne peuvent prendre part à une ordination. La nature écolière, nous l'avons vu, dépasse le seuil du Séminaire, elle vit même entre ces murs austères construits tout exprès pour l'étouffer. Un des moyens les plus sûrs, c'est de la soumettre à des examens sérieux.

Ces examens existent, paraît-il, deux fois par an, mais voyons, sont-ils sérieux? L'abbé Fesch l'affirme (1) pour Issy; tout en avouant qu'ailleurs c'est autre chose.

« *Dans bien des maisons, les examens ne sont qu'une pure formalité,*

Sans doute une idée est là : L'idée de forcer au travail, des cervelles folles qui ont besoin de voir devant elles un but et une sanction : *mais souvent cette idée se rapetisse tant devant le convenu qu'elle en devient comique.*

A Saint-Sulpice même ces examens, nous le tenons de source certaine, sont vraiment comiques soit par l'attitude des examinateurs déjà âgés qui fatigués par les longues séances se laissent englober par la douce Nirvana, soit par les réponses des examinés, lesquelles réunies en fascicule pourraient remplacer dans les feuilles quotidiennes *l'esprit des boulevards* ou *l'esprit des autres.*

M. Renan, (2) ancien élève de Saint-Sulpice, à l'autorité duquel on ne craint pas de recourir sur certains points, nous donne son opinion à ce

1. *Au Séminaire*, p.34.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 229.

Digitized by Google

sujet. « Si l'on veut travailler (à Saint Sulpice) on y est admirablement placé pour cela. *Si l'on n'a point l'amour du travail, on peut ne rien faire, et il faut avouer qu'un grand nombre usent largement de la permission. Les interrogations, les examens sont presque nuls,* l'émulation n'existe à aucun degré et serait tenue pour mal. Si l'on considère l'âge des élèves, en moyenne de 18 à 24 ans, on peut trouver qu'une telle réserve est exagérée. Elle nuit sûrement aux études. »

Les examens du baccalauréat donc, loin d'être nuisibles seraient d'une utilité réelle, et loin de les défendre, on devrait au contraire en faire une obligation pour tous les élèves de philosophie. M. Renan, dans les réflexions citées plus haut, attribue l'indifférence, le peu de cas que les élèves font des examens à l'absence de toute émulation. Il y a un autre motif allégué plusieurs fois dans le courant de cet ouvrage, c'est la nullité ou l'infériorité des professeurs. Mgr Dupanloup aimait à redire cette parole sacrée : « *Lorsque les élèves ne travaillent pas la faute en est au professeur.* » Avec un bon professeur vous aurez de bons élèves.

L'orateur des Conférences flamandes le dit bien à propos (1) : « J'ai connu des condisciples qui ne tenaient pas la tête de leurs classes. Se reconnaissant une vocation religieuse, ils entrèrent dans une communauté, et les voilà, après assez peu de temps, distribuant, du haut d'une chaire, un de ces

1. *Le Clergé français*, p. 223.

Digitized by Google

enseignements : rhétorique, philosophie, exégèse, dogme, morale..... *On improvise des professeurs...*

C'est ce que nous avons dit dans la première partie.

La seconde raison apportée encore par M. Renan, c'est l'idée exagérée de l'*ama nesciri* » (1). « Pas un moment ces maîtres excellents ne songeaient que parmi leurs élèves dût se trouver un écrivain ou un orateur. *Le principe qu'ils prêchaient le plus était de ne jamais faire parler de soi et, si l'on a quelque chose à dire, de le dire simplement comme en se cachant.* »

Évidemment c'est là une vertu dont la pauvre nature prend vite le parti, elle la dispense de tout effort, de toute recherche, mais est-ce bien une vertu ? n'est-ce pas une contrefaçon de vertu dans la plupart? L'humilité ne consisterait-elle pas souvent à ne pas s'abriter derrière son ombre, et à dire franchement qu'on ne sait pas, au lieu de laisser croire à tort qu'on sait ?

Le P. Chocarne (2), dans sa belle *Vie du P. Lacordaire*, fait à Saint-Sulpice le même reproche. Nous l'étendrons, nous, à la plupart des Séminaires. « Saint-Sulpice se préoccupe peu d'étudier et de développer dans ses élèves des aptitudes spéciales, pour des besoins particuliers, de préparer des docteurs, des savants, des érudits pour un siècle enivré de sa science et de ses découvertes, il tient médio-

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 120.
2. *Vie du P. Lacordaire*, 1er vol., p. 68.

Digitized by Google

crement à susciter la flamme de l'éloquence dans tel sujet qui promet à l'Église un orateur de premier ordre. »

Cette théorie de l'abnégation personnelle, ce *sacrifice de la plus belle pensée* favorisent trop la nature paresseuse : elle ne prend pas la peine de chercher cette belle pensée pour la sacrifier.

Un peu de théologie, presque rien d'histoire, un commencement d'Écriture Sainte et de droit canonique, voilà tout le bagage d'un jeune prêtre après cinq ou six ans de Grand Séminaire. De la philosophie il n'en faut rien dire, car il n'en reste absolument rien, si ce n'est le souvenir d'une étude ingrate, inutile et coléreuse. Le motif de cette absence d'idées philosophiques repose uniquement, après l'incompétence des professeurs, sur l'aridité et la futilité de la méthode, de l'emploi d'une langue latine décadente, dont les élèves ne comprennent même pas le sens des mots.

Elie Blanc (1) a essayé une innovation en publiant une philosophie scolastique en français. Il a dit avec raison dans sa préface : « *La philosophie scolastique ne peut reprendre sa place en France et y remplir son rôle qu'à la condition de parler la langue nationale.* » Nous approuvons cet essai, en l'applaudissant des deux mains. Sera-t-il suivi dans cette voie par la cohorte routinière des Directeurs de Séminaires, nous le voudrions mais nous n'osons y croire. Pourtant à cette heure de grand

1. *Traité de Philosophie*, I. 1er, p. 5.

Digitized by Google

mouvement vers la langue nationale, mouvement trop précipité, trop exclusif qu'on sera obligé de ralentir, afin qu'il puisse entraîner le latin à sa suite et ne pas l'abandonner en chemin comme on laisse de vieilles dépouilles, usées par le temps et les hostilités, à cette heure donc de réveil, on devrait, dans les Grands Séminaires, enseigner la philosophie en français. Les élèves y prendraient plus de goût parce qu'elle offrirait moins de difficultés, la comprendraient davantage, car le français dépouillerait la philosophie de nombreuses obscurités. De là, résulterait une utilité plus fructueuse des deux années qui sont consacrées à cette étude dans les Séminaires.

Ce n'est pas là, un acheminement vers le schisme comme d'aucuns le diront. Les essais de Loyson ne sont pas engageants... Au reste nous ne prétendons pas que toutes les études devraient être faites en français; à la théologie d'user de la langue latine en l'usant encore ; car, il faut le constater, rien n'a plus contribué que la théologie à la décadence de la langue latine. C'est pitié d'ouvrir ces manuels mis entre les mains des Séminaristes ! Non seulement on ne trouve pas l'élégance, mais la construction, l'emploi des mots détournés de leur vrai sens, fabriqués pour le besoin de la phrase, ce qui est le caractère de la période néo-latine dont nous sommes loin d'être fiers, sont une horreur littéraire. Mais la théologie, nous le comprenons, a besoin du pagne, qu'elle se serve du latin, nous le lui concédons, mais jamais

Digitized by Google

nous n'aurons l'idée d'aller en détacher les pages pour les coller dans une histoire de la Littérature.

Que les élèves en tirent un grand profit cela ne ressort pas de cette phrase d'un curé de Paris nouvelle couche : « *La théologie que je sais je l'ai apprise dans le Cardinal Gousset.* » Si l'on juge de cette théologie par le cas qu'on en fait dans les Séminaires, il faudrait dire que le bon curé n'en sait pas lourd. Il est vrai que l'éminent archevêque de Paris est loin d'avoir une réputation de théologien. pas plus que celle d'un littérateur. Ses choix ne montrent non seulement pas l'exigence de ces qualités qui sous le cardinal Guibert étaient décisives, mais leur présence semblerait être une cause d'exclusion.

Et combien d'évêques en France qui en sont là. La plupart se désintéressent des études des Grands Séminaires. Le cardinal Foulon par exemple est un littérateur mais en fait de théologie il est nul ; le cardinal Place lui n'a ni littérature, ni théologie, encore *moins de droit canonique,* Le cardinal Langénieux est un charmant causeur, puis c'est tout. Le cardinal Desprez sait ce qu'on savait autrefois, il y a cinquante ans, dans le clergé, c'est-à-dire pas grand'chose. Le cardinal Lavigerie, sa partie c'est l'histoire et la géographie, de plus, il a une *théologie à lui,* je doute qu'elle soit classique. Voilà pour les sommités.

Mgr Meignan brille dans l'exégèse, qu'il modernise non sans talent, mais on se demande si le successeur de saint Martin a la foi. D'une lettre

Digitized by Google

à nous communiquée nous extrayons le fait suivant.

« Mgr Meignan se rendait à l'enterrement d'un des derniers évêques de Laval. En route il rencontra Mgr Sebaux qui s'y rendait également. La conversation, après les premières questions d'étiquette, s'engagea sur l'Écriture sainte : l'archevêque de Tours tint la corde et l'évêque d'Angoulême n'essaya pas de la lui retirer. Mgr Meignan exposa ses théories sur David... Salomon.., etc...; cet exposé dura, à part quelques interruptions de Mgr Sebaux, presque tout le parcours. Lorsque le hasardeux exégète eut fini, l'évêque d'Angoulême avec son franc-parler et son orthodoxie, lui dit avec un fin sourire : « *Eh bien, Monseigneur, le curé de mon diocèse qui soutiendrait de pareilles théories serait suspens.* » L'archevêque de Tours ne garda pas rancune de cette boutade, et en arrivant au palais épiscopal de Laval, il présenta Mgr Sebaux *comme un charmeur*. Oh! la terrible ironie et le sarcasme de Renan, comme Mgr Meignan les cultive!

Inutile de parler du savoir du nouvel archevêque de Sens : Le Supérieur du Grand Séminaire de la Rochelle l'a noté : « *Il ne sait ni parler, ni se taire.* » Sait-il au moins un peu de théologie? Un prêtre haut placé dans le diocèse se demandait « *si Mgr Ardin savait son catéchisme* ».

Mgr Maréchal n'a pas laissé la réputation d'un théologien et si Mgr Larue lui succède, lui qu'un prélat appelle : *l'âne mitré*, Bourges ne deviendra

Digitized by Google

pas un foyer de lumière. A propos de Mgr Larue, voici ce qu'on dit à Langres : *le boulevard est plat mais la rue est en dos d'âne*. C'est probablement pour ne pas être éclipsé qu'il congédia si salement le digne et savant supérieur du Grand Séminaire l'abbé D***. On dit bien que l'auteur de ce méfait est le vicaire général H*** qu'on appelle couramment le *gredin*. A coup sûr il n'a pas fait preuve de cœur mais encore moins d'intelligence.

Inutile de pousser la nomenclature, d'aller chercher Mgr de Chambéry ou Mgr de Besançon... ils ne dépassent pas le niveau précédent. A part quelques évêques comme ceux de Rodez, de Viviers, de Chartres, de Valence, de Montpellier, de Nancy, de Coutances, de Séez, de Clermont, de Nîmes. d'Annecy, de Pamiers, d'Aires, de Bordeaux qui forment, avec des clartés différentes, une brillante pléiade autour de Mgr Perraud, on ne voit pas que le corps des évêques soit comparable à celui de l'Italie et de l'Espagne, encore moins à celui de l'Autriche, de la Belgique et de l'Allemagne.

Je comprends alors qu'ils se désintéressent de l'enseignement donné dans leurs Grands Séminaires et de l'instruction de leur Clergé. Ainsi ne faisaient pas le cardinal Pie, Mgr Dupanlonp, et plusieurs autres. Mgr Bertaud, évêque de Tulle, allait très souvent au Séminaire discuter théologie, combattre les opinions gallicanes de M. Saine. Mgr Bouvier allait assister aux cours, interroger les élèves, entendre les explications des professeurs.

Mgr Bourret fait passer lui-même les examens

Digitized by Google

des jeunes prêtres et d'une partie des Séminaristes.

Mgr Boyer assiste, prend part aux exercices de philosophie et de théologie qui ont lieu au Grand Séminaire de Clermont.

Mgr Coullié continue en petit ce que Mgr Dupanloup faisait en grand.

On pourrait encore citer une demi-douzaine de prélats qui s'occupent de leurs Séminaires au point de vue de l'enseignement. Les autres ferment les yeux, se bouchent les oreilles. Est-ce parce qu'ils sont incapables de faire autrement? Alors pourquoi sont-ils évêques ? Leur devoir n'est-il pas d'enseigner ? Suffit-il de porter une mitre et une crosse sur une soutane violette, pour être évêque ?

Il n'y aurait plus alors qu'à chanter le refrain d'autrefois :

Au temps passé, dans l'âge d'or.
Crosse de bois, évêque d'or.
Autre temps, vaut autres lois.
Crosse d'or, évêque de bois.

Il est vrai que nous sommes loin, bien loin des Athanase et des Chrysostome, des Fénelon et des Bossuet, nous sommes une *fin de siècle*, dit Drumont.

En somme j'aime des hommes qui imposent un enseignement, c'est une preuve qu'ils en ont un, ceux-ci sont toujours supérieurs à ceux qui n'en ont pas. On a parlé des évêque gallicans, mais enfin, quoique nous n'aimions pas leurs idées, ni leur œuvre, ils étaient supérieurs à la plupart

Digitized by Google

de nos évêques d'aujourd'hui. On pouvait réfuter les premiers, les nôtres ne pourraient même pas mettre sur pieds une objection sérieuse. *Avec ces évêques on peut s'attendre à tout*, disait avec raison M. de Cassagnac.

Dans les Séminaires il y a ce qu'on appelle : *les cours accessoires*. J'ai tâché de comprendre ce qu'on entendait par là. Or, savez vous ce qu'on appelle *accessoire* ? l'*Histoire*, l'*Ecriture Sainte*, le *Droit Canonique*, la *prédication*, les *Cérémonies* et le *Chant*.

Ceci retranché, je ne vois pas ce qui reste de bien sérieux à apprendre. Est-ce la philosophie ? mais on n'en sait pas deux pages; la théologie ? on en sait un peu plus long, mais c'est encore bien court.

Puis à quel titre la philosophie et la théologie auraient-elles les préférences sur l'Écriture Sainte et sur l'histoire ?

En Allemagne on accorde une large place à la philosophie, mais l'histoire est associée à cet honneur. (1) « Afin que cette grande idée de l'unité de la science supérieure, dit le P. Didon, ne reste pas un vain mot mais se traduise sûrement en acte, *tout étudiant doit se faire inscrire à un cours de philosophie et d'histoire*.

« *La philosophie et l'histoire représentent en effet le nœud indissoluble de toutes les sciences.* Dès qu'on peut dans n'importe quelle spécialité, droit ou philologie, médecine ou mathématiques, s'élever

Les Allemands, p. 200.

Digitized by Google

jusqu'à la philosophie de ces sciences particulières, dès que, sortant des limites étroites du point de vue purement actuel, on s'étend dans le passé, pour faire l'histoire d'une science, on pénètre par là même dans la région où toutes les spécialités se touchent. La philosophie nous fait descendre dans l'esprit de l'homme où toutes les sciences prennent leur première origine, et l'histoire nous montre le vaste théâtre de l'humanité où les sciences n'apparaissent plus que comme une partie de la culture générale. Les *sciences trouvent ainsi dans la philosophie leur unité logique, psychologique, idéale, comme elles montrent dans l'histoire leur unité d'action pratique et réelle.* » Ces paroles sont profondément vraies; elles montrent l'excellence et l'utilité de ces deux parties si négligées dans les Séminaires : l'*histoire* et la *philosophie*. Pour relever cette double étude il faut de toute nécessité relever les professeurs.

Une chose qui semble plus forte encore. C'est que bien des ecclésiastiques ne savent pas leurs cérémonies, voici un fait pris dans une brochure récente écrite par un ecclésiastique (1).

« J'entrai dans la cathédrale faire un acte d'adoration. (Il s'agit de la cathédrale de Tulle.) Quelques personnes, groupées autour de la table sainte, paraissaient attendre pour une cérémonie. J'en eus vite la certitude : M. l'archiprêtre sortit en effet de la sacristie en chape, l'ostensoir d'une main,

1. Mgr Denéchau, p. 20.

Digitized by Google

la navette et l'encensoir de l'autre! Arrivé dans le sanctuaire, il dépose, en passant, sur les gradins de l'autel, la navette et l'encensoir et monte l'ostensoir sur l'autel. Il redescend les gradins bien vite, cherche la *queue de rat* et allume les cierges. Toujours en chape. Ceci fait, il entonne l'*O Salutaris* et fait l'exposition du très Saint-Sacrement. A ce moment un sacristain quelconque arrive en courant et passant un surplis, il continue l'*O Salutaris*. Bien inutilement dirai-je, M. l'archiprêtre était à la fois, chantre, enfant de chœur, sacristain, vicaire et officiant, je dirai presque *l'assemblée*, comme dans les *plaideurs*. La bénédiction reçue, je sortis bien vite regrettant bien profondément d'être entré. cela m'avait fait mal. »

Dans une paroisse du Midi l'abbé Thaïs, curieuse homonymie, avait un double service. Le Dimanche il part pour son annexe. Arrivé et revêtu des ornements, au moment de préparer son calice, il s'aperçoit qu'il a oublié les hosties, comment faire? il faut dire la messe, et il y aura deux communions? Point gênant pour le Curé? Il demande un morceau de pain ordinaire, fabrique avec son couteau une grande hostie et deux petites, puis il dit la Messe, donne la sainte communion. L'invention fut vite ébruitée; c'était un scandale général. M. de Chauliac, alors vicaire général, instruit de l'affaire, écrit une lettre de réprimandes au Curé ayant soin de lui indiquer ce qu'il aurait dû faire. Celui-ci n'est pas convaincu; il prend du papier et de sa plus belle plume, taille une croupe au véné-

Digitized by Google

ble M. de Chauliac, lui disant *qu'il est un âne et qu'il ferait bien mieux de consacrer ses loisirs à l'étude de la théologie*. Le malheureux curé là-dessus prend une nouvelle direction.

Dans le diocèse de C... de nombreux curés suppriment la lampe à l'Église, et laissent le Saint-Sacrement seul. Ailleurs, c'est la réserve elle-même qu'on supprime. Pour éviter le vol des vases sacrés, certains curés ont fait fabriquer des boîtes en fer-blanc dans lesquelles ils déposent les hosties consacrées; bon nombre se contentent de les plier dans un corporal et de les laisser ainsi dans le Tabernacle.

Je ne sais trop si c'est là le culte qu'on doit rendre à la Sainte-Eucharistie et si c'est là tout ce qu'on enseigne dans les Séminaires. Pour moi, ma foi se révolte, et je préférerais m'exposer, si j'étais curé, à laisser voler un ciboire d'argent plutôt que d'abandonner ainsi le bon Dieu sur la pierre indécente d'une prison. Dans le diocèse de L... les curés, comptant sur l'œuvre des Tabernacles ou des Églises pauvres, se fournissent d'ornements neufs et vendent les vieux à des brocanteuses qui s'en servent pour fabriquer des costumes de bal et de théâtre. L'état de certaines églises est déplorable; ce n'est pas la pauvreté, c'est la saleté; les toiles d'araignées s'étendent même entre les chandeliers de l'autel, sur lequel on dépose étagères, balais, pupitres...

Qu'on est loin de la tenue coquette, touchante de nos églises et chapelles de la capitale ou même

Digitized by Google

de certaines paroisses de la banlieue ; à Boulogne, Fontenay, le Bourget, Châtillon... c'est pieusement entretenu, propret, on y resterait des heures. Ailleurs ne pourrait-on pas faire de même ? Le diocèse qui m'a le plus frappé par le soin des églises, c'est celui de Bordeaux : les prêtres mettent tout leur orgueil, dépensent beaucoup de leurs revenus, s'ingénient même pour embellir l'autel paroissial, celui de la Sainte Vierge de Saint Joseph qu'on trouve partout.

Si je devais me prononcer dans le sens contraire, j'hésiterais entre Saint-Flour, Vannes, Bayonne, Cahors, Rodez et Limoges. Pourtant ce sont là des diocèses où la foi est vivace ; oui, mais les curés ne savent pas faire mieux, l'idée leur manque, le zèle aussi, la foi un peu. Quoi d'étonnant si les fidèles s'éloignent de l'Église ? il faut les attirer par toutes sortes de moyens : la beauté du saint lieu, la pompe des fêtes... Chez eux, le sentiment religieux est intimement lié aux sensations : il faut parler à leurs oreilles, frapper leurs regards pour provoquer l'acte de foi.

Savez-vous ce qui eut lieu à Villefavard ? Les habitants ne pouvaient avoir un curé. Ils ont recours au fameux abbé Chastel qui leur donne un de ses adeptes avec le titre de primat des Gaules. Son costume était ravissant, ses cérémonies brillantes. En quelques mois toute la paroisse est au schisme. A bout de ressources, car les Limousins (1) ne sont pas généreux, le célèbre

1. Mgr de Tournefort, de retour à Compiègne où il avait été

Digitized by Google

primat écrit à l'évêque de Limoges, lui demandant la somme de 10.000 fr. moyennant laquelle toute la paroisse reviendrait dans le giron de l'église. Monseigneur lui fit cette belle réponse : « *Je n'achète pas les consciences avec de l'argent.* » Mais le primat se retourna vers la société biblique de Londres qui lui donna la somme demandée et la paroisse devint protestante. Voilà comment en lésinant on ferme une église. S'épargner pour épargner sa bourse, c'est préférer le porte-monnaie aux âmes ; n'est-ce pas fréquent pourtant ? Pour l'entretien de l'Église dont on a la garde, le salut des fidèles qui sont confiés au prêtre, on ne doit rien ménager, ni sa fortune, ni sa peine, ni sa vie, C'est là ce qu'on appelle la formation du caractère ou la vie morale sur laquelle nous avons à dire un mot.

Le caractère, c'est l'énergie, la force d'âme invincible qui va droit au but sans se laisser arrêter, détourner par les difficultés, ces difficultés seraient-elles de chaque jour, extraordinaires mêmes. Le caractère fait l'homme, fait le prêtre. Il nous semble que c'est la résultante de toute formation soit spirituelle, soit intellectuelle ; le couronnement de tous les efforts.

Sans caractère, on n'a que des volontés ondulantes, semblables aux ondées de la Méditerranée

curé de Saint Jacques, voulant donner une idée de ses diocésains, prit un pain y fit quatre trous, ajoutant quatre appendices tenant lieu de jambes et de bras et leur dit : voilà un Limousin.

Digitized by Google

qui viennent doucement, régulièrement, baiser les galets du rivage, mais qu'un moindre souffle projette au delà des brise-lames et qu'un rayon de soleil fait rentrer dans leur lit. Impossible de compter sur un homme à volonté chancelante, il est compromettant, traitre même sans le vouloir.

En général les faiblesses de volonté, l'absence de caractère provient, comme source, d'un grand fond d'égoïsme, et comme moyen d'un manque de franchise. De là, l'odieux qui retombe toujours tôt ou tard avec l'impopularité sur un homme.

Le prêtre d'aujourd'hui, qu'il appartienne au clergé supérieur ou au clergé inférieur, a un caractère complexe, calin, faible, bas, rampant tant qu'il a besoin de quelqu'un, rude, impitoyable. cassant, hautain, quand il n'attend plus rien. C'est la note dominante.

Voilà l'évêque de Rodez, un homme de grand talent, sa figure austère, son éloquence en faisaient un Athanase; redoutable à ses prêtres auxquels il sait dire comme un ancien évêque du Midi « *Cette crosse que je tiens a deux bouts, l'un pour guider, l'autre pour frapper ;* eh bien ; de ce grand évêque on veut en faire un ambitieux, un *dauphin* pour le siége de Toulouse, et alors on lui fait dire de la loi la plus irréligieuse, la loi militaire « *Dura lex sed lex* » ce qui veut dire : « *Lévites obéissez, dans l'injustice, au détriment de votre dignité et de l'honneur de l'Église* ». Et cela à l'heure du danger, à l'heure où l'on s'attendait à voir ce bras de montagnard, doublé de celui du héros, prendre

Digitized by Google

cette crosse des deux mains et briser la tête de l'hydre persécuteur, dévorant le troupeau dont il a la garde.

Il n'y a pas longtemps encore, lorsque le conseil municipal de Villefranche, mû par un sentiment chrétien, lui proposait la direction du collège de la ville, on le poussait à dire : « *Non, pas de concurrence à l'État* », alors que des prêtres intelligents, laborieux s'offraient à lui pour entrer dans la nouvelle école libre afin d'utiliser les talents que Dieu leur a donnés. L'État s'est établi dans ces murs, qui n'entendront désormais que blasphèmes, calomnies contre l'Église, alors qu'ils auraient été sanctifiés par les louanges et la vie d'une génération chrétienne. De cet homme sacré au beau talent, au noble caractère, on veut faire un timide, un peureux, un lâche, un intrigant, séduit par les lambaux de pourpre rougis du sang des chrétiens dont on veut lui faire une soutane.

J'entendais un évêque, inflexible celui-là devant la Révolution, dire d'un évêque militant, Mgr Fava, qui venait d'acclamer la République : « *C'est la plus grande peine qui m'arrive de tout mon épiscopat.* » L'évêque de Grenoble, on n'aimait pas à l'entendre mais on aimait à le voir agir. Depuis l'accolade fraternelle donnée à la prostituée, à la Gueuse, à *Marianne*, le diocèse est en révolte. Parmi ces prêtres auxquels il voulait arracher leur suffrage et leur dignité, il y en a dont les ancêtres sont tombés sous le couperet de la République et Mgr Fava voudrait leur faire crier :

Digitized by Google

« Article 1er. Vive la République. » mais c'est de la barbarie. Pourtant lorsqu'à la dernière retraite ecclésiastique il proposait à ses prêtres, comme résolution de retraite, de signer l'adhésion à la République, il vit ce qu'était le clergé de Grenoble. La majorité s'obstina ; les uns quittant le Séminaire, les autres la salle de réunion, presque tous refusant le serment à la constitution Républicaine. Quelle ne fut pas la stupéfaction générale lorsqu'on apprit que Mgr Fava chantait victoire et qu'il annonçait lui aussi que le *cœur du clergé grenoblois battait à l'unisson de celui du Président.* Une protestation signée s'éleva de tous les points du diocèse ; le prétendu promoteur, un doyen, est indignement frappé. N'importe, *le sang des martyrs engendre des chrétiens* et à la seconde retraite, les prêtres pour éviter une *posture inconvenante* brillèrent par leur absence.

Est-ce là du caractère? Est-ce là une conduite épiscopale?

On reproche à Mgr Denéchau sa galanterie pour les grandes dames et le dédain qu'il fait de ses prêtres. — « Si je veux dire ma pensée et faire part d'une impression que je ressens avec la même vivacité chaque fois ; c'est d'humiliation que je me sens frappé lorsque les circonstances exigent que mon évêque me présente la main. Ah ! cette poignée de main ! avec quelle lenteur hésitante, avec quelle parcimonie, avec quelle froideur, et quelle défiance elle vient aux prêtres ! Un fin observateur qui analyserait cette poignée de main, y trouverait la

Digitized by Google

mesure de l'intimité et de la cordialité qui règnent entre l'évêque de Tulle et son clergé. Et faut-il ajouter encore que la poignée de main ne se donne que dans les meilleurs moments; le plus ordinairement le prêtre est salué d'une légère inclination de tête et quelquefois il passe inaperçu. Voyez cela dans une cérémonie de visite pastorale; l'évêque n'a rien à dire à ses prêtres; systématiquement, il écoute, il regarde, et, de temps en temps un trait d'esprit ou le mot à effet viennent dissimuler le silence derrière lequel il se retranche.

« Mais que viennent les grandes dames de la contrée faire visite, et l'allure ne sera plus la même. Monseigneur paraît du reste toujours impatient lorsqu'il est avec ses prêtres. La raison s'en découvre vite : il a hâte de monter en voiture pour le château voisin qu'il met en fête. Or, tandis que le carrosse est emporté au grand trot, les prêtres qui viennent d'assister au départ de leur évêque pour lui faire honneur échangent un regard qu'ils comprennent, sans mot dire, et un certain air de mécontentement se manifeste sur tous les visages. Les conversations qui se tiennent, par petits groupes, ont toutes une teinte de tristesse sensible : le prêtre est comme tout désappointé au soir de cette journée qu'il avait attendue comme une fête : il n'a pas entendu un mot d'encouragement, pas surpris un regard d'intérêt : il s'est senti *seul*, absolument *seul*, comme le manœuvre perdu au fond d'un fossé qu'il creuse péniblement. Son bâton de voyage à la main, les pieds poudreux ou chargés

Digitized by Google

de boue, regagnant son village, s'arrêtant quelquefois, dans la route, pour éponger son front en sueur, le prêtre songe à ce carrosse qu'il vient de voir partir si prestement, il songe au château où tout sent le luxe et la volupté et où son évêque trône en ce moment. Il se demande si les pages désolées qu'on lui fait lire sur la *persécution religieuse* ne sont pas simplement un langage de convention et de tenue puisque ces persécutions troublent si peu un évêque dans ses fêtes : et enfin, tournant et retournant de mille façons ses pensées intimes, réfutant les objections qui se présentent en foule, il s'avoue à son cœur défendant qu'une telle existence n'est point un modèle de vie épiscopale, nos grands et saints évêques n'ont point fait ainsi. »

Mgr Trégaro, un lutteur, un des évêques les plus sympathiques de France, cède lui aussi à la faiblesse des grandeurs. « Un ecclésiastique d'une intelligence très élevée et d'une rare fermeté de caractère, l'abbé Maunoury, curé de la Chapelle-Hoche, se trouve dans le canton de la Ferté-Macé au centre de la circonscription électorale de M. Christophle. L'abbé Maunoury prit la direction d'un journal : l'*Echo de la Ferté-Macé*, il y mena une campagne brillante contre Christophle et, aux élections de 1885, le directeur du Crédit Foncier, l'un des hommes les plus puissants de France, resta piteusement sur le carreau et fut remplacé par M. Roulleaux-Dugage.

« Mgr Trégaro, évêque de Seez, avait chaleureusement applaudi à l'initiative de l'abbé Maunoury

Digitized by Google

et lui avait écrit une lettre d'approbation qui fut publiée dans l'*Écho de la Ferté-Macé*.

« Ce fut alors qu'apparut M. de Mackau et ce fut naturellement pour nuire à des gens qui allaient tout droit leur chemin, en mettant en avant son intrigante et brouillante personnalité.

« M. de Mackau regrette que les curés ne soient plus comme autrefois à la nomination des seigneurs ; il tenait absolument à avoir à Noirmoutiers, où se trouve son château, un curé qui fût sous son entière dépendance, un curé qui fût à lui. Il n'avait pas même l'excuse d'un intérêt électoral, puisqu'il est inattaquable dans sa circonscription ; il avait cette idée-là, voilà tout. Il s'en ouvrit à Mgr Trégaro et l'évêque commença ses démarches près du Gouvernement pour faire agréer le curé désigné par M. de Mackau. Le Gouvernement répondit : « Parfaitement ! Nous vous accordons le curé de Noirmoutiers, mais il faut nous sacrifier le curé de la Chapelle-Hoche et le déplacer immédiatement. »

« Des négociations, s'écria M. de Mackau, c'est mon affaire ! Depuis vingt ans je ne fais que négocier et vous pouvez constater en quel état j'ai mis les affaires du parti catholique. »

« Finalement pour complaire à M. de Mackau que, cependant, il ne porte pas dans son cœur Mgr Trégaro consentit à déplacer l'abbé Maunoury et, par un mouvement d'équité qui l'honore, il lui offrit la cure beaucoup plus importante de Laigle.

« Le curé de la Chapelle-Moche, je l'ai dit, était d'un caractère solidement trempé ; il avait le sen-

Digitized by Google

timent de sa dignité, il répondit : « Je ne suis point un objet d'échange pour les combinaisons de M. de Mackau je suis un prêtre de Jésus-Christ; j'ai fait du bien dans ce coin de terre, j'y suis aimé, j'ai gagné là des âmes, une à une; je ne veux point d'un avancement qui serait un désaveu. »

Mgr Trégaro eut le tort de ne pas comprendre la noblesse de cette réponse; il enleva sa cure à l'abbé Maunoury. Le prêtre dit adieu en pleurant à ses paroissiens; il se réfugia d'abord chez un riche catholique du pays, M. Goupil, qui lui offrit un préceptorat; il quitta ensuite le diocèse et il est attaché à une imprimerie de Tours. »

Par condescendance, par faiblesse, un évêque d'ailleurs très énergique compromet les intérêts de son Église en perdant un ecclésiastique de valeur. Ce sont là des défaillances qui rapetissent un homme en rétrécissant son caractère.

L'évêque de Langres se conduit plus mal encore envers le digne curé de Vicq, M. l'abbé Rallet. On sait le courage et la sagesse déployés par le vénérable ecclésiastique dans la fameuse question des religieuses de sa paroisse et l'attitude honteuse de la gendarmerie. Le curé méritait une récompense, mais après l'intervention du sénateur Bizot, l'évêque lui enjoint le départ d'urgence en trois jours sous peine de *suspense a divinis*.

Mgr Jutteau, auquel les Poitevins avaient donné pour armes, une pipe et une blague, avec cette devise « *Non recuso laborem* » qu'on traduisait sans broncher : « *Je ne refuse pas de la bourrer* » donna,

Digitized by Google

en octobre 1891, un exemple de son haut caractère.

M. l'abbé Danizeau, curé de Saint-Sauvant, ayant eu l'honneur de déplaire à la franc-maçonnerie, fut dénoncé à l'évêché. On n'avait rien à lui reprocher; mais on demandait son changement dans un intérêt électoral. Un sénateur appuya la demande et le curé dut partir : mais les habitants de Saint-Sauvant regimbèrent; ils s'opposèrent catégoriquement au départ de l'abbé Danizeau et lorsque son successeur arriva, ils lui intimèrent l'ordre de se retirer sur un ton si persuasif, qu'il se hâta de remonter en voiture, en jurant de ne jamais remettre le pied dans cette paroisse inhospitalière. L'évêque frappe le pasteur: l'abbé Danizeau, après avoir été privé successivement de tous ses pouvoirs, vient de se voir enfin interdit.

L'archevêque d'Albi, de financière mémoire, n'agit pas autrement. Pour obtenir sa décoration il mit en route la plupart des curés de l'arrondissement du baron Reille, si bien qu'une *charge* représentait les curés du diocèse encombrant toutes les routes nationales et vicinales, poussant leurs carrioles de déménagement. Ce sont des faits publics. Prouvent-ils dans l'épiscopat beaucoup de caractère? Il faut, loin de blâmer les pauvres curés, les admirer, les féliciter de ce qu'ils savent dire à leur tour : le *non possumus*; ils sont meilleurs que leurs évêques.

Heureux s'ils savaient le dire toutes les fois que leur conscience le leur inspire et non pas seulement quand il y a eu des froissements d'intérêt. Lors-

Digitized by Google

qu'une châtelaine vient leur offrir table et couvert, pourquoi n'ont-ils pas le courage de refuser, si l'acceptation d'un dîner par semaine doit leur aliéner une paroisse de travailleurs et de manants, pourquoi vont-ils se rabaisser, à l'approche de la visite épiscopale, à l'occasion de l'Adoration Perpétuelle, de la Première Communion, etc., etc., jusqu'à quémander directement ou indirecment quelques misérables bouteilles de vin ou de somptueux desserts. Préférable il serait de garder son indépendance et sa noblesse de caractère, et d'offrir aux invités un vin moins recherché, des friandises moins ornementées ; personne ne leur en voudrait. L'évêque est indulgent pour ses prêtres, il est honteux d'entendre dire que les années de visite pastorale sont *des années de grêle* pour les curés. Il y a en effet de quoi rougir. Je ne sais pas ce qui se passe dans ces dîners comparés à un *orage de grêle pour le budget des desservants*, mais, à les entendre, ne se figure-t-on pas des dîners de Gargantuas dont la qualité des mets n'est pas inférieure à leur quantité, dîners que les uns, les invités, attendent avec impatience et que les autres redoutent. N'est-ce pas une excuse pour ceux-ci d'aller tendre la main, de ci, de là, pour mendier un morceau de pain ou un verre de vin. Eh bien ! nous croyons, nous, que les années, de visite pastorale sont des années d'abondance pour tous les curés en général, parce que ces années ce sont celles de la Première Communion et de la Confirmation qui imposent dans toutes les familles des sacrifices dont le curé bénéficie, sacri-

Digitized by Google

fices qui compensent avantageusement ceux que le curé fait pour recevoir dignement son évêque.

En outre, je ne parle pas, en ce moment, des curés quémandeurs qui profitent de ces circonstances pour frapper monnaie, dru et ferme, mais des curés ordinaires, se contentant de leur modeste avoir; rares sont les paroisses dans lesquelles l'évêque séjourne assez pour prendre un repas et quelques heures de sommeil, qui n'apportent au pasteur hospitalier abondance et profusion de dons de toute nature. Nous savons pourtant qu'un certain nombre perdent dans ces circonstances, avec *leur vergogne,* leur dignité et leur prestige.

« En Italie, disait-on, on pourrait jeter deux sous au premier prêtre venu, il les accepterait. » On a assez crié, contre les *moinillons accapareurs d'héritages*, contre les nombreux prêtres de Rome, encombrant les maisons mortuaires ou les églises paroissiales choisies pour les funérailles dans le but d'obtenir des honoraires de Messe. Inutile d'aller en Italie, en France la même calamité fait d'aussi grands ravages.

Sur la limite de deux paroisses, y a-t-il un château? les deux curés rivalisent d'obséquiosités pour le comte, surtout pour la comtesse, afin de capter leurs bonnes grâces. Et, voyez la manœuvre, la méthode; l'ennemi c'est le voisin, l'obstacle c'est le rival, il faut l'éloigner. De là une série d'intrigues que la réciprocité excuse par mode de compensation, pour obtenir d'être seul admis, seul confident, seul bénéficier.

Digitized by Google

Quel mal une pareille conduite fait au clergé ! Mais je serais curé, en pareille occurrence, il me semble, dès que je verrais un concurrent, je lui céderais le pas. Cette tactique pourrait être inspirée par un double motif, le résultat est toujours assuré. Se retirer devant un compétiteur, c'est lui faire plaisir, on garde son estime, parce qu'on garde sa dignité personnelle ; c'est aussi grandir dans l'estime des châtelains qui tôt ou tard finiront par vous donner les préférences en vous dédommageant largement du passé. Personne ne s'use plus vite que par la fréquentation journalière des personnes, à la charité, à la fortune, à l'influence desquelles on a recours. « Mgr Pie le répétait souvent : « *Messieurs, n'abusez pas, soyez discrets, retirez-vous à temps.* »

Rares, bien rares, sont les habiles qui pourront dissimuler longtemps les côtés faibles ; les susceptibilités commencent, les représailles minent, la rupture éclate. Alors c'est un retour, une donation complète au curé prudent qui aura su rester dans son presbytère, attendant que le temps ait fait son œuvre et que la nouvelle lune luise.

Si les ecclésiastiques savaient attendre ! Ils ne se doutent pas combien les familles distinguées, instruites, les madgyars du pays estiment, recherchent leur société. Beaucoup chercheront les occasions propices pour l'obtenir, toutes seront heureuses de l'avoir, pourvu que le curé ne cherche aucune occasion de lier connaissance et ne se prodigue pas. Alors il sera le désiré, le bienvenu, le

Digitized by Google

maître de la situation. On a beau dire : on estime toujours les beaux caractères, les hommes de conscience, de devoir, ignorants des courbettes, des afféteries mondaines : ceux sur qui on peut compter. Arrive l'heure du conseil, de la perplexité, des difficultés inséparables de la vie de famille, on aura recours à lui, ses avis seront les meilleurs, et ses désirs, sans qu'il les manifeste, on les devinera, ce sera pour tous un bonheur de les satisfaire, de lui être utile, ce sera une vraie passion et un plaisir indicible de lui être agréable. Telle serait la position du prêtre, dans la plupart des paroisses, s'il était homme de caractère ; si les directeurs de Séminaire avaient pris soin de donner à ces lévites qui dans quelques années, peut-être, seront évêques, sans nul doute prêtres, la formation spirituelle et intellectuelle desquelles naîtra la formation morale. L'âme dirigée, l'esprit éclairé, la volonté fortifiée, nous donneront le prêtre modèle qui devra sauver le monde.

Digitized by Google

CHAPITRE III

APRÈS LE SÉMINAIRE
OU
RELATIONS DES DIRECTEURS AVEC LEURS ANCIENS ÉLÈVES

L'éducation, selon un proverbe espagnol, exige, pour pouvoir être jugée d'une manière équitable, «*qu'on donne du temps au temps*». Voilà pourquoi nous n'avons parlé des Séminaristes que très peu d'une manière directe. Pour juger une œuvre il faut la prendre sur le fait, examiner ses résultats, alors on peut se prononcer sans imprudence, tirer des conclusions plus logiques. Il nous a été pourtant permis d'étudier de bien près, dans cette seconde partie, la vie du Séminariste. Etant donnée d'une part la connaissance des maîtres, des directeurs, d'autre part celle des élèves, des dirigés, il est facile de prévoir les relations qui s'établissent entre les uns et les autres.

A part des exceptions, il ne reste en général aucune relation, après le Séminaire, entre directeurs et dirigés. A quoi cette rupture tient-elle? Nous

Digitized by Google

l'avons dit, les Supérieurs changent trop souvent les professeurs des Grands Séminaires, de sorte que les relations ont à peine le temps de se nouer. L'élève ne connaît pas assez son maître, pour se donner à lui sans réserve. Une année ne suffit pas pour établir des liens durables. Pourquoi? Parce qu'au Séminaire comme ailleurs,

Notre ennemi, c'est notre maître.

Il est donc de toute nécessité de dissiper les préventions, la défiance que l'élève a dès le début pour un nouveau professeur. Lorsqu'il aura pu l'apprécier, profiter de ses leçons, recevoir de lui des conseils ou des services, alors l'affection, la reconnaissance, le dévouement s'emparent du cœur de l'élève et le jettent pour toujours dans le cœur du maître. Encore une fois, c'est là œuvre de temps, d'expérience, que rien ne remplace.

Une seconde cause à cette absence de relations, c'est le peu d'estime que les élèves ont de leurs Directeurs. Jamais œil n'a été plus perspicace que celui du Séminariste, il saisit si promptement le côté faible des vues humaines! elles sont du reste si peu élevées! Beaucoup ont eu à souffrir persécution soit des uns, soit des autres, le Séminaire leur est odieux; il leur tarde d'en sortir et sortis ils le fuient.

Certes si jamais il avait besoin d'y revenir pour se retremper, renouveler ses forces, oublier ses peines au souvenir des heures de paix, de bonheur si vite écoulées à vingt ans, ne serait-ce

Digitized by Google

pas après des années de ministère laborieuses, éprouvées? Un prêtre à cheveux blancs disait en notre présence : « *Il y a vingt-cinq ans que je ne suis pas allé au Séminaire et je n'y irai pas tant que M. M... y sera.* » Il n'y sera plus longtemps car le bonhomme se fait vieux et il est si usé! Même en Normandie quand on est trop Normand on s'y laisse prendre. Les intrigues de M. M*** pour supplanter le bon P. Denis, ses luttes hypocrites sous Mgr Olivier, son favoritisme avéré pour une catégorie d'élèves et enfin la tromperie inqualifiable dont il usa envers Mgr Grolleau qui avait été si bon pour lui (M. M*** pour combler un déficit de 20.000 fr. s'imagina de raturer les cahiers avant la reddition annuelle des comptes), lui on fait une situation impossible dans le diocèse.

Quel que soit le motif, nous trouvons cet éloignement malheureux. On me citait deux villes où les vicaires sont très nombreux. Dans l'une il y en 30 et dans l'autre 22. Combien qui aient conservé des relations avec le Séminaire? Sur 30 le nombre dérisoire de cinq et sur 22 un seul. Impossible de reconnaître dans cette situation un malaise réel. A notre avis, devant un pareil état de choses, l'évêque devrait amener un renouvellement complet. Un prêtre, jeune, inexpérimenté, a besoin de conseils; il y a des cas si difficiles! où recourir si ce n'est au Séminaire? Ce devrait être sa maison paternelle? Eh bien! est-ce ainsi? Des curés, des vicaires ont été reçus froidement, ils ne reviennent plus. Ils préfèrent aller

Digitized by Google

prendre leur repas à l'hôtel, et au prix de deux ou trois francs, ils évitent un affront.

Et quand ils sont contraints d'aller au Séminaire soit pour subir des examens, soit pour la grande retraite ecclésiastique, c'est leur cauchemar. Qu'on interroge les prêtres du diocèse de Lyon ? ceux d'Amiens, de Nîmes, de Montpellier, de Poitiers, d'Angoulême, de Rouen, de Bayonne, d'Evreux, de Cambrai, de Toulouse, d'Angers, de Grenoble, ils diront avec quel empressement ils vont saluer leurs maîtres.

Les examens on les subit, lorsqu'on ne peut pas les esquiver et il y a tant de raisons pour s'en faire exempter, sans parler des faits nombreux où l'on s'en exempte sans raison. Personne ne se fait illusion sur le résultat de ces épreuves. Les examens sont une pure formalité.

Quelquefois les examinateurs *tendent la perche*, selon l'expression reçue, à leurs Benjamins, car ils ont des Benjamins mêmes lorsqu'ils sont loin, d'avoir l'âge de Jacob. « Au Grand Séminaire de M... disait un prêtre, ce sont des *gamins* qu'on nous donne pour examinateurs, et des gamins d'un pédantisme effrayant. Ah ! voyez-vous ! partout on aime à voir les cheveux blancs d'un vieillard, pourvu que ce vieillard ne soit pas un farceur comme notre *Papette*... »

Il y a du vrai dans cette réflexion. C'est humiliant pour un prêtre de 30 ou 35 ans d'avoir à répondre à un jeune bomme de 25 ans qui n'a ni conscience de son infériorité, ni la timidité res-

Digitized by Google

pectueuse qu'on doit observer envers un plus âgé que soi, surtout en pareilles circonstances. A dire vrai, ces examens pour être sérieux devraient être confiés aux anciens, aux vétérans du sacerdoce et avoir toujours une sanction. Dans les placements, il serait sage d'en tenir compte. Pour le moins, l'évêque devrait un témoignage de satisfaction à ceux qui auraient répondu d'une manière satisfaisante. Ce témoignage serait une récompense autant qu'un encouragement. Un prêtre est si heureux de savoir que son évêque est content de lui. Oh! comme avec un mot dit à propos on pourrait obtenir des sacrifices, des dévouements précieux. Ce mot fait défaut et le reste aussi.

Outre les *examens*, il y a encore les *conférences*.

L'institution est excellente, sans aucun doute; les conférences favorisent le travail, l'émulation, procurent aux ecclésiastiques l'occasion de se voir, de se consulter, de s'entr'aider; c'est l'*Utile dulci* d'Horace. Mais « telles qu'elles se font (1) aujourd'hui et s'apprécient dans la plupart des diocèses, ou les prend de moins en moins au sérieux. Aussi sont-elles appelées à végéter, en attendant qu'elles meurent. Je me souviens à ce sujet, un diocèse où les conférences avaient subi la fatale destinée. Un nouvel évêque arrive. Après avoir déploré l'état de choses, il veut légiférer pour y porter remède, en rétablissant ce qui avait lieu dans le passé. « Monseigneur, dit un vénérable ecclésias-

1. Le clergé Français p. 58.

Digitized by Google

tique à qui le prélat avait fait part de son projet, je crois que votre Grandeur vise à faire des miracles de premier ordre, car il s'agit de ressusciter des morts. Mais réussira-t-elle? »

Presque partout les *Conférences* consistent dans une discussion, *inter pocula*, une critique de l'administration diocésaine. Car voici quel est leur fonctionnement.

En général ce sont les Directeurs des Grands Séminaires qui dressent les programmes. L'évêque, le plus souvent un vicaire général, met l'*imprimatur*, sans même en prendre connaissance et les pénibles circulaires sont lancées. Dans certains diocèses, le programme fait corps avec l'*Ordo*. Tous les prêtres sont tenus de traiter les mêmes questions, c'est le principe; en pratique voici ce qui se fait. Le programme comprend : une ou deux questions de théologie dogmatique, un ou deux cas de conscience, une question d'histoire, quelques controverses d'Écriture Sainte et enfin plusieurs points de *pastorale*, qu'on doit traiter à chaque réunion.

Chacune de ces questions est tirée au sort à la première séance, de sorte que chacun des prêtres du canton a son sujet déterminé, et chacun traitera tour à tour : théologie, histoire, Écriture Sainte... Il est tenu de traiter la question par écrit. Son manuscrit est envoyé avec le compte rendu, fait par le Secrétaire, à l'Évêché, où doit se faire le compte rendu général qui est imprimé et envoyé ensuite à chacun des membres du clergé.

Digitized by Google

Le mode de réunion est différent. Dans certains diocèses, on se réunit au canton seulement, et pour dégrever le doyen des frais que ces réunions mensuelles lui causent, chacun paye une somme variant de 3 à 5 francs par séance. Dans la plupart des diocèses, les *conférences sont ambulantes*, c'est-à-dire qu'elles se tiennent à tour de rôle dans chaque paroisse du doyenné. Ce mode semble préférable : on fraternise mieux, chaque curé s'efforce de dédommager ses confrères de la peine attachée à tout travail obligatoire. Le doyen est débarrassé d'un souci matériel qui souvent lui crée de nombreux ennuis. Il est difficile, quand on reçoit à époques fixes et fréquentes, un groupe de personnes habituées à leurs aises, de les traiter suivant leurs goûts et dans les règles de l'étiquette. De là des accusations, des allusions malveillantes qui enlèvent aux *Conférences* et leur agrément et leur utilité. Mieux vaut donc le second mode, même avec les inconvénients, les railleries qu'elles provoquent dans les paroisses, même de la part des fidèles bien intentionnés. « *Les curés font bombance* », dit-on.

C'est un peu vrai ; d'aucuns prétendent que si on ne faisait pas *bombance*, les *Conférences* seraient mortes. Messieurs les ecclésiastiques ne s'en défendent pas. L'un d'eux disait moi présent :

« *Je fais un sacrifice en écoutant mes confrères, je me dispense de leur en imposer un, et je me dédommage au dîner, voilà ma part active dans les Conférences.* » C'est dommage car cet ecclésias-

Digitized by Google

tique a beaucoup d'esprit et une intelligence très perspicace.

C'est encore lui, ceci soit dit entre parenthèses, qui disait simplement : « Je n'ai rien à faire dans ma paroisse, excepté le dimanche ; les jours de semaine, je cultive des asperges, des fraises et des pommes de terre : c'est un petit revenu qui remplace le casuel que mes paroissiens ne me donnent pas. » Quelle occupation pour un prêtre de talent !

Ses paroles sur les *Conférences* ont leur philosophie : « *Je fais un sacrifice en écoutant mes confrères.* » Est-ce parce qu'ils ne sont pas très intéressants, et leur travail sans aucune portée ? Si nous ouvrons quelques rapports que nous avons sous nos yeux, nous trouvons les remarques suivantes : « Si le conférencier avait lu attentivement les questions du programme, il n'aurait pas confondu Molinos avec Molina, le Jansénisme et le Quiétisme. »

« Nous regrettons de ne pouvoir adresser les mêmes félicitations aux conférences de R.., d'A.., de Saint-M.., de V.., de R... dont les travaux sont d'une *pauvreté alarmante...*

« Pourquoi, dans le rapport, M. le Secrétaire n'a-t-il pas relevé des erreurs comme celles-ci : « Les fidèles sont tenus à Pâques de *se confesser* « et de communier dans leur paroisse... » et ailleurs : « Le pape *Pie VI*, en signant le concordat, « ne prévoyait pas les dangers auxquels il expo- « sait l'Église de France... »

Arrêtons-nous pour ne pas répéter les mêmes

Digitized by Google

observations, car tous les comptes rendus se ressemblent. Celui des conférences du diocèse d'Agen est à lire.

Ce qui prouve vraiment la nécessité d'une patience peu commune pour supporter, pendant une heure, des lectures plus capables de faire oublier ce que l'on sait, que d'apprendre la moindre nouveauté. Un professeur disait à ses élèves : « *Messieurs, depuis que je lis vos copies j'oublie mon orthographe.* » En entendant des anachronismes sans fin, des conférenciers confondant les noms des *généraux* avec ceux des *rivières*, plaçant l'*Atlas* en *Égypte* et le *Danube* à Carthage, il faut avoir un grand courage et faire un sacrifice, non sans valeur, de rester ainsi en place pendant une heure.

« *Je me dispense de leur en imposer un.* » C'est beaucoup de pitié. Serait-ce parce qu'il juge ses confrères incapables de comprendre ses hautes envolées, ou bien parce qu'il devrait s'imposer un travail contraire à ses habitudes ?

« *Et je me dédommage au dîner.* » La compensation n'est guère dans le même ordre d'idées. Ne serait-il pas meilleur de dépenser plus d'activité à l'ouvrage et un peu moins à table ? La part de l'esprit serait plus noble et celle du corps moins bestiale. J'ai oublié de remarquer si la barbe de notre étrange conférencier était du noir d'ébène des cheveux. Peut-être a-t-elle eu le sort de cet épicurien qui, ayant eu l'idée malechanceuse de forcer le travail des mâchoires pour alléger celui de l'esprit, avait vu sa barbe blanchir alors que ses cheveux

Digitized by Google

gardaient leur couleur persistante? Est-ce là exagération de notre part? Nous ne le pensons pas. *Les conférences* ont tellement perdu leur sérieux aux yeux des curés que leur unique avantage, à cette heure, est de procurer un dîner mensuel aux curés du canton.

La faute, on le pense bien, vient de plus haut. D'abord les Directeurs, chargés de dresser le programme, se préoccupent fort peu de se mettre à la portée des curés. Pour traiter certaines questions il faudrait avoir une bibliothèque à sa disposition : or la plupart n'ont que des livres manuels de peu de valeur scientifique et pécuniaire.

Le professeur de dogme de Carcassonne prenait toutes ses questions de théologie dans l'ouvrage de Mazella. Or chaque volume, et il n'y a guère qu'un traité par volume, coûte 20 francs.

Bien peu de curés ont assez le goût de la théologie pour aller dépenser *un louis* afin de traiter comme il faut une question de conférence qui ne rapportera pas même un mot d'encouragement au rapporteur.

Mgr Dupanloup avait établi une œuvre qu'on aurait dû vulgariser davantage : celle des bibliothèques cantonales. Dans chaque doyenné, moyennant une cote individuelle de 20 francs, on achetait *une revue*, *un journal* et les ouvrages reconnus utiles pour les conférences. De la sorte chaque curé se trouvait, à bon compte, muni de tout ce dont il pouvait avoir besoin pour répondre d'une manière satisfaisante aux questions du pro-

Digitized by Google

gramme, et en même temps se livrer à ses travaux intellectuels qui l'empêcheraient de se rouiller et de se matérialiser.

Puisqu'il n'a pas été possible d'établir partout ces bibliothèques cantonales, les Directeurs devraient avoir le bon sens de ne poser que des questions faciles à traiter.

En outre l'autorité diocésaine semble s'en désintéresser. *Les comptes rendus des conférences* ne paraissent guère qu'un, quelquefois deux ans, même trois ans, après la tenue des dites Conférances.

« N'est-ce pas une dérision et un jeu? (1) lisons-nous dans une brochure citée, Les comptes rendus imprimés des *conférences* sont publiés *trois ans après que les questions ont été traitées!* Qui se souvient alors, et des sujets imposés et surtout de la façon dont ils furent traités? Paraissant en leur temps, ces comptes rendus seraient d'un grand intérêt et auraient une immense utilité ; au moment où ils arrivent ils pourraient presque être rangés parmi les dépenses inutiles. »

Ailleurs c'est pire encore, les comptes rendus sont vendus comme vieux papier, aux épiciers, pour plier le fromage et les sardines; aux buralistes, pour envelopper le tabac à priser.

A l'appui ce fait de Poitiers (2). « C'était, je ne sais plus en quelle année, pendant une retraite

1. *Mgr Denéchau*, p. 19.

2. *Le Clergé français*, p. 59.

Digitized by Google

ecclésiastique à Poitiers. Un des retraitants, devant sortir en ville, fut chargé par plusieurs de ses confrères de leur apporter du tabac. Mais quelle ne fut pas leur surprise en ouvrant les paquets de trouver pour enveloppes des feuilles de rapports qui avaient été lus dans les conférences diocésaines! La nouvelle circula et mit en émoi tous les retraitants. C'est à peine si l'on se calma devant cette explication: *il y avait là le simple résultat d'une erreur*; à l'évêché on avait donné au marchand de tabac des rapports de conférences croyant donner d'autres papiers inutiles, preuve qu'on avait pour ces travaux beaucoup d'égards et qu'on les déposait dans un lieu de choix. »

Les retraites ecclésiastiques sont donc bonnes à quelque chose. Nous disions cependant que généralement on s'y rendait à contre-cœur. Évidemment, pour les Directeurs, ce serait là une occasion de revoir leurs anciens élèves, mais la plupart des directeurs n'y sont pas, et ceux qui y sont, on les fuit. C'est là le moment de voir la confiance que les prêtres ont pour leurs anciens maîtres. Tous ont le pouvoir de confesser, ils ont même des pouvoirs extraordinaires, car il est bon de s'en prémunir. Sur deux cents prêtres, il paraît qu'il n'y en a pas trente qui s'adressent aux Directeurs. Ils vont tous déposer ailleurs, dans des cœurs qui les comprendront mieux, le fardeau de leur ministère. Prenons le fait tel qu'il est. Est-il à l'éloge des Directeurs? Oh! non! C'est un signe de crainte, de défiance, qui montre clairement le peu d'influence et surtout le

Digitized by Google

peu d'estime que leurs anciens élèves gardent d'eux.

Et pourtant n'est-ce pas durant les cinq ou six années de préparation sacerdotale que devraient se nouer ces liens indissolubles de paternité vraie, d'affection filiale, que les années de ministère ne font que resserrer. Le cœur du père ne devrait-il pas devenir le tombeau du vieil homme exposé à reparaître sous le souffle du monde et le feu des passions! N'est-ce pas là qu'on devrait aller chercher les remèdes puissants d'autrefois ? S'ils ont déjà guéri, ils peuvent guérir encore.

Non, on les délaisse. « Parce que, dira-t-on, on ne les trouve plus ces vieux remèdes, ces recettes des vieux médecins; aujourd'hui on n'y trouve que des charlatans, des roquentins et des empiristes. » Aussi les cellules des doyens du sacerdoce sont assiégées ; les jeunes débutants dans la vie curiale, sont sûrs d'entendre une parole d'encouragement. Des yeux chassieux du vieillard tomberont quelques larmes compatissantes qui provoqueront celles depuis longtemps taries du jeune Augustin. La paix, l'innocence, le courage, la vie, renaîtront dans le cœur du jeune prodigue de retour à la maison paternelle, et cette vie il la donnera avec plus de générosité aux âmes qui lui sont confiées.

Il faut reconnaître que les Directeurs ne font pas grand'chose pour s'attacher les élèves. Se dévouer quand il n'en coûte rien, est-ce du dévouement ? Aimer pour soi, est-ce aimer ? Ce sont pourtant les deux méthodes suivies par ces messieurs

Digitized by Google

chargés des Séminaires? Leurs conquêtes sont à faire pour préconiser l'excellence de cette méthode.

Les Directeurs ont toujours peur de se compromettre, lorsqu'il s'agit de rendre un service onéreux. Trop de réserve dans ce cas; ce trop ne siérait-il pas mieux dans certaines circonstances où nous avons eu la douleur de voir la chute de ces hommes qu'on disait les colonnes de l'Église diocésaine. Quand un prêtre écrit au Supérieur pour le prier poliment de lui faire l'honneur d'envoyer un Directeur rehausser de sa présence une fête de village, pourquoi ne pas le lui accorder? pourquoi l'accorder aux uns et le refuser aux autres. Voici un fait relevé entre autres dans les *Notes d'un ancien Directeur*.

« C'était la veille du 15 août, au soir, nous nous promenions, cinq directeurs, de long en large sans grand entrain, quand on apporte une dépêche. Un vicaire était parti dans sa famille pour arranger certaines affaires; ces affaires n'étant pas terminées et réclamant sa présence, il priait le Supérieur d'envoyer un directeur à Ch... afin de tirer d'embarras le pauvre doyen qui comptait sur son vicaire... *Ah! dame! qu'ils s'arrangent, ce n'est pas notre affaire*, dit le supérieur en froissant le télégramme. Il faut ajouter pour être exact que le vicaire avait eu un démêlé d'examens avec le Supérieur, celui-ci s'en souvenait. »

Mais c'est là, à mon avis, de l'étroitesse d'esprit et de cœur. Pour avoir le plaisir de satisfaire un

Digitized by Google

ressentiment on laisse un curé en peine et une paroisse aussi. Après tout, l'acte du vicaire était une soumission et puis, le service demandé n'était pas pour lui. Je crois bien que personne n'aura été content, ni curé, ni vicaire et, à la première occasion, le mécontentement n'aura pas manqué d'éclater.

Quelle impression cette abstention a-t-elle produite? Une impression fâcheuse, car le prêtre obligé serait certainement venu au Séminaire remercier le Supérieur obligeant, une réconciliation complète se serait faite et le vicaire, à l'avenir, aurait eu cette déférence qui fait du bien partout et à tous. Quel exemple d'oubli? — Et ne faut-il pas oublier, tous les jours, les vilaines paroles que l'on entend sans cesse, les actes froissants qu'on subit si souvent? Les accumuler c'est grossir le cahier des charges, et ce cahier, mieux vaut qu'il soit mince, léger, en blanc si possible, car il est très lourd à porter, et l'on n'a personne qui veuille en partager le fardeau. En outre chacun a contre lui, un peu partout, son cahier de charges, et, difficile serait de savoir lequel des deux, de celui que nous avons contre les autres, ou de celui qu'on a contre nous, mérite le plus d'attention. N'en donnons pas trop au nôtre et les autres seront très indulgents à leur tour.

De tout ce qui précède il résulte que le gros livre des charges contre les Directeurs est très volumineux. Nous en avons donné un abrégé exact et impartial. Si nous tirons la conclusion naturelle,

Digitized by Google

ce sera celle-ci. Les Séminaires confiés aux Congrégations religieuses sont en ruines, il faut les relever pour sauver l'Église de France, et comment les relever? En les confiant à de nouveaux bâtisseurs, à de nouveaux Ordres capables de tenir la truelle d'une main, le glaive de l'autre et qui ne descendront pas dans la plaine pour pactiser avec l'ennemi. « Expérience faite (1), dit le continuateur de Darras, la création, l'organisation, la direction des Séminaires par les évêques, *avec des prêtres pris dans leur diocèse* et soumis comme tous les autres à leur autorité épiscopale, c'est l'institution, ce sont les conditions qui cadrent le mieux avec les principes du droit et la bonne intelligence des choses. »

Et voici les raisons sur lesquelles, à la suite de Mgr Fèvre, nous appuyons notre conclusion; nous ne faisons que les énumérer, libre à chacun de leur donner le développement opportun.

1° L'évêque ne doit pas confier à des mains étrangères, mercenaires, le devoir principal de sa charge épiscopale, qui est de créer des prêtres.

2° Tous les diocèses, si pauvres soient-ils, peuvent fournir six directeurs de Grand Séminaire. La moyenne des prêtres séculiers est de 400 par diocèse, est-il impossible d'en trouver six pour former le jeune clergé. Il y en a d'autres où les prêtres surabondent et qui sont obligés d'aller chercher du travail ailleurs. Pourquoi, dans ce dernier cas, faire venir des étrangers? Ne vau-

1. *Histoire de l'Église par Mgr Fèvre*, t. XXXVII. p. 424.

Digitized by Google

drait-il pas mieux utiliser ses propres forces ?

3° Les prêtres intelligents s'efforceront, s'ils aiment ce genre de ministère, à mériter ces postes supérieurs, par leur travail et leur conduite. De là un stimulant, l'émulation dans un diocèse.

4° Les évêques ne seront plus des étrangers, des intrus dans l'administration de leurs Séminaires. Ils pourront, si tel professeur est inférieur à sa charge, le remplacer par un autre. Avec les congréganistes ils sont obligés de recevoir des sujets que de prime abord ils trouvent inaptes : de garder, après un ou deux changements, des supérieurs qui sont loin d'être leur idéal.

5° Les sujets seront directement préparés au professorat : il n'y aura qu'à en envoyer, comme fait l'évêque de Saint-Claude, passer quelque temps à Rome, ou dans une faculté catholique de France.

6° Les finances diocésaines ne partiront point pour des pays inconnus. Quel est l'évêque qui connaisse la caisse de son Séminaire, si ce Séminaire est dirigé par des Congréganistes ? il y a presque partout une caisse noire dans laquelle on puise pour faire certaines dépenses qu'on ne tient pas à communiquer à l'évêque. Si celui-ci s'en aperçoit on les attribuera aux générosités de M. Andrieux. Les honoraires de messes confiés aux Séminaires ne partiront point pour Madagascar ou Saint-Domingue, pour la Prusse ou l'Italie — et les prêtres du diocèse n'en seront pas privés.

7° On n'aura plus en aussi grand nombre de ces

Digitized by Google

vocations religieuses préparées, hâtées, mûries sous l'influence d'une Congrégation intéressée à se recrûter et non parmi les *minus habentes*. Les têtes de cours resteront en général dans un diocèse qui leur offrira des positions aussi avantageuses que celles des *ordres religieux*.

8° Les Congrégations, dit encore Mgr Fèvre, ont trop peu de cohésion pour se défendre heureusement toujours contre les influences funestes des erreurs courantes. Et lorsque les erreurs pénètrent dans une Congrégation la contagion est inévitable. Preuves. Le Jansénisme et le Gallicanisme, pour ne pas remonter à l'Arianisme, au Monothélisme, au Nestorianisme et au Pélagianisme. Plus encore probant est ce fait que presque tous les hérésiarques appartenaient à un corps religieux.

9° Il y a dans les coutumes d'une petite société fermée quelque chose d'étroit et dans le caractère étranger de ses membres quelque chose de disgracieux qui abaisse plus qu'il n'élève le niveau des intelligences.

10° Les sciences, grâce à l'initiative des professeurs, progresseront dans les Séminaires ; ils ne seront pas tenus de suivre les usages de la Compagnie, de garder l'incognito, l'anonymat ; de là, un stimulant dans leurs recherches, dans leur travail ; partant un plus grand développement de leurs facultés et une influence plus grande sur les élèves, car ceux-ci s'inclinent toujours devant le talent.

11° Avec le climat, les diocèses, les tempéra-

Digitized by Google

ments changent ; ceux du Midi ne sont pas ceux du Nord ; il y a donc une méthode, une formule spéciale, une clef particulière qu'il faut avoir. Si les Directeurs du Séminaire appartiennent au diocèse, « élèves eux-mêmes du Séminaire qu'ils dirigent, ils garderont dans le travail et l'humilité ce bon goût que donne le terroir », ils connaîtront les caractères et les prendront par leur côté faible.

12° On reproche aux évêques de ne pas savoir leur théologie et ce sont les Congréganistes qui le leur reprochent. Or, qu'arriverait-il si les Séminaires étaient dirigés par les prêtres séculiers ? c'est que les évêques seraient pris parmi les Supérieurs ou les Directeurs des Grands Séminaires. Ceux là certes sauraient leur théologie et seraient aptes, bien autrement que les aumôniers militaires ou de marine, à diriger un diocèse et à conduire des prêtres.

En somme, nous avons tâché de le montrer, la position actuelle est très critique : le clergé francais se perd faute de conducteurs. Quelques évêques l'ont compris, il y a déjà quelques années ils avaient commencé une œuvre qui aurait amené les plus beaux résultats si on l'avait continuée : car ils avaient mis le doigt sur la plaie sacerdotale : *la direction funeste des Grands Séminaires*. Ils se sont arrêtés en route, ils ont eu tort.

Lorsque le laboureur aperçoit que sa semence étiolée ne donne plus que des gerbes, des pieds rabougris, il plante sa charrue dans le champ, enfonce fortement le soc et bouleverse sa terre ;

Digitized by Google

puis il jette de nouveaux grains qui lèvent, grandissent, se dorent et remplissent les greniers de la famille.

Les Séminaires sont de vastes champs de semailles, quelles tiges voyons-nous se lever sur les sillons arrosés par le sang des prêtres inflexibles qui préférèrent la mort à la vie honteuse ? Des roseaux prêts à se courber au moindre souffle, impuissants à devenir jamais des colonnes capables de porter la glorieuse Église de France. Il faut qu'à son tour le laboureur spirituel, le père de famille, l'évêque lance sa charrue et retourne ses terres, qu'il ramène à la surface l'humus fertile descendu par suite de rétroversions, d'infiltrations pluviales, jusqu'à « l'*empire des morts* ». Alors de plantureuses moissons couvriront le monde. Des bras infatigables viendront recueillir les épis, broyer le grain et rompre aux affamés de justice et de bonheur le pain de l'immortalité.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER. — LES MAITRES

PAGES

CHAPITRE Ier. — Directeurs des Séminaires. 3
CHAPITRE II. — Formation des Directeurs. 33
CHAPITRE III. — Nominations des Directeurs. . . . 87
CHAPITRE IV. — Vie des Directeurs. 121

LIVRE DEUXIÈME. — LES ÉLÈVES

CHAPITRE Ier. — Recrutement des Séminaristes. . . 169
CHAPITRE II. — Éducation des Séminaristes. 229
CHAPITRE III. — Après le Séminaire ou relations des Directeurs avec leurs anciens élèves. 300

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

Digitized by Google

ment inn.
pour les p
disparaitre
les sorties
sible à un
résister lo
le témoin
railleries
victime ré

Qu'on n
sortiront d
faiblesses.

Il ne fau
forces de l
chargé de
pourra, m
poids. Sous
la blanche
rique, vo
calice.

Vous, p
de 18 ans,
éprouver s
dans une l
leuses, et
ferez, la p
restait vie
vice, ce ta
peuplée d
vertu sera
jeté à la

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ALFRED DARIMON

Histoire de douze ans (1857-1869). 1 vol. 3 50
A travers une Révolution (1847-1858). 1 vol. 3 50
Les Cinq sous l'Empire (1857-1860). 1 vol. 3 50
L'opposition libérale (1861-1863). 1 vol. 3 50
Le Tiers Parti sous l'Empire (1864-1866). 1 vol. 3 50
Les Irréconciliables, dernière série de **l'Histoire d'un parti.** 1 vol. 3 50
La Maladie de l'Empereur. 1 vol. 2 50

GÉNÉRAL AMBERT

Pays de l'Honneur. 1 volume 3 50
Autour de l'Eglise. 1 volume 3 50
L'Héroïsme en soutane, 14e édition. 1 volume grand in-32. . . . . 1 50

L. NICOLARDOT

Les sept épreuves de la Papauté. 1 vol. 3 50

ÉDOUARD DRUMONT

La dernière Bataille, 1 vol 3 50
Le Testament d'un Antisémite, 1 vol. 3 50

Mgr GOUTHE-SOULARD
ARCHEVÊQUE D'AIX

Mon procès, mes avocats, édition populaire 1 50

Mgr RICARD
PRÉLAT DE SA SAINTETÉ

Monseigneur Freppel, 1 vol 3 50

IMBERT DE SAINT-AMAND

Deux victimes de la Commune, 1 vol. 2 50

L'ABBÉ DES FONTENELLES

Le Clergé Français dans le passé et dans le présent, 1 vol 3 50

Paris. — Imp. Noizette.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

868885

BX910
F7S8

Sylvia, A. de
Séminaires et séminaristes

868885

BX910
F7S8

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

YC155840

Digitized by Google

Digitized by Google